

1949-2019 / COLLECTION ANNIVERSAIRE / VOLUME 5

LES DÉCENNIES
PARIS
MATCH



NOS ANNÉES
1990



« Un Tour du Monde Exceptionnel [...]
Les principales merveilles du monde en un seul voyage
LE VOYAGE D'UNE VIE ! »

Vu à la TV sur **M6** - 66 Minutes (8 janvier 2017)



TOUR DU MONDE EN JET PRIVÉ

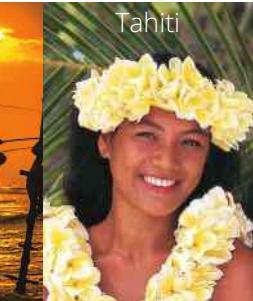
du 10 au 30 novembre 2019



DEMANDEZ LA DOCUMENTATION
ET VOTRE DVD GRATUITS DU
TOUR DU MONDE

04 91 77 88 99

contact@tmrfrance.com
 www.tmrfrance.com



PRÉSIDENT D'HONNEUR
 Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
 Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT
 DE LA RÉDACTION
 Régis Le Sommer.

DIRECTEUR DE LA PHOTO
 Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION
 Michel Maïquez.

RÉDACTEUR EN CHEF
 Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO
 Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF
 TECHNIQUE
 Tanja Gaster.

DIRECTRICE DU PROJET
 Anne-Françoise Bédét.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
 Anne Baron (révision), Arnaud Bizot, Jean-Pierre Bouyxou, Anne Févre (maquette), Dany Jucaud, Régis Le Sommer, Benjamin Locoge, Gilles Martin-Chauffer, Pascal Meynadier, Mathieu Petit (iconographie), Jean-Marie Rouart, Olivier Royant, Catherine Schwab, Alain Tournaille.

ARCHIVES PHOTO
 Yo Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION
 Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION
 Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES
 Laura Félix-Faure. Tél. : 0141346143. Frédéric Loisy. Tél. : 0141347864.

IMPRESSION Roto France Impression,

Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé

d'imprimer en mars 2018. Papier provenant

majoritairement de France, 0 % de fibres

recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation :

Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Hachette

Filipacchi Associés, S.N.C. au capital de

78 300 €, siège social : 149, rue Anatole-France,

92554 Levallois-Perret Cedex,

RCS Nanterre B324286319. Associé : Hachette

Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE

LA PUBLICATION

Claire Léost.

Hachette Filipacchi Associés est une filiale de Lagardère Active SAS.

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE

Denis Olivennes.

Les indications de marques et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information

sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent

être soumis à de légères variations. Les

documents reçus ne sont pas rendus et leur

envoi implique l'accord de l'auteur pour leur

libre publication. La reproduction des textes,

dessins, photographies publiés dans ce numéro

est la propriété exclusive de Paris Match, qui

se réserve tous droits de reproduction et de

traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 8207. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : octobre 2018 / © HFA 2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Valérie Salomon.

Directrice commerciale et

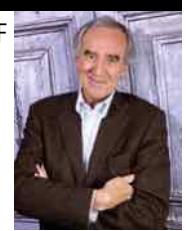
diversification : Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 0141149221.

EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



Et Mazarine dans tout ça ?

« La victoire est en nous ! » Ainsi la France de 1998 adapte-t-elle allègrement « La victoire est à nous », tube des sonneries et fanfares du premier Empire, quand ses grognards du foot renvoient le Brésil du grand Ronaldo aux sambas des plages cariocas. « En France, on n'a pas de pétrole, mais on a des Zidane », fleurit au fronton de l'Arc de Triomphe. Vingt ans plus tard, les Bleus décrocheront leur deuxième étoile. Pour fêter la première, nous vous offrons, à travers le témoignage personnel d'Aimé Jacquet, coach emblématique, une plongée dans les coulisses de la victoire aux « Et 1, et 2, et 3-0 ! » scandés par le public au jour J.

« Aux armes et cætera ». Serge Gainsbourg aurait pu ajouter sa « Marseillaise » version reggae, au jour de gloire des Bleus, en ce 12 juillet triomphal. Malheureusement, le plus insoumis des créateurs artistiques, dont les bravades, signées Gainsbarre sont entrées dans la légende du show-biz, avait quitté son monde à lui, au 5 bis, rue de Verneuil, et le nôtre depuis sept ans déjà. Seul. « Rendre l'âme, d'accord... Mais à qui ? » s'est interrogé cet homme à femmes qui se demanda ce qu'il ferait s'il avait à choisir entre une ultime conquête et sa dernière cigarette...

« Initials B.B. », signé du même Gainsbourg deviendra « Initiales B.B. », sous la plume de Brigitte Bardot. Dès la réception du manuscrit à la jolie calligraphie, nous avions suivi les étapes de sa publication, pas à pas à travers les salons du livre (ô Francfort, foire d'empoigne) et une singulière odyssée new-yorkaise. Brigitte tirera un trait sur la proposition américaine, malgré une tentation de cocagne : BB, telle qu'en elle-même, en toute indépendance et liberté ! L'énergie spirituelle entraîne de secrètes connexions. Nous étions avec elle, au cœur du Gévaudan, guettant 80 loups arrachés à la captivité, quand la mort brutale de Serge Gainsbourg lui laboura le cœur...

L'Amérique de(s) Clinton traverse nos années 1990. Olivier Royant, l'actuel directeur de la rédaction de Paris Match, a tenu le bureau du magazine à New York pendant cette décennie. Il est le grand témoin du changement d'époque. Dès les premières notes de saxophone jouées par le candidat à la Maison-Blanche (1992), politique et spectacle font cause commune. Bill épouse ces années de délires télévisuels aux questions en direct plus que saugrenues – « Etes-vous joint ou cigarette ? » – et fait adouber Hillary, sa femme : « Pour le prix d'un Clinton, vous en aurez deux ! » Au-delà des scandales (affaire Lewinsky), ce président new-look défie les lobbys tandis que la télé se diabolise... et se fait téléréalité.

Et Mazarine dans tout ça ? C'est l'inconnue célèbre dont le nom court les dîners en ville des professionnels de la profession à Paris. Soudain, au hasard d'une planque classique de paparazzis qui ne la concernait même pas, la voilà en pleine lumière... Elle est la fille cachée de François Mitterrand. Scandale dans le Landerneau médiatique quand Paris Match, au terme de négociations tendues, révèle son existence au monde. « La presse sait ce qu'elle a à faire », anticipe le président de la République à l'automne de sa vie. Ambassade de courtoisie, nous lui avions fait porter les photos « secrètes » de sa fille – il était si fier d'elle – avant publication. ●



POUR VOUS PROCURER LA COLLECTION COMPLÈTE « LES DÉCENNIES »

Tél. : 01 71 09 52 89, ou sur Internet : decennies.parismatchabo.com Commandez un ancien hors-série au 01 41 34 74 56.



Retrouvez
toute l'actualité
sur notre site :
parismatch.com

VOLUME 6
NOS ANNÉES
2000
En kiosque dès
le mois de
décembre 2018



SOMMAIRE

NOS ANNÉES 90

LE CHOC DES PHOTOS	6
TOP MODELS, LA DÉFERLANTE <i>Par Catherine Schwaab</i>	18
LE DERNIER ÉTÉ DE DIANA	26
MONDIAL 1998 : UNE ÉTOILE POUR LES BLEUS	32
Il y a encore quarante-cinq minutes de folie, mais on ne lâchera rien <i>Par Aimé Jacquet</i>	36
«OOOH-AAAH CANTONA!» <i>Par Patrick Mahé</i>	38
TÉLÉVISION : LES STARS AU POUVOIR	42
C'ÉTAIT LES ANNÉES 90	
Histoires de scoops : Mazarine, du secret d'Etat à la lumière <i>Par Patrick Mahé</i>	50
JACQUES CHIRAC : LE JOUR DE GLOIRE	54
JOHNNY, UN PRINCE AU PARC	56
Emporté par la foule, il émerge sur scène, enivré, heureux <i>Par Jean-Claude Camus</i>	58
BRIGITTE Bardot, sa deuxième vie	60
Le roman vrai d'« Initiales B.B. » <i>Par Patrick Mahé</i>	62
ET BILL CLINTON INVENTA LES ANNÉES 1990 <i>Par Olivier Royant</i>	64
L'URSS S'EFFONDRE	72
Un jeune anti-putschiste surgit armé au siège du KGB: Poutine ! <i>Par Vladimir Fédorovski</i>	74
GUERRE DU GOLFE : UNIS CONTRE L'INVASION IRAKIENNE <i>Par Régis Le Sommier</i>	76
ERIC TABARLY, VINGT ANS DÉJÀ...	82
Mon père, ce héros <i>Par Marie Tabarly</i>	86
L'HOMME DES PÔLES TRAVERSE L'ANTARCTIQUE	88
En quinze ans, nos 600 premiers kilomètres de glace ont fondu <i>Par Jean-Louis Etienne</i>	92
«OMAR M'A TUER», LA TERRIBLE ACCUSATION <i>Par Arnaud Bizot</i>	94
Une ténébreuse affaire <i>Par Jean-Marie Rouart, de l'Académie française</i>	96
MOURIR POUR L'ORDRE DU TEMPLE SOLAIRE	100
CES FILMS INDÉTRÔNABLES	102
Tarantino fait bande à part <i>Par Jean-Pierre Bouyxou</i>	106
SHARON STONE ET JEANNE MOREAU : CONVERSATION PRIVÉE <i>Par Dany Jucaud</i>	108
FESTIVAL DE CANNES 1990	
Les 50 ans sur la Croisette ? Sans Belmondo et Delon !	112
C'ÉTAIT LES ANNÉES 90	
Bernard Tapie, la contre-attaque permanente <i>Par Pascal Meynadier</i>	114
MICHEL BERGÉ, CŒUR BRISÉ	116
Il pose doucement sa main sur l'épaule de France et ses yeux se ferment <i>Par Arnaud Bizot</i>	119
GAINSBOURG : «RENDRE L'ÂME D'ACCORD... MAIS À QUI?»	122
Flamboyant, désespéré, il signe un dernier hymne à l'amour. Pour Jane <i>Par Benjamin Locoge</i>	126
PARIS MATCH EN CAVALCADE	128

CRÉDITS PHOTO P.6 et 7: A. Ishokon/UneP/Bios/Stills. P.8 et 9: C. Azoulay. P.10 et 11: B. Gysembergh. P.12 et 13: DR. P.14 et 15: D. Turnley/Corbis. P.16 et 17: B. Gysembergh. P.18 et 19: Y. Gamblin. P.20 et 21: J. Lange, A. Canovas. P.22 et 23: G. Bensimon. P.24 et 25: E. Von Unwerth pour Guess. P.26 et 27: S. Cardinale/Sygma. P.28 et 29: G. Beuter, Sipa. P.30 et 31: PA/ABACA. L. Cherruault/Sipa. P.32 et 33: A. Lingria/Presse Sport/L'Equipe. P.34 et 35: P. Bruchet. P.36 et 37: L. Bongarts/Getty Images. P.38 et 39: R. Aujiard. P.40 et 41: C. Cabrol, J. M. Lisse, G. Rançanin. P.42 et 43: M. Deville/Gamma-Rapho via Getty Images. J. C. Deutsch. P.44 et 45: A. Nogues/Getty Images. X. Lahache/CanalPlus. J. C. Deutscher, M. Litran, B. Gysembergh, B. Auger. P.90 et 91: Sipa, NBC/Getty Images. DR. J.-M. Mazeau/TF1/Sipa. B. Gysembergh, J. Lange. P.48 et 49: C. Azoulay, M. Litran, J. C. Deutsch. P.50 et 51: DR. P.52 et 53: Sygma. DR. P.54 et 55: B. Bachelet. P.56 et 57: B. Rindoff Petroff/Getty Images. Bestimage. P.58 et 59: G. Bassignac/Gamma-Rapho via Getty Images. P.60 et 61: J. C. Sauer. P.62 et 63: J. C. Deutsch. P.64 et 65: D. Halsheid/Timelife/Getty Images. P.66 et 67: DR. Y. Gamblin, B. McNeely. Getty Images. P.68 et 69: B. Kinney/White House. J.-L. Atlan, P. Robert/Sygma/Getty Images. E. Hadj. P.70 et 71: White House, MacNamee/Reuters. J. Levy/AFP. DR. P.72 et 73: Sipa. G. DeKeerle/Sygma/Getty Images. P.74 et 75: P. Fouque, Ria Novosti/AKG. P.76 et 77: B. Gysembergh. P.78 et 79: B. Wis. P.80 et 81: B. Gysembergh, L. Van Der Stockt/Getty Images. C. Azoulay. B. Wis. P.82 et 83: P. Plisson. P.84 et 85: N. Le Corre/Getty Images. P.86 et 87: M. Kenzuro. P.88 à 93: F. Latrelle. P.94 à 99: J. Lange, J. C. Deutsch, Sipa. P.100 et 101: Sygma/Getty Images. Y. Gamblin, C. Brincourt, B. Gysembergh, Sud Ouest. P.102 et 103: DR. P.104 et 105: DR. P.106 et 107: E. Robert/Getty Images. DR. P.108 à 111: Getty Images. P.112 et 113: M. Marizy/Rindoff Petroff. P.114 et 115: B. Auger, Y. Forestier/Getty Images. Getty Images. P. P.116 et 119: T. Boccon-Gibod. P.120 et 121: A. Canovas, Getty Images. P. P.122 et 123: J. J. Bernier/Getty Images. B. Gysembergh. P.124 à 127: M. Litran, P. Rostain, J. C. Deutsch. P.128 à 130: DR.

VILLA CAVROIS

une œuvre d'art totale

à Croix/Roubaix



Credit photo : JL Paillet / réalisation : O. Lambert

Nocturnes, expositions, concerts, ateliers, lectures, animations,...
Retrouvez toutes nos actualités sur villa-cavrois.fr



CENTRE DES
MONUMENTS NATIONAUX

La web série de Paris Match
« **CULTUREWEB** »
sur parismatch.com

PARIS
MATCH



ANNÉES 1990 LE CHOC DES PHOTOS

A chaque journée, à chaque année, leurs images inoubliables. Quant à la décennie, il en faudrait cent pour ranimer les émotions d'un jour, pour toujours ! Nous en avons sélectionné une poignée pour nos années 1990. Toutes ont frappé l'esprit et leur gravité reste ancrée dans notre mémoire.



LE MONDE DÉCOUVRE LES EFFETS DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE

La terre a soif et les hommes désespèrent. Une fois de plus, la mousson tarde. Ces deux fillettes qui traversent le lac Chandola asséché doivent parcourir de nombreux kilomètres pour rapporter quelques litres d'eau. De plus en plus souvent – en moyenne tous les trois ans –, la sécheresse ravage le Gujarat, dans l'ouest de l'Inde. Paradoxalement, c'est l'un des Etats les plus prospères (coton, arachide, pétrole, diamants) et le premier producteur de lait du sous-continent !

PHOTO A. ISHOKON

LA GRANDE-BRETAGNE N'EST PLUS UNE ÎLE

L'inauguration de l'ensemble des installations du tunnel sous la Manche n'aura lieu que six mois plus tard, le 6 mai 1994, en présence de la reine Elizabeth II et du président François Mitterrand. En attendant, le 10 décembre 1993, les cinq constructeurs du plus gros chantier sous-marin du monde remettent à Eurotunnel, la société qui fera fonctionner le fabuleux ouvrage, la clé destinée à mettre en route le va-et-vient des navettes et à illuminer les immenses cathédrales des terminaux. En avant-première, l'écrivain Patrick Besson a ouvert, pour Paris Match, la voie ferrée la plus impressionnante du XX^e siècle. Le lundi 6 décembre, à bord d'une locomotive qui a fait des pointes à 140 km/h, il a, pour la première fois, franchi le tunnel dans sa totalité. « Nous voici donc sous plusieurs dizaines de mètres d'eau, ayant réalisé le rêve du héros du "Grand Bleu", sans être pour autant obligés de retenir notre respiration, raconte-t-il dans nos pages. On a aussi l'impression d'être dans "Blade Runner" ou "Alien", "La guerre des étoiles" ou "Dune". Le tunnel sous la Manche semble avoir été creusé exprès pour les amateurs de science-fiction – par des professionnels de la science-fiction. ».

PHOTO CLAUDE AZOULAY







AU RWANDA, L'INSOUTENABLE CORTÈGE DU MALHEUR

Novembre 1996 : à perte de vue, ils se bousculent sur la piste, horde misérable. En trois jours, près de 350 000 Hutus ont quitté le camp de Mugunga, au Zaïre, pour rentrer dans leur patrie après vingt-huit mois d'exil. La majorité de la population hutue, responsable d'un terrible génocide, avait quitté le Rwanda, où les Tutsis avaient pris le pouvoir en 1994. Ces réfugiés survivaient au Zaïre grâce à l'aide humanitaire, tandis que les milices de la reconquête entretenaient une terreur qui interdisait tout retour. L'attaque en octobre de ces milices par l'armée rwandaise les a de nouveau jetés sur les routes pour revenir dans leur pays dévasté par la guerre et la haine.

PHOTO BENOIT GYSEMBERGH



LE GIGN DONNE L'ASSAUT DANS LE FEU ET LA MITRAILLE

Otages pendant cinquante-quatre heures, les 220 passagers et les membres d'équipage du vol Air France 8969 Alger-Paris ont vécu le plus terrifiant des Noëls. Le 24 décembre 1994, à l'embarquement, un commando du Groupe islamiste armé (GIA) s'est introduit à bord de l'Airbus A300 qui reste cloué au sol pendant deux jours. Trois hommes ont déjà été exécutés quand l'avion décolle pour la France le 26 décembre après que le Premier ministre Edouard Balladur a négocié la libération des femmes et des enfants, soit 65 personnes. L'appareil se pose pour ravitaillement à Marseille où l'attend le GIGN. A 17 h 12, l'assaut est donné : huit super-gendarmes se précipitent sur la passerelle avant droite et pénètrent dans l'avion. La fusillade qui s'ensuit est très violente, des centaines de balles sont échangées. Bilan : les quatre terroristes sont tués, seize civils et neuf gendarmes sont blessés, mais une catastrophe a été évitée. L'objectif du commando était de précipiter l'avion sur la tour Eiffel.





AIR FRANCE



NELSON MANDELA : VINGT-SEPT ANS DERRIÈRE CES BARREAUX

Quelques mois avant son élection en tant que premier président noir d'Afrique du Sud, le 9 mai 1994, le leader de l'ANC retrouve la cellule n° 466 / 64 de Robben Island, minuscule carré de béton froid de 2,4 mètres sur 2,1 mètres. Située au large de la ville du Cap, l'« île des phoques » servit tour à tour de léproserie, d'hôpital psychiatrique, de poste militaire et de prison pour les opposants au régime ségrégationniste de l'apartheid condamnés à de longues peines. Elle est classée au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco depuis 1999.

PHOTO DAVID TURNLEY



POUR LES CAPTIFS CROATES, LES ÉTABLES SE TRANSFORMENT EN PRISONS

« Une ferme modèle devenue modèle d'oppression. Ils sont 4 000 dans six étables à courber la tête et à se lever au claquement de talon des geôliers », écrit Bernard Kouchner, ministre français de la Santé et de l'Action humanitaire, dans *Paris Match* en août 1992. Il s'est rendu dans le camp de Marjacia situé au cœur d'une enclave serbe en Bosnie-Herzégovine. Véritable champ clos du désespoir, la prison militaire a sans doute été rendue présentable par les responsables de la « purification ethnique » juste avant cette visite officielle. La République fédérative socialiste de Yougoslavie, en voie de complète dislocation, s'enfonce dans une nouvelle guerre des Balkans. Les nationalismes s'exacerbent, attisant les braises de la haine, conflits et exactions éclatent de toute part.

PHOTO BENOIT GYSEMBERGH



TOP MODELS

LA DÉFERLANTÉ

Claudia Schiffer en est la muse la plus exposée, celle qui fera sensation en liant son destin promotionnel à David Copperfield, l'illusionniste de Las Vegas. Dans son sillage, une cohorte de filles jeunes, belles, riches et libres se disputent les couvertures des magazines. Elles s'appellent Linda Evangelista, Naomi Campbell, Christy Turlington, Kate Moss... Les photographes n'ont d'yeux que pour elles.

ELLE MACPHERSON « THE BODY »

A New York par une belle journée d'avril 1990, la superbe Australienne de 1,82 mètre, au surnom un brin machiste, farniente au lit et au naturel devant l'objectif de son compagnon de l'époque, photographe à Paris Match.

PHOTO YANN GAMBLIN



ESTELLE LEFÉBURE **LA « NORMANDY GIRL »**

Pour les Américains, la Normandie c'est le D-Day, en 1944, et Estelle, dans les années 1990. Sportive et saine, blondeur scandinave, celle qui se trouvait trop ronde à ses débuts va devenir l'incarnation de LA Française. Sa fraîcheur sensuelle et ses courbes parfaites la hissent au panthéon des tops et lui ouvrent une carrière internationale.

PHOTO JACQUES LANGE





LAETITIA CASTA MARIANNE AU CŒUR CORSE

Repérée à 15 ans sur une plage de son île natale malgré sa petite taille pour le métier – 1,69 mètre –, elle a séduit Jean Paul Gaultier avant de devenir la muse d'Yves Saint Laurent. Fière de ses origines, la belle Corse est choisie par les maires de France pour symboliser la République en 1999, année où elle débute au cinéma.

PHOTO ALVARO CANOVAS



LE RÊVE AMÉRICAIN DE CINDY CRAWFORD

Petite fille, elle se voyait présidente des Etats-Unis. Elle a laissé tomber les sommets de la politique pour conquérir l'univers de la mode. Nul mieux qu'elle n'a su aussi bien investir sur son corps (parfait) et son image (athlétique). Redoutable femme d'affaires, elle est aujourd'hui à la tête d'une fortune estimée à près de 90 millions d'euros, ce qui fait d'elle l'un des trois mannequins les plus riches au monde.

PHOTO GILLES BENSIMON

Génération Top Models

PAR CATHERINE SCHWAAB



En ces années-là, comme le résume Jean-Daniel Lorieux, photographe chouchou, «on s'amusait tout le temps». Dans le milieu de la mode, c'était «no limit». Quand le magazine «Elle» lançait son «spécial mode», les annonceurs se battaient pour bloquer leurs pages. Les budgets photo explosaient, la créativité aussi. «Une séance photo était prétexte à monter des décors incroyables dans des lieux paradisiaques, détaille Lorieux. Les maisons nous laissaient un chèque en blanc. Les limites financières étaient celles qu'on se fixait nous-mêmes. Autant dire qu'il n'y en avait pas beaucoup!» Photographes stars avec leurs bataillons d'assistants, maquilleurs, coiffeurs vedettes, billets d'avion en classe business, hôtels 4 étoiles pour tout le monde... Et s'il fallait prolonger d'une semaine à cause de la météo ou de l'inspiration, pas de problème!

C'est dans ce contexte joyeux et fastueux qu'ont émergé les top models. Des «caractères», comme on dit au théâtre. Personnalités fortes, physiques imposantes qui n'avaient rien de stéréotypé comme aujourd'hui. Il y avait les voluptueuses comme l'Allemande Claudia Schiffer, la Danoise Helena Christensen, les Américaines Cindy Crawford et Rosemary

McGrotha, ou les fins et longs tanagras comme l'Australienne Elle Macpherson, l'Américaine aux origines salvadoriennes Christy Turlington et l'Anglaise Kate Moss. Il y avait les panthères de bande dessinée comme la Britannique Naomi Campbell, la Somalienne Iman, la Franco-Algérienne Farida Khelfa, ou les filles nature, de l'Est et du Nord, comme la Tchèque Eva Herzigova, l'Allemande Tatjana Patitz. Et les caméléons qui n'arrêtaient pas de changer comme la Canadienne Linda Evangelista et la Berlinoise Nadja Auermann. Sans oublier les aristocrates désinvoltes, Inès de la Fressange et Carla Bruni. Ni timides ni soumises, très jeunes, elles avaient déjà toutes du chien. Ce qu'appréciaient et recherchaient nos jeunes créateurs parisiens, les Gaultier, Mugler, Alaïa, Rykiel...

«Prenez Farida, se souvient Jean Paul Gaultier. Je ne lui donnais pas de consignes. Elle déboulait sur le podium en mâchant son chewing-gum! Pareil pour Inès, au physique pas du tout mannequin, et qui s'amusait, sentait le vêtement...» Des créatures ambitieuses, aussi, qui ont très vite mesuré l'importance du photographe, du rédactionnel qui rapporte peu d'argent mais construit une renommée. Repérer les nouveaux talents, épouser un univers, refuser la médiocrité et «habiter» le vêtement même le plus extravagant. Elles cultivaient un nouveau glamour inaccessible, tout en s'imposant une discipline en tout: diététique, ponctualité, endurance. Malgré les

fêtes qui s'enchaînaient tous les soirs pendant les fashion weeks.

Claudia Schiffer a compris la première que ça n'est pas dans les soirées arrosées qu'on scelle les meilleurs contrats. Sa carrière fulgurante en témoigne. Fille de bonne famille – un père avocat –, elle veut d'abord faire des études de droit avant d'être repérée dans un night-club de Düsseldorf à 17 ans. Le «talent scout» n'est pas n'importe qui: c'est Michel Levaton, président de l'agence Metropolitan Models à Paris. Paris qui fait et défait un statut, encore et toujours. Quand Claudia débarque dans le bureau d'Odile Sarron, directrice de la mode à «Elle», celle-ci la juge «trop ronde». A juste titre. «Mais elle avait un port de tête ravissant qui me rappelait celui de Brigitte Bardot...» Odile Sarron décide de la présenter au photographe de mode très coté Walter Chin, qui la met en scène façon BB, en robe vichy décolletée. Dans les bureaux de Guess, les trois frères Marciano, chauffés à blanc, sont subjugués. Ils la bookent aussitôt pour incarner leurs jeans. Claudia l'inconnue, fesses moulées et balonnet, démultiplie les ventes. Voilà une débutante qui n'a pas besoin de «faire des catalogues» pour se roder. Elle a un agent, Aline Souliers, qui va brillamment piloter son destin. «Comme elle ne parlait que l'allemand, je la présente à Karl.» Lagerfeld n'est pas encore devenu l'empereur de la mode, mais il (*Suite page 25*)

CLAUDIA SCHIFFER L'EXEMPLAIRE

Son décolleté généreux aurait pu lui être fatal. Mais son port de tête – le même que Bardot –, son ingénuité sexy séduisent. En 1991, elle est choisie comme égérie par Guess. En quelques clichés rétro noir et blanc pris par une photographe star, la jeune Allemande met la mode à ses pieds.

PHOTO ELLEN VON UNWERTH



« A L'ÉPOQUE, ELLES AVAIENT DES PHYSIQUES ET DES CARACTÈRES DIFFÉRENTS, C'ÉTAIT STIMULANT. ET ELLES ÉTAIENT UNIES POUR S'IMPOSER, ELLES FAISAIENT BLOC »

GILLES BENSIMON

est mariée à Rande Gerber et leurs enfants, Presley et Kaia, suivent ses traces. Mais le mannequinat n'est plus tout à fait pareil.

Gilles Bensimon, grand photographe qui fut un temps marié avec « The Body », l'Australienne Elle Macpherson, regrette le nivelingement des styles. « Regardez un défilé Victoria's Secret, elles sont toutes faites pareil, constate-t-il. Une fille magnifique comme Rosemary McGrotha n'y aurait pas sa place, quel dommage ! A l'époque, elles avaient des physiques et des caractères différents, c'était stimulant. Et elles étaient unies pour s'imposer, elles faisaient bloc. » On se souvient en effet qu'à New York, Linda, Naomi et Christy habitaient le même immeuble, et étaient toutes trois gérées par Elite. Gérald Marie, le patron du bureau parisien de l'agence (qui fut marié à Linda Evangelista) les avait baptisées « The Trinity ». Il les bookait ensemble, à des tarifs astronomiques. Versace a été le premier à craquer. Ensuite, Thierry Mugler a inventé les « Five Fabulous Faces » ; c'est-à-dire qu'à la fameuse « Trinité », il a ajouté Cindy Crawford et Tatjana Patitz.

« Ces cinq-là m'inspiraient, je construisais mes shows en fonction de leur style à chacune. Je me souviens de Naomi que j'ai découverte à 16 ans : une Bardot noire, une beauté animale qui savait marcher d'instinct. Des jambes parfaitement symétriques. A la fois cool et agressive, une adorable boudeuse ! » Thierry Mugler fut le premier à mettre en scène des défilés spectacles à faire pâlir les revues du Moulin Rouge.

À vec de telles « actrices », les maisons ont commencé à négocier à prix d'or des exclusivités : telle fille pour nous seuls, interdite d'apparaître sur d'autres podiums. De là, la célèbre phrase de Linda, très convoitée : « Désormais, je ne me lève plus à moins de 10 000 dollars par jour ! » La femme caméléon, qui se serait coloré les cheveux 17 fois en quatre ans, a tenu parole. Il est vrai qu'elle est une des rares qu'on avait peine à reconnaître en photo : selon le créateur, selon le photographe, elle pouvait tout incarner, de la froideur inaccessible à la pétulance spontanée, de la rockeuse à la diva en passant par la punk androgynie, l'intello à lunettes, la juvénile mutine, la femme mûre... Gaultier se rappelle de son assurance : « Quand je demandais à Linda, 20 ans, de marcher les mains sur les hanches, elle me toisait : « Je fais mon métier ! » C'est elle qui a imposé le miroir pendant ses shootings. Pour pouvoir vérifier ses poses. » Il les a toutes vues passer, et il les a toutes employées pour ses défilés. Emballé par Naomi, « oiseau de paradis avec des lèvres en forme de cœur », il lui a ajouté des passages. Idem pour Kate Moss, 1,74 mètre, « trop petite, car il faut se détacher sur le podium. Mais elle dégageait une telle lumière que je l'ai voulue. Elle a ouvert mon défilé Frida Kahlo. » Enfin, le créateur s'est laissé bluffer par une Normande, tellement vitale et athlétique qu'il l'avait prise pour une Californienne. « C'était Estelle Lefébure ! On est devenus inséparables. Elle a même fait mon défilé Mad Max enceinte ! »

Les réseaux sociaux n'existaient pas, mais, à coup sûr, elles auraient toutes pulvérisé les statistiques. D'ailleurs, aujourd'hui quinquagénaires, elles entretiennent scrupuleusement leurs comptes Instagram. Et se souviennent d'un temps où... Photoshop n'existe pas. Gaultier : « Il y avait une tension créative dans le studio. On cherchait « la » photo. On sentait la fièvre : « Ça vient ! » Et l'idée émergeait : « On l'a ! » Aujourd'hui, les retouches font qu'on est plus tranquilles. On corrige les défauts. Et on multiplie les complexes de ces pauvres filles. » Car c'est là aussi le secret de la suprématie des tops : elles étaient bien dans leur corps. A l'aise, confiantes, puissantes. ● Catherine Schwaab

règne déjà sur Chanel et Fendi, et il vient justement de se brouiller avec Inès (de la Fressange). En embauchant une fille à l'opposé de la Française longiligne et raffinée, il frappe fort. Au début, les chroniqueuses trouvent Claudia « affreuse », « grosse et empotée »... Ce genre de gracieusetés typiques du milieu.

Piquée au vif, Claudia s'affame et perd presque dix kilos. Ce qui va tout changer. Car désormais, sa blondeur sculptée plaît aux plus grands : Mugler, Versace, Valentino, couturiers stars qui vont exalter le phénomène des tops. Son image saine, lumineuse fait vendre. En quelques années elle va illustrer plus de 400 couvertures. Journaux européens, brésiliens, américains... Le prince Albert en fait son idole ! Elle s'installe un temps à Monaco. Puis, après la rupture, à New York, où elle rencontre David Copperfield, que l'on croyait gay. Elle qui se veut discrète et professionnelle nourrit les potins pendant six ans jusqu'en 1993 : est-ce une vraie romance ou une amourette de pub arrangée par les agents ? On n'aura jamais le fin mot de l'histoire. En revanche, depuis qu'elle a piqué le contrat Revlon à sa concurrente Cindy Crawford, on sait combien elle gagne : une moyenne de 10 millions de dollars par an.

Cindy ne va pas se laisser abattre. En ambitieuse Américaine née dans l'Illinois, elle a débuté à 16 ans, fait la couverture de « Vogue » à 21 ans shootée par Richard Avedon, et sait que son image peut rapporter gros. Elle a perdu Revlon ? Elle décrochera des contrats avec Pepsi, Citroën, Omega, H&M... quand Claudia en sera encore à incarner Mango. Et tandis que l'Allemande vient de lancer il y a seulement deux ans une petite ligne de cachemire, Cindy est à la tête d'une multinationale... d'elle-même !

Après une première cassette de gym dès 1995, elle promeut une kyrielle de produits aussi divers que des meubles, des cosmétiques et des placements bancaires. « J'ai besoin de 50 millions de dollars pour pouvoir dire à n'importe qui d'aller se faire foutre », a-t-elle un jour lâché. En conséquence, elle n'a posé que pour les plus grands : Helmut Newton, Peter Lindbergh, Irving Penn, Annie Leibovitz, et surtout Herb Ritts, son favori, qui l'invitait dans son jardin parmi ses chers amis du showbiz. C'est là qu'elle croise un jour l'homme que, après la sortie de « Pretty Woman », toutes les femmes rêvent d'épouser : Richard Gere. Eh bien c'est elle, Cindy, qui lui passe la bague au doigt, en 1991 ! Elle a alors 25 ans. Le mariage dure quatre ans. Richard est remplacé par William Baldwin un autre acteur célèbre. Cindy, c'est un trophée. Un monstre d'organisation déguisé en jolie poupée. Aujourd'hui californienne, elle

**UNE POSE
GLAMOUR,
NON SANS
MYSTÈRE**

*Au large de Portofino,
le 22 août 1997,
la princesse, solaire et
songeuse, est assise
entre ciel et mer. Elle
s'est embarquée à bord
du « Jonikal »,
le fabuleux yacht de
la famille Al-Fayed.*

**PHOTO STÉPHANE
CARDINALE**





LE DERNIER ÉTÉ

DIANA

Le cœur partagé entre Hasnat Khan, le chirurgien qui la fait chavirer, et Dodi Al-Fayed, le milliardaire qui la courtise assidûment, la princesse fragile – et trahie par Charles – se console en Méditerranée sur le yacht de ce dernier. Diana sèche ses larmes, mais la destinée parfois se montre cruelle. Il lui reste à peine une semaine à vivre : elle meurt le 31 août 1997. Elle avait 36 ans.



LA DERNIÈRE IMAGE DE DIANA VIVANTE

*Le 30 août à 21 h 50,
les caméras de surveillance
du Ritz saisissent Diana
poussant la porte
principale du palace
parisien. Pour trouver un
peu d'intimité, elle
dînera avec Dodi Al-Fayed
dans la suite impériale
et non à L'Espadon,
le restaurant de l'hôtel.*





La carcasse de la Mercedes S 280 semble sortie des mâchoires d'un broyeur. Sous la violence de l'impact contre un pilier en béton du tunnel de l'Alma, le bolide conduit par Henri Paul, le chef de la sécurité du Ritz, a été déchiqueté et projeté en sens inverse de la circulation. L'expertise puis la contre-expertise établiront que le chauffeur avait 1,75 g d'alcool par litre de sang quand il a perdu le contrôle du véhicule. Les gyrophares des voitures de pompiers vont tourner sans relâche une bonne partie de la nuit. Dodi Al-Fayed et Henri Paul sont morts sur le coup. Seul à avoir mis sa ceinture de sécurité, le garde du

corps Trevor Rees-Jones est grièvement blessé. Diana est en coma vigil, recroquevillée entre les deux sièges, la jambe droite coincée. Un témoin l'entend murmurer : « My God, my God. » Les secours mettront trois quarts d'heure pour la dé-sincarcérer et la conduire toutes sirènes hurlantes vers l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. La princesse de Galles entre au bloc opératoire vers 2 heures du matin, mais n'en ressortira pas vivante. « Le décès a été constaté à 4 heures du matin », rapporte le Pr Bruno Riou, chef du service de réanimation, dans la conférence de presse qu'il donne à 5 h 50, le dimanche 31 août 1997.

*L'accident
est survenu
à 00 h 26. Le choc
a été effroyable.
Les experts du
constructeur
Mercedes-Benz
ont évalué la vitesse
de l'impact de
la voiture sur le
pilier à 105 km/h.*



Elizabeth II et le prince Philip, se recueillent devant l'océan de fleurs que les Britanniques ont déposé au pied des grilles du palais de Buckingham, émouvant témoignage populaire pour Diana.





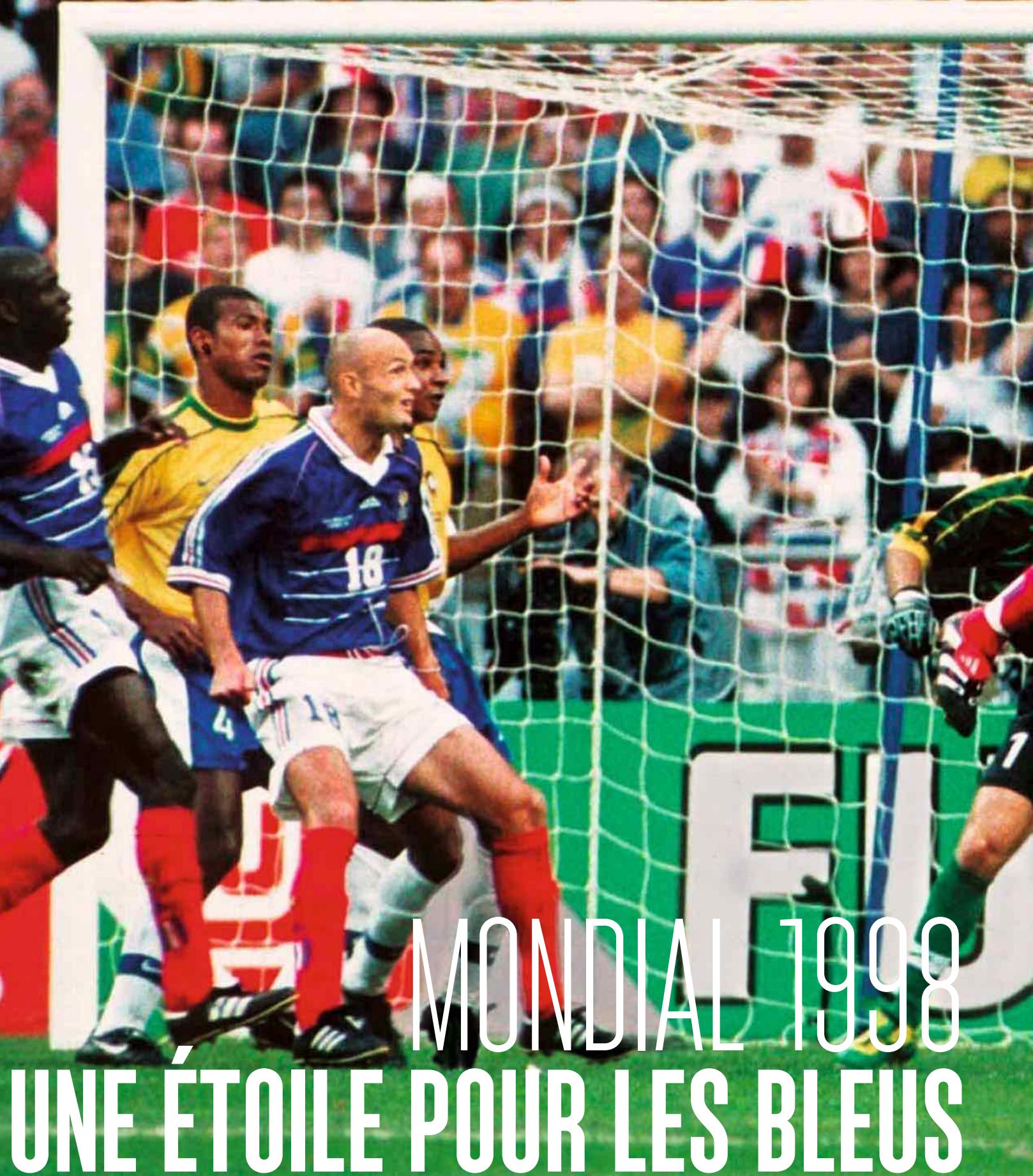
MARCHE FUNÈBRE POUR LA PRINCESSE DES CŒURS

Le pas lent, les horseguards portent le cercueil de Lady Di drapé des couleurs de la famille royale à l'intérieur de l'abbaye de Westminster, suivis du prince de Galles, Charles, de ses fils, Harry et William (tête baissée), et du comte Charles Spencer, frère de Diana. A ce moment précis résonne le « God Save the Queen ».

ET 1, ET 2, ET 3-0 !

Vingt-sept minutes après le coup d'envoi de la finale au Stade de France, l'enfant de Marseille ouvre le score d'un coup de tête magistral face au Brésil de Claudio Taffarel. Quelques minutes plus tard, Zizou récidive, bientôt suivi par Emmanuel Petit. Et un, et deux, et trois buts à zéro ! La France est championne du monde.

PHOTO ALBERTO LINGRIA



MONDIAL 1998

UNE ÉTOILE POUR LES BLEUS



« Ma vie a basculé avec ce match », avouera Zinédine Zidane, auteur de deux des trois buts français. Jusqu'à la finale le 12 juillet face au Brésil mythique, le n° 10 des Bleus n'avait pas marqué. Pire, il avait récolté un carton rouge en chemin. Avant le match, Laurent Blanc, suspendu, lui avait glissé : « C'est ton jour. »



EN COULISSES, LA VICTOIRE EN CHANTANT

A minuit, dans les vestiaires, c'est l'allégresse. Les joueurs exultent d'avoir réalisé le rêve auquel on n'osait pas croire. Michel Platini, coprésident du comité d'organisation, tient le trophée dans ses mains. « We are the Champions », entonnent-ils en chœur avec le président Chirac et le Premier ministre, Lionel Jospin. Foin de cohabitation, l'heure est à la fraternité !

PHOTO PATRICK BRUCHET



Il y a encore quarante-cinq minutes de folie, ils vont essayer de nous mettre le feu, mais on ne lâchera rien. Rien!

R

PAR AIMÉ JACQUET

ester ensemble. Tous ensemble. Nous faisons la dernière préparation dans la bonne humeur, sans programme imposé, si ce n'est quelques coups francs ou corners. Une dernière fois, nous favorisons l'échange. Il n'y a plus ni titulaires ni remplaçants, mais un groupe complice et volontiers chambreur. Il fait gris, le vent s'est levé, mais personne ne s'en soucie. Pour ces Bleus-là, le ciel est toujours bleu. Surtout un jour comme celui-ci. Et puis vient le départ pour le Stade de France. Une extraordinaire sortie du Centre technique devant lequel se sont massées deux à trois mille personnes, peut-être davantage, avec drapeaux, écharpes, banderoles bleu, blanc, rouge et aussi des pancartes «Thuram président» ou «Liza, on t'aime». Du délire.

Passé le premier moment d'émerveillement, je suis pris de panique devant cette foule qui bloque l'autocar et ne lui permet d'avancer que mètre par mètre. Il me vient alors cette idée saugrenue : pour une fois qu'on joue une finale de Coupe du monde, on va arriver en retard au stade ! On ne va jamais passer ! L'espace de quelques secondes, je me dis que tous ces gens qui nous veulent tellement de bien risquent de nous priver de finale. Il faut croire que je suis un peu tendu, malgré tout... Mais, après un passage difficile jusqu'à l'église de Clairefontaine, la route s'éclaircit. Tout au long de la N10, à Cognyères, à Trappes, ce sont encore des milliers de personnes enthousiastes qui adressent de grands signes aux joueurs. Ceux-ci prennent de plein fouet cet enthousiasme, cette énorme ferveur populaire qu'ils ont sentie monter au fil de leurs performances. Ils répondent, échangent des remarques, plaisantent entre eux... Pour beaucoup de matchs de bien moindre importance, l'atmosphère dans le car qui nous conduit au stade est à couper au couteau, on entendrait une mouche voler. Mais là, c'est détendu, bon enfant, à trois heures d'une finale de Coupe du monde !

Toutefois, lorsque nous nous retrouvons dans notre vestiaire du Stade de France, les visages se tendent et le silence revient, lourd et solennel. Enfin, quand je dis «notre» vestiaire, c'est une façon de parler parce que les méandres du règlement Fifa ont déterminé

Heureux !
Aimé Jacquet, le sélectionneur, brandit haut la coupe que viennent de remporter «ses» joueurs. Paris Match célèbre l'événement avec un numéro historique consacré à la victoire.



que la finale était Brésil-France et non France-Brésil : il nous revient donc d'occuper le vestiaire dit des « visiteurs ». Franchement, les joueurs s'en moquent comme d'une guigne, et moi encore plus qui n'ai jamais été superstitieux ni très attaché à je ne sais quels signes du destin.

Pas de superstition donc, mais un rituel immuable dans la préparation. Chacun est à sa place, toujours la même, Didier au bout du banc tout à gauche et Zizou à l'autre extrémité à droite. Chacun répète les gestes habituels, dans le même ordre, en guettant le moment où ce sera son tour d'aller au massage. Sur les murs, comme il le fait toujours, Philippe Bergeroo a scotché les grandes feuilles où figurent différentes séquences tactiques que nous avons discutées, avec les joueurs au moment de ma causerie, avant de quitter Clairefontaine. Il s'agit essentiellement des dispositions à adopter sur coups francs et corners, pour nous et contre nous. Qui se positionne où ? Qui se charge de qui ? Qui est à la récupération ? Impossible bien sûr de tout prévoir, mais un certain cadre est indispensable dans des situations bien précises. Ce cadre, les joueurs le connaissent. Au gré des allées et venues dans le vestiaire, ils s'arrêtent devant nos panneaux, s'imprègnent des consignes fixées d'un commun accord, parfois ils en discutent entre eux. Bref, ils se mettent dans le match, progressivement, chacun à sa façon, que les autres respectent scrupuleusement. Ce sont des moments rares et forts dans un vestiaire où chaque joueur, tout à sa préparation minutieuse, semble ignorer les autres, mais où circule en réalité un courant à haute tension qui, déjà, bien avant le coup d'envoi, relie les individus pour n'en faire qu'un seul bloc.

Ce beau rituel n'est perturbé que par l'arrivée de Philippe Tournon qui m'apporte la feuille de match : Ronaldo n'y figure pas, ce dont j'avertis immédiatement les joueurs. Les réactions sont diverses. Il y a ceux, nombreux, qui s'en soucient autant que de leur premier protège-tibia : Ronaldo ou pas, qu'est-ce que ça



change ? D'autres, comme Laurent Blanc, ne veulent pas y croire et subodorent le piège déstabilisateur. Quant à moi, je me dis qu'il doit se passer quelque chose, car ce n'est pas le genre de Zagallo de s'amuser à ce petit jeu... Effectivement, il se passe « quelque chose » puisque nous avons à peine le temps de rectifier nos fameux tableaux sur le mur, avec Edmundo à la place de Ronaldo, qu'une deuxième feuille de match nous arrive. C'est parfaitement réglementaire : jusqu'au coup d'envoi, un entraîneur peut modifier son équipe. Mais cette fois, Ronaldo figure bien parmi les titulaires, avec son célèbre numéro 9 !

L'explication, de la bouche même de Zagallo, je l'aurai bien plus tard quand, à l'initiative d'un magazine portugais, je retrouverai l'entraîneur brésilien dans ce vestiaire du Stade de France. Il me confirmera alors qu'il n'y avait aucune « intox » de sa part. Dans l'après-midi de la finale, Ronaldo a été pris d'un malaise, il est parti passer des examens dans une clinique, et au moment de livrer la composition de l'équipe, il n'est tout simplement pas encore arrivé au stade. Mais, dans les minutes suivantes, il a fait son entrée dans le vestiaire en disant qu'il était en état de jouer, ce que les médecins brésiliens ont corroboré. Zagallo me confiera que, dès lors, il n'a pas envisagé un seul instant de se priver de Ronaldo, même éventuellement diminué (ce que d'ailleurs le match a été loin de prouver). Presque tous les techniciens se rejoignent pour estimer qu'un joueur d'exception a toujours sa place sur le terrain même lorsqu'il n'est pas au meilleur de sa forme. Voilà l'histoire de cette fameuse feuille de match modifiée qui a ouvert la porte à toutes sortes d'hypothèses, y compris les plus farfelues.

Sur le moment, en apprenant que Ronaldo sera présent sur le terrain, je suis plutôt satisfait. Je préfère que cela se termine ainsi, parce qu'une victoire sur un Brésil sans sa vedette ne manquerait pas de susciter toutes sortes de restrictions de la part de ceux qui ne nous veulent que du bien... le face-à-face peut donc avoir lieu, à la loyale, à armes égales. Je suis très clair, très direct avec les joueurs : « OK, vous avez en face de vous les meilleurs joueurs du monde. Sur deux ou trois coups de génie, ils peuvent mettre n'importe quelle équipe au tapis. Mais on est meilleurs qu'eux ! Parce que votre collectif est largement supérieur au leur. Si vous vous comportez comme vous vous êtes comportés jusque-là, vous serez champions du monde ! On a bossé comme des dingues pour en arriver là, on n'a pas dansé la samba, on ne va pas lâcher maintenant. Alors, on va aller les chercher, ces Brésiliens, on ne va pas leur laisser le loisir de faire leurs grigris. Exprimez-vous avec vos armes et elles vous mèneront au titre de champion du monde ! »

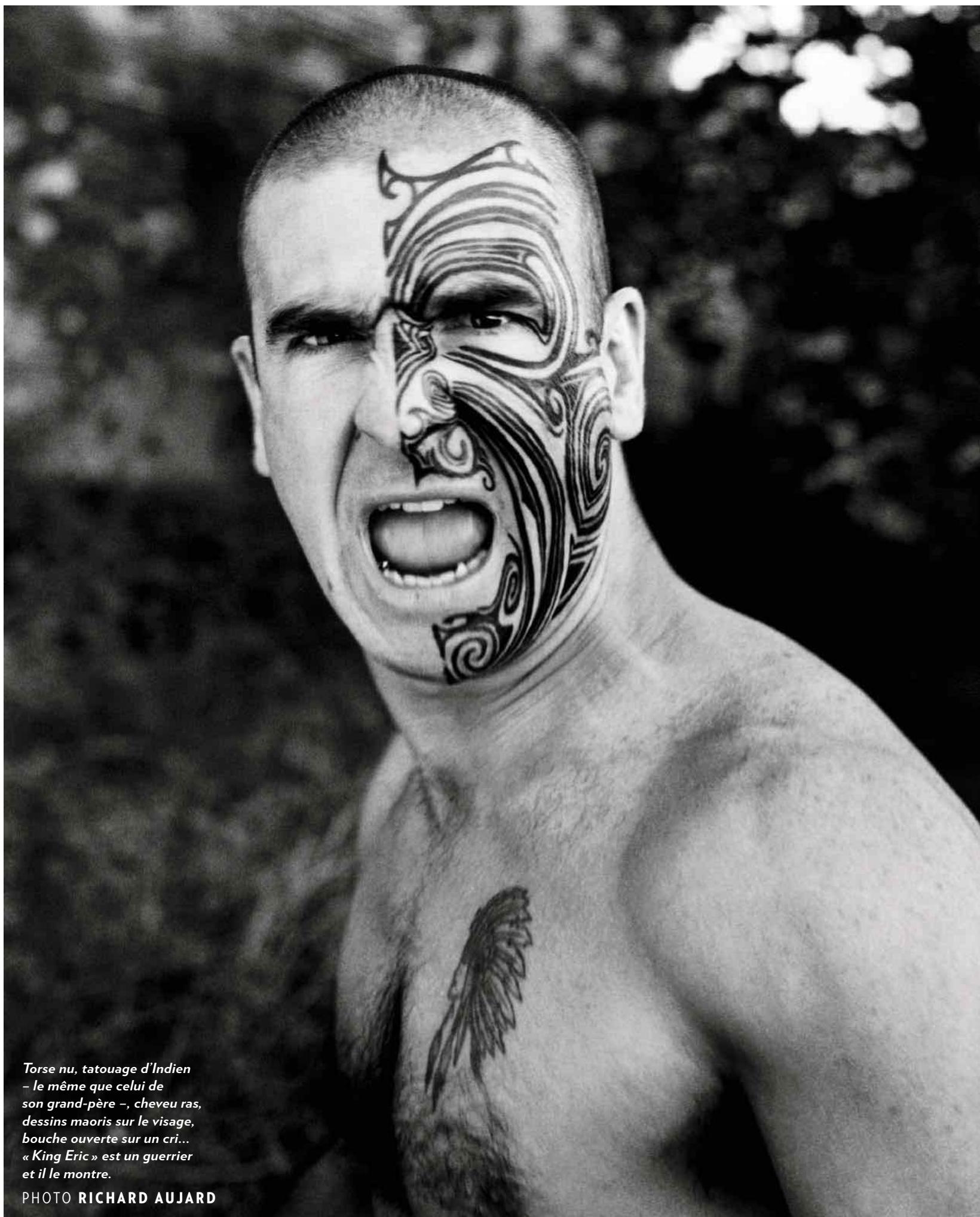
Au-delà de la volonté de les persuader, s'il en était encore besoin, que le coup est jouable, je ressens vraiment les choses de cette façon. Entre la qualité individuelle des Brésiliens, indéniable, et la puissance de notre collectif, j'estime que la balance penche sans conteste,技iquement et objectivement, de notre côté. Et le début de match le confirme en beauté ! Quelle première mi-temps, une fois de plus ! Quelle présence, quelle maîtrise ! Chaque joueur français dégage une force impressionnante, et plus impressionnante encore m'apparaît notre force collective, nourrie de l'apport de chacun. Les Brésiliens sont peut-être des magiciens du football, mais, ce jour-là, la magie est dans le camp de l'équipe de France. En état de grâce, elle trouve encore le moyen d'élever

son niveau de jeu. Avec une sorte de plénitude et de confiance absolue, comme si rien ne pouvait lui arriver. Dans chaque duel, le Français prend le meilleur sur le Brésilien. L'homme au maillot bleu a toujours un temps d'avance sur l'homme au maillot jaune. Il est conquérant dans toutes ses actions, judicieux dans ses choix, efficace dans ses gestes.

Et, lorsque Zizou marque le premier but, nous explosons de joie. Parce que, contrairement à ce qui s'est passé devant l'Italie, nous concrétisons notre emprise sur le match. Symboliquement, le buteur est un joueur qui n'a rien à envier question talent, aux Brésiliens, mais qui, en plus, sait se retrousser les manches quand il le faut, et donner toujours la priorité au collectif. A mes yeux, cela reste une image très forte, parce qu'elle illustre pleinement cette équipe de France, composée de joueurs de grande valeur, mais toujours soucieux du collectif qu'ils forment. Le deuxième but de Zidane, juste avant la pause, ne fait que souligner ces qualités et conclut en feu artifice quarante-cinq minutes exceptionnelles. A la mi-temps, chacun, en son for intérieur, est persuadé que c'est plié, que, même si cela a pu se produire dans le passé, on ne remonte pas deux buts, Brésil ou pas, à cette équipe de France-là. Mais le plus extraordinaire, c'est que personne ne le dit ! Tout le monde fait comme si rien n'était joué. Didier Deschamps le premier, en capitaine modèle : « Oh, les gars, on s'enflamme pas ! Il y a encore quarante-cinq minutes de folie, ils vont essayer de nous mettre le feu, mais on ne lâchera rien. Rien ! » Et chacun de reprendre : « On ne lâchera rien ! » Combien de fois nous l'avons entendue, cette petite phrase qui semble anodine, mais qui veut dire tellement de choses et qui nous colle si bien à la peau.

En seconde mi-temps, nous ne lâcherons rien, en effet, mais nous nous ferons quand même quelques frayeurs. Les Brésiliens jouent leur va-tout, Ronaldo est bien près de ramener le score à 2-1, seul au coin des six mètres. Heureusement Barthez est là, l'inincible Fabien qui bloque superbement le boulet de canon du Brésilien. Mais il est écrit que rien ne nous sera épargné. A vingt minutes de la fin, au plus fort de la rébellion brésilienne, nous voilà soudain contraints de gérer l'expulsion de Marcel Desailly, pour un deuxième carton jaune. De nouveau, il faut intervenir dans l'urgence, rééquilibrer l'équipe, ne pas la fragiliser à ce moment clé du match où nos adversaires jettent leurs dernières forces dans la bataille. Je fais passer Bogho, qui vient de remplacer Karembeu, dans l'axe central et je fais entrer Patrick Vieira pour étoffer le milieu. Non seulement nous tenons, mais nous nous offrons le luxe, à la dernière minute, d'un troisième but qui donne des allures de triomphe au succès français. Et 1, et 2, et 3-0, on connaît la chanson !

Dans cette ultime chevauchée, la dernière de mon équipe de France, tout s'enchaîne avec une facilité, un naturel là encore très symboliques. Sur un corner contre nous, Dugarry est à la récupération, Duga qui a retrouvé ses copains l'espace d'une demi-heure après son terrible claquage, Duga qui n'en peut plus mais qui s'arrache pour remonter ce ballon. Il voit et sert Vieira sur la gauche. Petit, qui a déjà dû courir plus de 10 kilomètres dans le match, s'engage à grandes enjambées rageuses sur la gauche, le ballon de Patrick lui parvient, millimétré, pour un tir croisé qui va mourir dans le petit filet brésilien, sur la gauche de Taffarel. Dans cette action, tout a été juste, exemplaire : le placement des uns et des autres au départ, le déclenchement des passes, les enchaînements, la finition. Dernière action, dernière image de notre maîtrise collective, de notre volonté d'aller toujours de l'avant, de notre fluidité, de notre cohérence dans le jeu. Et un but marqué par Manu Petit, comme un pied de nez à toutes ces théories fumeuses sur le nombre et la nature des attaquants. C'est d'abord un but collectif. La marque indélébile d'une très très grande équipe. L'apothéose. Le rideau peut tomber. ●



Torse nu, tatouage d'Indien – le même que celui de son grand-père –, cheveux ras, dessins maoris sur le visage, bouche ouverte sur un cri... « King Eric » est un guerrier et il le montre.

PHOTO RICHARD AUJARD

« Oooh-Aaah Cantona! »

La première rock star du foot

PAR PATRICK MAHÉ

Avant Eric Cantona, les joueurs de foot étaient des stars... du foot! Rien que du foot. Bien avant que la télévision ne les invite en force à la table familiale, leur horizon se bornait à cibler des buts à poteaux carrés et à vibrer aux tribunes vociférantes.

Pelé, Maradona, Cruyff, Platini, Zidane, Messi, Ronaldo ont transcendé leur époque, mais toujours dans le cadre étroit de leur théâtre d'exploits. Tous idoles à supporters lambda, couverts de titres, parfois cousus d'or, leurs fantasmes tournent éternellement autour du Ballon d'or – le Graal du footballeur –, tel l'enfant espérant décrocher la queue de Mickey dans la ronde d'un manège de fête foraine!

Pour les sachants des tribunes de presse, Eric Cantona est classé hors jeu; en fait, il est hors normes. Du peloton des champions montés sur crampons, il passe, au pire, pour un baroudeur, au mieux pour une exception culturelle. Comme le fantasque Irlandais George Best, passé à la légende et qu'on surnommait le cinquième Beatle, on a propulsé Cantona à la chronique des faits divers et du people. Best aimait à lâcher: «J'ai claqué beaucoup d'argent dans l'alcool, les filles, les voitures de sport; le reste, je l'ai gaspillé.»

Loin de tomber dans ces travers qui causeront la perte de l'icône de Manchester (United) et sa mort prématurée, Cantona tiendra son rôle de rock star sur le terrain et dans les coulisses, le surjouant parfois. Artiste maudit, peut-être, mais artiste d'abord. Prodigie du foot, amateur de poésie surréaliste, il est aussi le premier joueur français à avoir troqué le maillot (à col relevé, sa touche perso) pour le buste du philosophe buissonnier. Dès lors, la légende se tisse hors des canons purement sportifs.

Au printemps 1996, par exemple, l'actrice Fanny Ardant se voit proposer de bâtir une galerie de célébrités pour la rubrique «Les gens» de Paris Match. D'instinct, elle y sélectionne celui que la presse sportive taxe de «forte tête» (ce qui n'est pas faux non plus), additionnant à l'envi la liste de ses frasques: injures, cartons rouges,

expulsions, etc. Ce portrait à traits forcés conduira le sélectionneur de l'équipe de France à l'écartier des Bleus à la veille de l'Euro 1996. Paradoxe: l'Euro se jouait en Angleterre et notamment à Manchester, cadre de ses exploits! Idolâtré en Grande-Bretagne, caricaturé en France, sa marionnette aux «Guignols de l'info» le singe en Picasso tortillant du pinceau.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le banni au sang chaud (mi-Sarde, mi-Catalan, natif de Marseille) en profite pour troussez un petit «livre rouge» doctement intitulé «Ma philosophie».

Trop contente de faire partager les aphorismes du joueur d'exception passé à la philosophie des champs loin du regard implacable de la presse sportive, Fanny Ardant se régale à l'idée de mettre le personnage en scène. Ainsi Cantona, devenu «King Eric» à Manchester, exhibe-t-il, un rien dépenaillé, le tatouage d'une tête d'Indien gravé sur la poitrine. Pour la photo, il prend une pose vaguement sexy sur fond de piano et de whiskey irlandais, ajoutant sa note à la légende du vrai faux bad boy.

« LA MARSEILLAISE » MONTE DES TRIBUNES À OLD TRAFFORD

Rédactrice en chef d'un jour, la comédienne joue le côté rebelle d'une personnalité insoumise. Œil mutin, bouche gourmande, elle tourne les pages de l'opus. En nous quittant, elle le serre sous son bras, boucle son sac et savoure déjà: «Les pensées de cet émule de Platon, côté ballon rond, feront mon week-end.»

De cette bouteille à la mer, signée Cantona, une fulgurance fait mouche: «Quand les mouettes suivent un chalutier, c'est qu'elles savent qu'on va leur jeter des sardines.» Il a lancé cette phrase, spontanément, à la sortie du tribunal de Croydon, près de Londres, où on le jugeait pour avoir châtié un hooligan de tribune au caïsse judiciaire chargé qui l'insultait (lui et sa mère), dans un geste digne d'un champion

de kung-fu. Cantona écope de huit mois de suspension et d'une lourde ardoise de travaux d'intérêt général.

Dès lors, l'aphorisme plonge la classe médiatique dans un abîme de perplexité. Les exégètes de la presse décortiquent la litote sibylline, piquant du nez dans le tamis des dicos savants. On était le 31 mars. Certains parient sur un poisson d'avril. Enfin, le vénérable «Times» tranche: seuls les médias sont visés... La mouette est un palmipède cousin du canard; or, comment surnomme-t-on les journaux? Des canards!

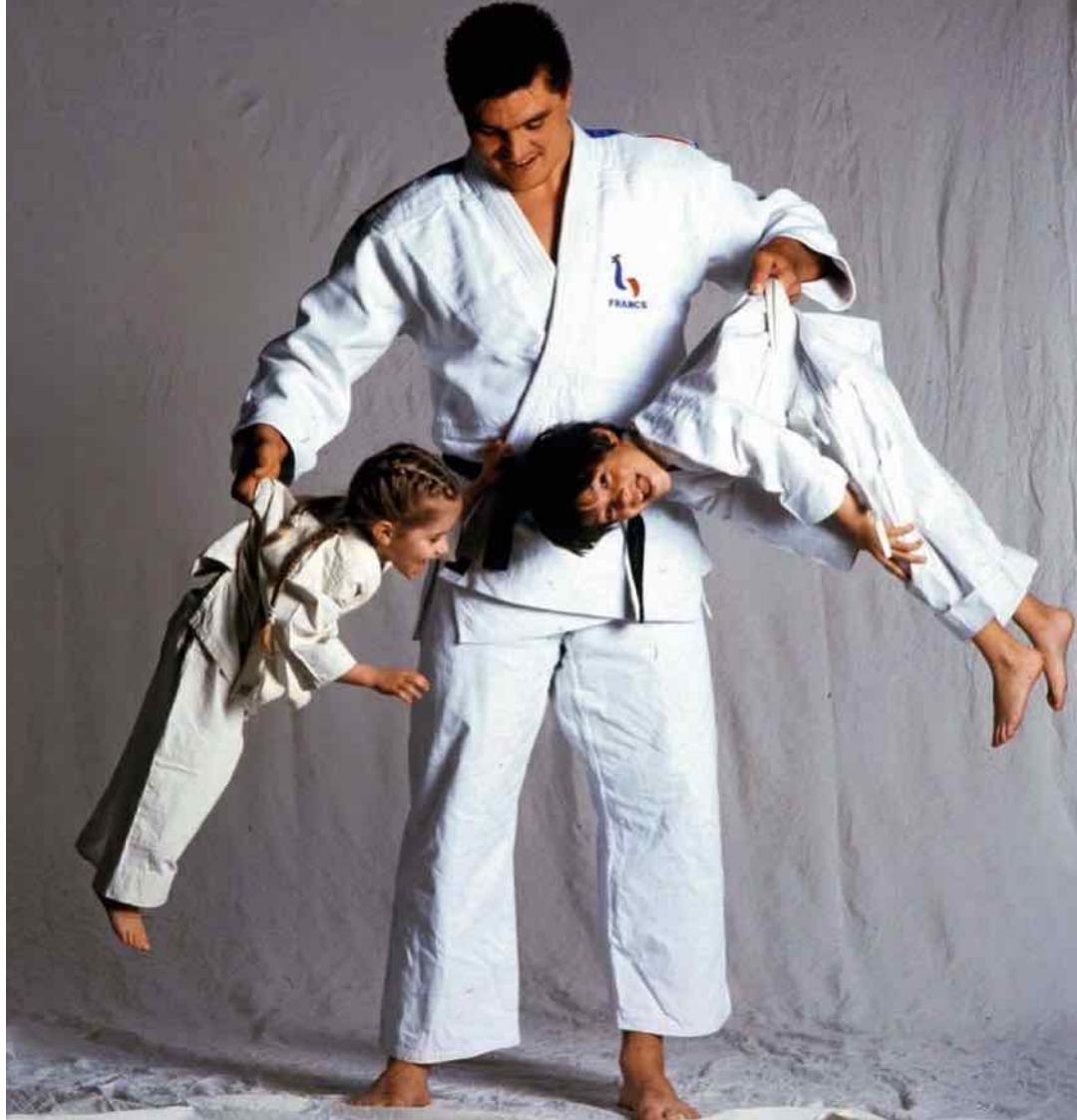
Devenu acteur pour de vrai, Eric Cantona tourne alors dans «Le bonheur est dans le pré» où joue aussi son frère Joël. Pour son grand retour au stade d'Old Trafford, peine purgée, Manchester United accueille Liverpool. Il invite Paris Match, sa famille et l'équipe du film. Manchester vibre. On le surnomme «général de goal» et l'on s'arrache des drapeaux tricolores floqués à son effigie. Le stade se drape de bleu-blanc-rouge, sous la marque «King Eric». D'insolites «Marseillaise» – du jamais-vu en Angleterre – aux paroles arrangées montent des tribunes.

Égérie du film, la piquante Sabine Azéma se fait porte-drapeau. Eric a faim de ballons. Ses dribbles font lever la foule. Menés 2-1, les Red Devils héritent d'un penalty pour une faute adverse qu'ils ont provoquée. Eric se précipite, saisit le ballon, le niche sous son bras pour bien faire comprendre: «C'est moi le patron.» Il s'avance vers le point de réparation, toise le gardien de Liverpool, frappe sèchement et l'exécute face au soleil. Le soir, au bar du manoir de Prestbury, où Eric a réservé une table pour ses hôtes, Sabine Azéma fond: «J'ai la tête qui tourne et le cœur en miettes. C'est si bon de voir Eric, son clan, sa prestance royale, son allure féline.»

Comme George Best le maudit, comme David Beckham, qui fera de Victoria la Spice Girl sa femme, héritant au passage du surnom de «Spice Boy», Eric, véritable rock star, reste une icône à Old Trafford. Les murs du stade résonnent encore de «Oooh-Aaah Cantona!».

DAVID DOUILLET CHAMPION HORS CATÉGORIE

Le double champion olympique et quadruple champion du monde de judo semble soulever avec une aisance déconcertante Jérémie et Myriam, ses deux enfants. Cette photo a été réalisée pour les 50 ans de Paris Match. Apprécié de ses collègues sportifs pour sa gentillesse, le colosse – 1,96 mètre – est le seul poids lourd du judo français à avoir terrassé les Japonais chez eux. Et, grande première pour un judoka, sa statue de cire entre au musée Grévin !



LAURA FLESSEL LA GUÊPE PIQUE AU CŒUR

Cette épée qu'on jugeait trop lourde pour un poignet de femme est devenue l'instrument de sa légende. Avant Laura Flessel, cette discipline était réservée aux hommes. A 24 ans, la Guadeloupéenne est devenue, aux JO d'Atlanta en 1996, la première fine lame de l'histoire olympique dans cette spécialité nouvellement féminine, en remportant deux médailles d'or, en individuel et en équipe.

AYRTON SENNA GLOIRE ET TRAGÉDIE

Arrêté sur la grille de départ, son casque vert et jaune aux couleurs du Brésil, son pays, posé devant lui, Senna se concentre avant le départ du Grand Prix de formule 1 de Saint-Marin, dimanche 1^{er} mai 1994. C'est la dernière image du coureur, qui quitte la piste dans le virage de Tamburello pour percuter un mur de béton, lancé à 212 km/h au moment de l'impact.



MARIE-JOSÉ PÉREC LES DÉFIS DE « LA DIVINE »

Porte-drapeau de la délégation française aux Jeux de 1996, la sprinteuse Marie-José Pérec a ensorcelé le stade d'Atlanta grâce à son doublé historique sur 400 mètres et 200 mètres – seule l'Américaine Valerie Ann Brisco-Hooks avait déjà réalisé cet

exploit, en 1984 à Los Angeles. A 28 ans, celle qu'on surnomme aussi « la Gazelle » peut se targuer d'être la seule athlète tricolore sacrée trois fois championne olympique avec sa première médaille décrochée sur 400 mètres, à Barcelone, quatre ans plus tôt.





DE CAUNES, L'HÉRITIER IMPERTINENT

L'enfant du rock est désormais une figure incontournable de Canal +.

Le « fils de » s'est définitivement fait un prénom dans « Nulle part ailleurs », l'émission phare de la chaîne cryptée présentée par Philippe Gildas et diffusée en clair. Acoquiné à José Garcia et Albert Algoud, le délirant trublion bâtit sa carrière et sa notoriété à coup de personnages hilarants – dont Didier l'embrouille ou encore le scout Ouin-Ouin « dit Pine d'huître, rapport à mon totem... » – dans des sketchs devenus cultes.

PHOTO MARC DEVILLE



**DRUCKER
LE COURREUR
DE FOND**

Alors que le succès de « Champs-Elysées » ne se dément pas, Antenne 2 débarque Michel Drucker. A 48 ans, l'animateur passe sur TF1, devenue privée, et cartonne avec « Stars 90 ». Le secret de sa forme ? Trois quarts d'heure quotidiens de home-trainer – sur un vélo offert par Eddy Merckx, s'il vous plaît – qu'il effectue sur sa terrasse.

PHOTO
JEAN-CLAUDE DEUTSCH

TÉLÉVISION LES STARS AU POUVOIR

La relève et la constance. Antoine de Caunes symbolise l'esprit Canal, à l'avant-garde des modes. Il défie les grandes figures du petit écran, dont Michel Drucker, qui affirme déjà : « Mon secret, c'est la durée. »



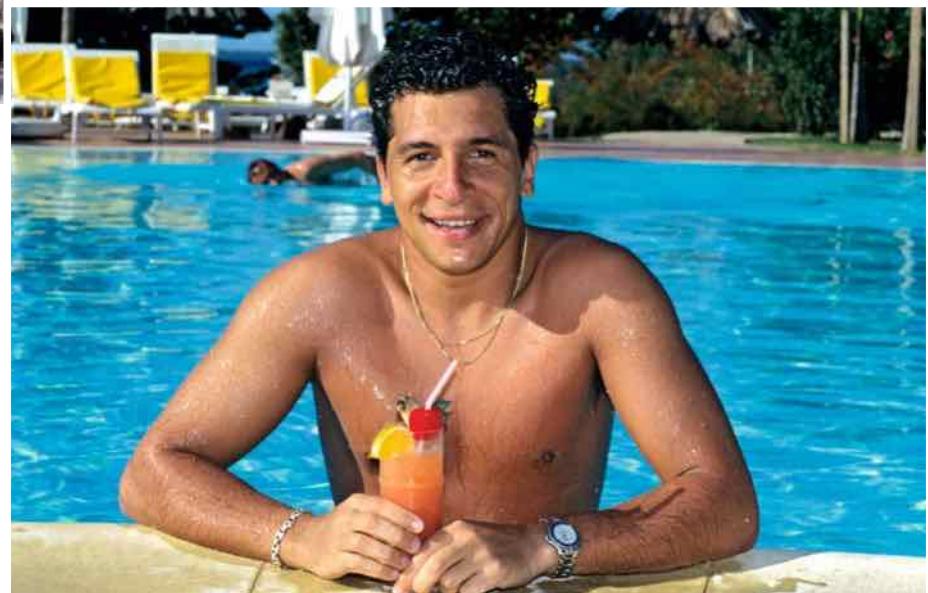
Le succès, ça va, ça vient pour l'homme en noir. En 1995, **Thierry Ardisson** produit « Les niouzes », avec **Laurent Ruquier**, pour TF1. Devant le mauvais score d'audience, il arrête l'émission dès sa première semaine diffusion. Les deux compères se retrouveront ensemble face caméra, en 1999 sur France 2, pour la première saison de « Tout le monde en parle ».



En 1992, **Michel Denisot** reçoit **Yves Mourousi**, alors directeur des programmes de RMC, dans « Télés dimanche », l'émission de Canal + consacrée aux médias. Sur le plateau, un petit nouveau, **Marc-Olivier Fogiel**, présente les news. Il avoue : « Quand j'étais gamin, mon modèle, c'était Mourousi. »

« Que le meilleur gagne ! Depuis le 4 mars 1991, l'émission de **Nagui** fait un tabac. Sur La Cinq, puis sur France 2, sa gouaille permet à l'animateur d'engranger trois 7 d'or d'affilée, en 1993, 1994 et 1995.

Juillet 1994 : **Jean-Pierre Elkabbach**, P-DG de France Télévisions, débauche à prix d'or **Jean-Luc Delarue** de Canal +. Leur amitié ne survivra pas à la renégociation du contrat de l'animateur avec la chaîne publique deux ans plus tard, lorsque la polémique sur le coût des émissions éclatera.



LA NOUVELLE VAGUE DES PRODUCTEURS-ANIMATEURS

Un couple inédit pour une émission spéciale. Paris Match a réuni, pour la première fois, **Christophe Dechavanne**, le présentateur de « Ciel mon mardi ! », qui vient de créer Coyote, sa maison de production, et **Anne Sinclair**, qui reçoit chaque dimanche le gratin de la culture et de la politique dans son magazine d'actualités, « 7 sur 7 ». Les deux vedettes de TF1 sont chargées d'animer ensemble une grande soirée sur les années 1980.



« Notre relation a été passionnée, secrète, parfois chaotique », a écrit **Claire Chazal** au sujet de son histoire d'amour avec

Patrick Poivre d'Arvor.

De la liaison cachée entre les deux stars de l'info de TF1 naîtra un fils, François, en 1995.





Bienvenue aux « **Urgences** ». Diffusée en France à partir de juin 1995, la série créée par l'écrivain Michael Crichton, ancien interne en médecine, met en scène la vie quotidienne du service des urgences d'un grand hôpital universitaire américain de façon très réaliste, sans oublier de jouer sur les intrigues amoureuses. La formule fait recette et permet à un certain George Clooney — alias le beau Dr Doug Ross — de faire le grand saut vers le cinéma.

« **Friends** » pour la vie. Ils sont six amis qui vivent à New York et se retrouvent souvent au Central Perk, bar de Greenwich Village où ils ont leurs habitudes. Rachel, Monica, Chandler et les autres débarquent d'abord en V.O. sur Canal Jimmy en 1996, avant de s'installer, doublés en français, sur France 2 à partir de janvier 1998. En grande partie tournée en public, la sitcom devient un phénomène mondial qui attire les fans pendant dix ans et 236 épisodes.

Si l'intrigue est mince – les aventures d'une brigade de maîtres-nageurs californienne –, le succès d'« **Alerte à Malibu** » est un raz de marée planétaire. Lancée aux Etats-Unis en 1989, diffusée à partir de 1991 sur TF1, la série est, aujourd'hui encore, la plus regardée au monde. La présence de starlettes en maillot rouge échancré, dont l'emblématique Pamela Anderson, n'y est sans doute pas pour rien.





LES SÉRIES FONT LA LOI

Il s'est installé dans le fauteuil du commissaire principal Antoine Navarro, à la place de Roger Hanin, l'acteur principal. Pierre Grimblat, le créateur de « **Navarro** », la série policière phare de TF1 (19 saisons), est un personnage haut en couleur. Il aimait à dire : « Pour "Navarro", le ministre de l'Intérieur m'avait félicité de redorer l'image des flics. Et quand j'ai fait "L'Instit", Jack Lang m'a dit que le recrutement avait augmenté ! »



A 17 h 55, après les cours et juste avant « Santa Barbara », c'est l'heure d'« **Hélène et les garçons** » sur TF1. Hélène, étudiante qu'on voit peu à la fac mais beaucoup à la cafét, parle de ses amours avec ses amis. Chaque jour, la sitcom made in France attire jusqu'à 6 millions de téléspectateurs, soit 52 % de parts de marché. Une véritable poule aux œufs d'or pour AB Produtions.



Flics au féminin sur TF1: en 1992, l'actrice Véronique Genest devient « **Julie Lescaut** », commissaire de police, pour 101 épisodes. La « **Femme d'honneur** » Corinne Touzet, elle, enfile l'uniforme de la gendarmerie nationale à partir de 1996 et jusqu'en 2008.

Mirage au pactole, « Grand bluff » et séries chéries

Comme il paraît loin soudain, le temps de « Dallas », la première série au long cours. Diffusée dans soixante pays, elle a conquis 180 millions de téléspectateurs dans le monde. Cette saga d'un « american way of life » nourri au pétrodollar texan, où tous les coups sont permis, a donné le top départ aux feuilletons fleuves. « Dallas » la pionnière, avec J.R. son héros carnassier, Bobby le candide, Pamela l'ingénue et Sue Ellen, la laissée-pour-compte accro au bourbon de consolation, c'est déjà hier... Tout comme « Dynastie », son avatar du Colorado. Exception faite d'incandescents « Feux de l'amour » qui, depuis quarante-cinq ans, rivent un public de dames matures au petit écran, allumant sans fin les têtes et les coeurs. Toujours d'actualité en 2018, avec



1



A 12 h 30, la France s'arrête pour regarder « Le Juste Prix », une institution télévisuelle. Malade, Patrick Roy, son animateur, qui présente également « Une famille en or », quitte l'émission en novembre 1992. Il décède d'un cancer le 18 février 1993. Sa disparition soulève une émotion très vive.

2

DE « BAS LES MASQUES » À « UNE FAMILLE EN OR »

Les confessions intimes, voilà le créneau de **Mireille Dumas** (1). La productrice se lance en 1992 avec « Bas les masques » sur France 2. Pendant quatre ans, son « magazine de l'investigation humaine » analyse chaque semaine la vie de ses invités. Grande prétresse du classique, **Eve Ruggieri** (2) animera pendant vingt-sept ans « Musiques au cœur ». La consécration pour **Patrick Sébastien** (3) : en 1990, il reçoit le 7 d'or du meilleur animateur de variétés. Quant à **Alain Chabat, Chantal Lauby** et **Dominique Farrugia** (4), ils décrochent un trophée pour « Les Nuls l'émission », sur Canal + en 1991.





plus de 11 500 épisodes, c'est le soap opera de tous les records.

En 1990, une nouvelle star surgit des flots. Elle s'appelle Pamela Anderson. Son maillot de bain rouge vif fait l'effet d'une muleta sur les aficionados du genre, prêts à foncer tête baissée vers la sirène de plage. Nostalgie des pin-up d'autrefois, «Alerte à Malibu» fera – une décennie et 243 épisodes durant – naître bien des vocations de maîtres nageurs... Dès lors, la mode des séries devient le moteur des chaînes. A budget considérable, mais forcément réduit en proportion, les producteurs inondent les réseaux de diffusion : ici «Beverly Hills 90210» drague les ados ; là, «Urgences» détaille la vie d'un hôpital universitaire de Chicago, révélant au passage George Clooney, médecin de charme, et «Friends» (236 épisodes), celle de copains d'un New York déstructuré... «Sex and the City» met en scène de folles histoires de sexe et de cœur... entre copines.

Face au déferlement des fictions «sociétales» en provenance des Etats-Unis, la France la joue encore petit bras. Depuis les antiques «Cinq dernières minutes» du commissaire Bourrel, le genre «Flic Story» tient la rampe. Ainsi Maigret, grâce à Bruno Cremer, donne-t-il une seconde vie à l'œuvre de Georges Simenon. Roger Hanin, avec «Navarro», prend la relève en attendant le duel à distance de rivales héroïques : «Julie Lescaut», la flic (alias Véronique Genest), versus la «Femme d'honneur», Corinne Touzet. Nos années 1990, c'est aussi le levain d'une nouvelle génération. Une sitcom bon enfant fait d'une inconnue, Hélène Rollès, l'égérie des garçons de son âge, façon bluette de Françoise Hardy.

Ailleurs, la course aux jeux agite le mirage au pactole. La plupart, tels «La roue de la fortune», sont hérités de programmes américains, encore une fois. C'est le cas d'*«Une famille en or»*, animé par Patrick Roy – dont la disparition en 1993, à l'âge de 40 ans, soulève une incroyable vague d'émotion (Paris Match lui a consacré trois couvertures, l'hebdomadaire *«Télé 7 Jours»* cinq) – et de *«Questions pour un champion»* présenté par l'inusable Julien Lepers. Enfin, le chic du savoir (*«Des chiffres et des lettres»*) permet d'imposer des concepts sans «pactole à la clé». Ainsi Mireille Dumas, fille d'un couple d'instituteurs, ancienne comédienne de théâtre, parvient-elle – un exploit pour l'époque – à imposer des émissions d'introspection et des documentaires traitant de sujets de société. A son *«Bas les masques»*, un rien complexe, succède *«La vie à l'endroit»*, une autre démarche inspirée par la psychanalyse.

Sans doute les talk-shows, avec Thierry Ardisson en pionnier, suivis de Marc-Olivier Fogiel, surgissent-ils à la bonne fortune de ce temps-là. Laurent Ruquier faisait ses dents chez Jacques Martin, avant de se lancer seul (et sans succès), puis de trouver en la réalisatrice Catherine Barma et Thierry Ardisson (encore) ceux qui lui donneront toute sa dimension.

Et les variétés dans tout ça ? Si Canal + développe ses impertinences à vitesse accélérée, avec Philippe Gildas aux manettes et Antoine de Caunes mis à toutes les sauces, *Les Nuls* et *«Les guignols»*, si Nagui rode ses premiers *«Taratata»* sur France 2, l'amuseur public numéro 1 est alors Patrick Sébastien. Sa première émission, *«Sébastien c'est fou»* (TF1), résume la griffe de cet illusionniste, né saltimbanque, capable, à tout moment de sortir un nouveau truc de son chapeau. Passons sur *«Les années bonheur»* ou *«Le plus grand cabaret du monde»*, qui dure toujours... depuis 1998.

L'exploit de ce trublion sans limites s'appelle *«Le grand bluff»*, diffusé le 26 décembre 1992. Grimé, au point d'en être méconnaissable, il mystifie ses amis – et même sa mère ! –, piégeant les animateurs vedettes de l'époque, Michel Drucker en tête. «Ce «grand bluff» est vu par 17,5 millions de téléspectateurs et fait 74 % de parts de marché. Du jamais-vu. Sébastien s'impose en maître de la télé-irréalité. ●

Patrick Mahé



3



4

C'ÉTAIT LES ANNÉES 90

HISTOIRES DE SCOOPS
**Le tendre geste
d'un père**



Les premières images de Mazarine, l'enfant cachée du président, paraissent dans le n° 2372 de Paris Match, daté du 10 novembre 1994.



UN SIMPLE DÉJEUNER « EN FAMILLE »

François Mitterrand a rendez-vous au Divellec, grand restaurant parisien, avec quelques intimes dont Anne Pingeot, son « autre » femme, pour fêter le succès de Mazarine, leur fille, admise à l'Ecole normale supérieure. Du côté opposé de l'esplanade des Invalides, deux photographes en planque, Pierre Suu et Sébastien Valiela, appuient sur le déclencheur alors que père et fille s'attardent quelques instants.

MAZARINE Du secret d'Etat à la lumière

PAR PATRICK MAHÉ

Tout commence par un de ces tuyaux qui transforment la chasse au scoop en jour de chance, ce dont les paparazzis sont friands. Dans le sillage des « bracos de stars » surgissent, en effet, des informateurs de fortune. Et parfois de hasard. C'est le cas en cette matinée de septembre 1994... Non seulement, Pascal Rostain et Bruno Mouron (les patrons de l'agence Sphinx), duo sans rivaux dans l'exercice de « la bonne planque » ont confirmation que François Mitterrand abrite sa famille morganatique – ce qui passait pour une légende urbaine – dans un « palais » de la République, quai Branly, mais ils apprennent que Mazarine, fille cachée du président, a gardé les amarres de son enfance, rue Jacob, au cœur de Saint-Germain-des-Prés.

Fille d'Anne Pingeot, une Auvergnate de (très) bonne lignée, et de François Mitterrand, couvée par le Groupe de sécurité de la présidence (GSPR) du commandant Prouteau, Mazarine est l'objet de plus d'un fantasme. Comme en liberté (très) surveillée, elle a grandi sous le sceau du secret d'Etat.

Se lançant le défi de lever ce secret, Jean-Edern Hallier, homme de belles lettres et barde de grand vent, éternel recalé aux marches de l'Académie française, dégaine la plume pour débusquer la belle. En dehors de « L'Idiot international », brûlot littéraire où il cultive des tonnes d'inimitiés (et d'ennuis judiciaires), « Edern » s'est mis en

chasse de l'innocente Mazarine. Dans son carquois, ses plumes sont des flèches. Coiffé par Jack Lang au poteau du ministère de la Culture qu'il briguitait (sans grandes chances il est vrai), il a composé un pamphlet dont le titre se veut vendetta littéraire : « L'honneur perdu de François Mitterrand ». Dix-neuf éditeurs le refusent. Mais voilà que Philippe Alexandre, voix gentiment railleuse sur les ondes de RTL, prend discrètement la relève et peaufine un « Plaidoyer impossible » de proche facture. Du mystère Mazarine qui a déjà inspiré le roman de Françoise Giroud – « Le bon plaisir » aux éditions... Mazarine, en 1983 – et nourri les dîners en ville du triangle d'or parisien, la révélation de la double vie de Mitterrand n'est plus qu'une affaire de semaines, voire de jours... Fini le temps où seuls l'hebdomadaire satirique de droite « Minute » et le mensuel « Le Crapouillot » titillaient, de brèves en photo voilée, la curiosité de la classe médiatique. Mazarine, il est vrai, était alors mineure. Et inconnue du plus grand nombre.

C'est alors que la chance entre en jeu

Flash-back... Entre planques et filatures, Sébastien Valiela et Pierre Suu, collaborateurs de l'agence Sphinx, remontent la trace d'Isabelle Adjani que son boyfriend britannique, l'acteur Daniel Day-Lewis, vient de quitter. Sa mélancolie d'après rupture est une aubaine pour la presse people. Les voici

dans à faire les cent pas sous ses fenêtres, rue de Varenne. Bientôt une commerçante les repère. Elle les prend pour des policiers : « Vous êtes des flics ?

– Non, des photographes. »

Grand sourire de la dame : « Quelle chance ! Mon fils rêve de devenir reporter. Je vous le présente ?

– Bien sûr madame. »

A peine le jeune homme leur tend-il la main qu'ils l'entendent dire : « Vous cherchez Mazarine ? » En vieux chasseurs d'images, ils feignent l'innocence : « Mazarine ? Vous voulez dire ?... »

– Oui Mazarine, la fille cachée de Mitterrand. »

Sans le savoir, ferrant la belle Isabelle, ils sont en train de ramener du lourd, du très lourd même, comme on dit dans le jargon. Bref, le scoop des scoops. Le reste se déroule dans un concours de veille au long cours, de filature classique, d'aléas et de filons plus ou moins chanceux jusqu'au jour où...

On est le 21 septembre. Une certaine effervescence agite les ruelles qui bordent Saint-Germain-des-Prés. Ces passants au pas pressé ressemblent à des figurants de film policier. En fait, ce sont de vrais flics. Et voici Mazarine elle-même, les cheveux en chignon révélant l'ovale de son visage. Suivie d'Ali, son compagnon, jambe dans le plâtre, qui claudique, et d'une amie, elle s'engouffre dans une voiture aussitôt encadrée par une 205 blanche banalisée et une camionnette du GSPR. Sébastien et Pierre enfourchent leur scooter et filent le cortège : rue Jacob, rue de l'Université, jusqu'à l'Assemblée nationale. Puis elle poursuit à pied en direction des Invalides. Valiela prend son pas, Suu suit à distance, à deux-roues.

C'est en apercevant la silhouette massive de Pierre Tourlier, le chauffeur à catogan de François Mitterrand, garé devant le restaurant Divellec, que les paparazzis devinent l'importance du rendez-vous. Aucun doute : Mazarine rejoint son père, amateur de fruits de mer et de poisson noble, familier de cette table étoilée, l'un des établissements fréquentés par le Tout-Paris politique. Les deux chasseurs de scoops, armés d'un téléobjectif surpuissant – un 1200 mm –,

s'installent aussitôt sur la terrasse du terminal d'Air France de l'autre côté de l'esplanade pour guetter leurs proies... Ils sont tapis sur la balustrade, une heure trente durant, inquiets des patrouilles de policiers à vélo-moteur, mais aussi, bouchant la mire, des autobus qui font écran devant la porte du restaurant.

Enfin, la minute de vérité

Selon un rituel préétabli, Mazarine sort devant sa mère, Anne Pingeot, venue à vélo. Puis voici Michel Charasse, ancien ministre et intime du clan. Minute miraculeuse où, sous le regard du chef breton Jacques Le Divellec, en tablier, la famille « mystère » se trouve rassemblée. Les photographes shootent. Banco ! C'est dans la boîte.

Discrètement, leurs boss, Pascal Rostain et Bruno Mouron, font développer les incroyables photos dans un Photo Service anonyme, avenue George-V. Puis ils se présentent à Paris Match avec de petits tirages, des 9 x 15 centimètres. De Michel Sola, rédacteur en chef photo, à Patrick Jarnoux, chef des infos, c'est la stupéfaction. Puis vient l'heure de Roger Théron, l'emblématique directeur, surnommé « l'œil » par le métier. Daniel Filipacchi lui-même, propriétaire du titre – et du groupe de presse –, toujours journaliste dans l'âme depuis ses débuts à Match, complète la boucle. Car l'heure est à « la responsabilité de publier ». Ou non.

Un plan s'esquisse

Il s'agit d'abord d'entreprendre une démarche officieuse, afin qu'il soit dit, plus tard, qu'à l'Elysée « on savait ». Rendez-vous est pris avec Roland Dumas, avocat donc plaideur, ancien ministre d'Etat, intime du président. Face à lui, Frank Ténot, numéro 2 du groupe et subtil négociateur en affaires. Un déjeuner les réunit au Pichet, rue Pierre-Charron, sous les fenêtres mêmes de la rédaction. Table 7, à l'abri des regards, sur la gauche en entrant, celle-là même où le président s'attable parfois avec ses fils ou des amis, Ténot et Dumas entament la discussion autour d'un Château

Ducru-Beaucaillou, un grand cru classé de saint-julien, en Bordelais. D'une enveloppe à grand format, Ténot sort une poignée de photos, créant un imperceptible mouvement de gêne chez Dumas. Ce dernier réalise vite que la publication de ces clichés risque de déclencher un scandale dans la famille Mitterrand mais aussi public. Il doute que le président soit en mesure de l'affronter. En effet, celui-ci se remet d'une opération à l'hôpital Cochin. Il est encore affaibli. Frank Ténot argumente simplement : « Si ce n'est pas nous, cela sortira ailleurs... C'est sûr, ça sortira. »

Les deux hommes se séparent sur une sorte d'impasse, truffée de non-dits. Plus tard, Dumas confessera la réaction spontanée de François Mitterrand : « J'en ai assez ! On s'en prend à ma vie privée. Faites un référendum. » Dumas pèse le pour et le contre : un référendum contre Paris Match et le secret Mitterrand-Mazarine tournant aussitôt à l'affaire d'Etat ! Pas si simple... Il sollicite le conseil de Robert Badinter, autre ami et ancien garde des Sceaux de François Mitterrand qui en reste sans voix : « Débrouille-toi ! » Quant à la présidente du tribunal de grande instance de Paris, elle réplique : « Saisir un journal, c'est embêtant, vous ne trouvez pas ? » Enfin, exhument une déclaration de François Mitterrand lui-même – « On ne devrait jamais saisir un journal ni attaquer un journaliste », lors du procès de Jacques Laurent en 1965, alors poursuivi pour son pamphlet « Mauriac sous de Gaulle » –, Roland Dumas fait machine arrière.

Il joue la carte de la négociation, à l'amiable, et invoque le

fait que Mazarine, jeune étudiante, a des examens de rentrée à passer. Le temps passe, en effet. Paris Match ne publie rien. Dumas ne dit plus rien non plus. Ni oui ni non. Daniel Filipacchi et Frank Ténot prennent leur silence pour un accord tacite, d'autant plus qu'une petite phrase, surgie des coulisses de l'Elysée, fait le tour de la rédaction : « La presse sait ce qu'elle a à faire », vite attribuée à Mitterrand, qui n'a jamais démenti.

« Elle est très belle », aurait-il lâché devant les clichés

Après quelques avatars feutrés, le spectre de la parution revient en force. Dumas, un rien penaillé, rappelle Ténot qui réplique fermement : « Ecoutez, l'info circule dans Paris. Ceux qui ont fait les photos risquent de les proposer à d'autres. Il vaut mieux maîtriser le sujet que de le subir et le voir paraître sans pondération. » Alors Stéphane Denis, journaliste et écrivain, se voit confier une ambassade de courtoisie. Roger Théron lui confie le soin de joindre Paulette Decraene, la secrétaire de haute confiance du président. Il l'appelle un samedi, chez elle, car la date de parution est désormais imminente. Rendez-vous au bar de l'hôtel Le Bristol. Comme Frank Ténot devant Roland Dumas, cinq semaines plus tôt, l'émissaire de Match remet une enveloppe confidentielle à la fidèle collaboratrice. Dedans se trouvent les photos de Mazarine et de son père, bien sûr. Dès lors, François Mitterrand admet que le compte à rebours est lancé.



Défi aux convenances : Danielle, l'épouse, serre dans ses bras Mazarine, la fille adultérine, aux obsèques de François Mitterrand, le 11 janvier 1996. Ses deux familles se retrouvent unies dans un même chagrin devant sa tombe.

médusée et le journal s'arrache. Face à la divulgation de ce secret de famille, François Mitterrand détenu affiche une sérénité sincère. Il aura cette phrase : « C'est comme une psychanalyse. » Roland Dumas, comme rasséréné à son tour, précisera sa pensée : « L'objet de l'analyse, c'est de mettre l'intéressé devant la réalité. Donc, c'était la réalité. »

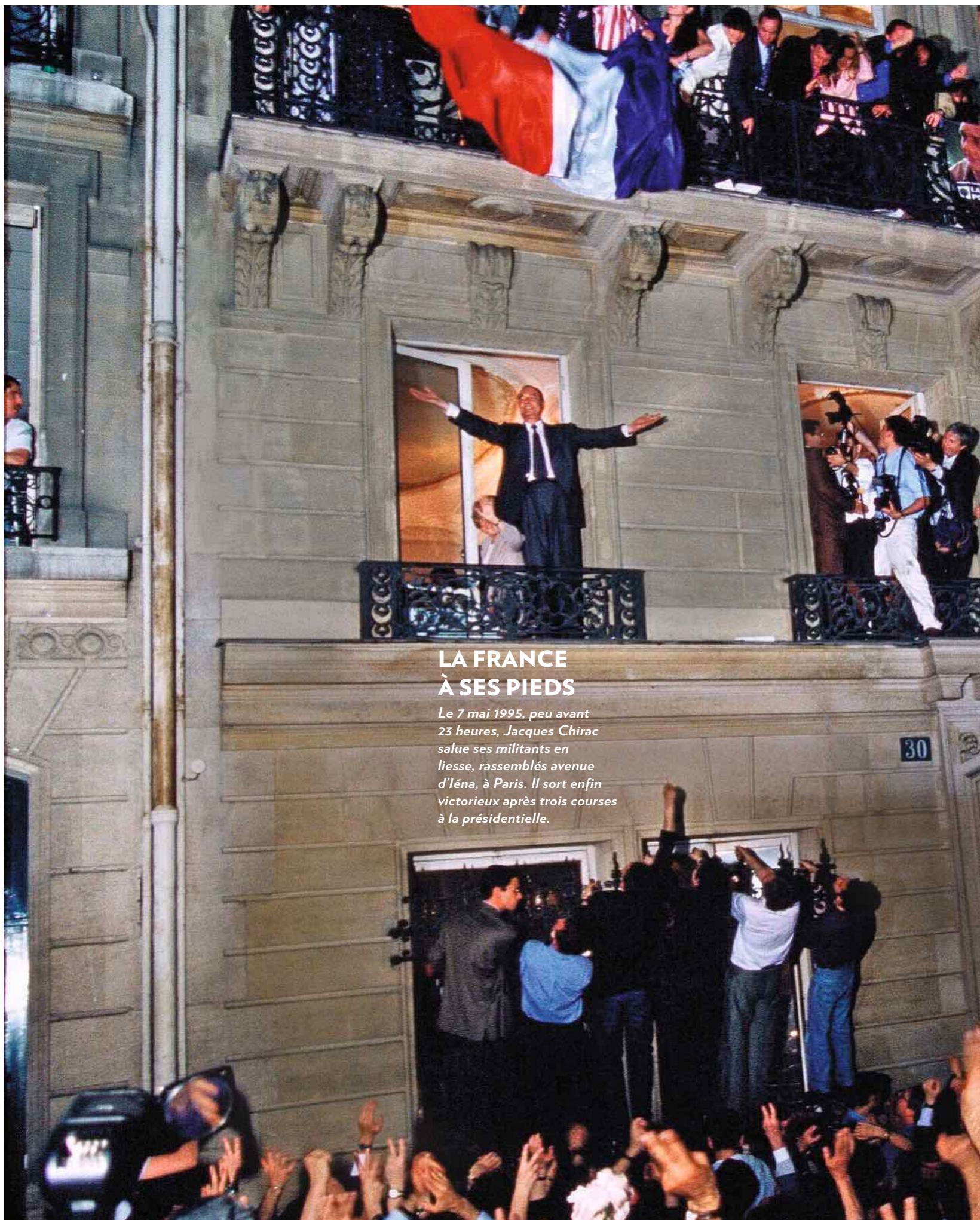
Et les paparazzis dans tout ça ? Révélée en pleine lumière, même à son insu mais finalement pour son bonheur, Mazarine fera presque ami-ami avec Valiela et Suu, le temps d'une séance photo, sous le pont Neuf. Une exclusivité « officielle » pour Paris Match, huit mois plus tard, en juillet 1995. Happy End. ●

Pour en savoir plus : « Les dossiers secrets de Paris Match », de Jean Durieux et Patrick Mahé, éd. Robert Laffont.

Un gisant pour l'Histoire

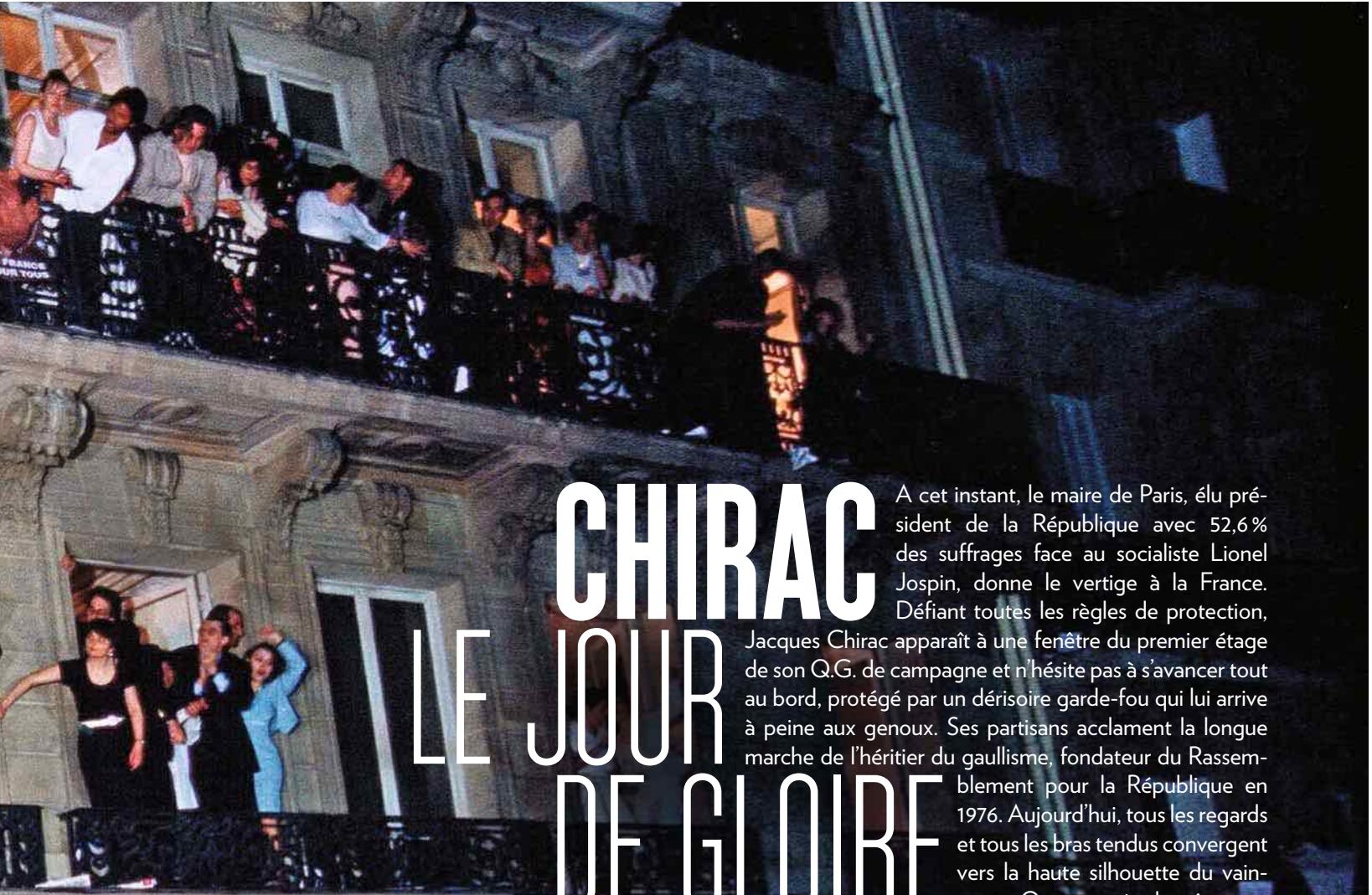
Admis parmi 400 intimes dans la chambre où repose François Mitterrand, au 9, avenue Frédéric-Le-Play, à Paris, un invité prend à la dérobée ce cliché qui inspire le respect. Marc Brincourt, ancien laborantin, sera chargé de tirer la photo secrète, qui paraîtra dans Match. A peine remarque-t-on des livres sur les tables de chevet et, au-dessus de la tête de lit, un tableau de Venise. Nous voilà plongés à l'époque où le Dr Arnott moula le masque de Napoléon I^e, mort à Sainte-Hélène, en 1821 – une photo de l'effigie prise en 1863 (publiée sous le second Empire) lui donnera sa légitimité « in perpetuum » – ; à celle de Nadar, qui nous léguait, en 1885, la dernière image de Victor Hugo ; à celle de Man Ray aussi. En 1922, le grand portraitiste avait été conduit au lit de mort de Marcel Proust par Jean Cocteau. De tout temps, l'imagerie du gisant est l'apanage des grands personnages, princes, chevaliers, dignitaires religieux. Dans le secret d'une chambre nue, le président qui croyait « aux forces de l'esprit » entre – pour toujours – dans la galerie des hommes d'exception.





LA FRANCE À SES PIEDS

Le 7 mai 1995, peu avant 23 heures, Jacques Chirac salue ses militants en liesse, rassemblés avenue d'Iéna, à Paris. Il sort enfin vainqueur après trois courses à la présidentielle.



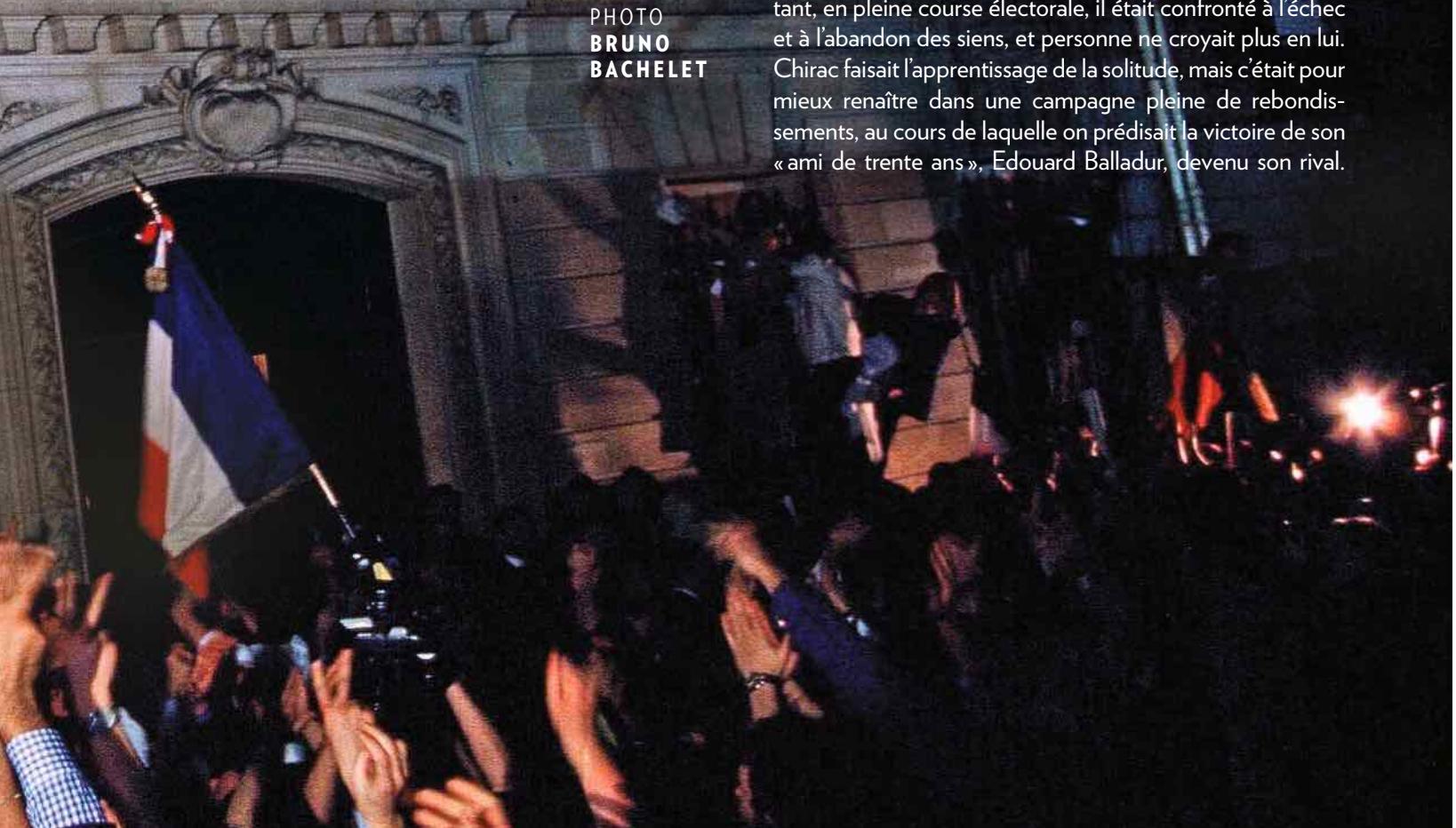
CHIRAC LE JOUR DE GLOIRE

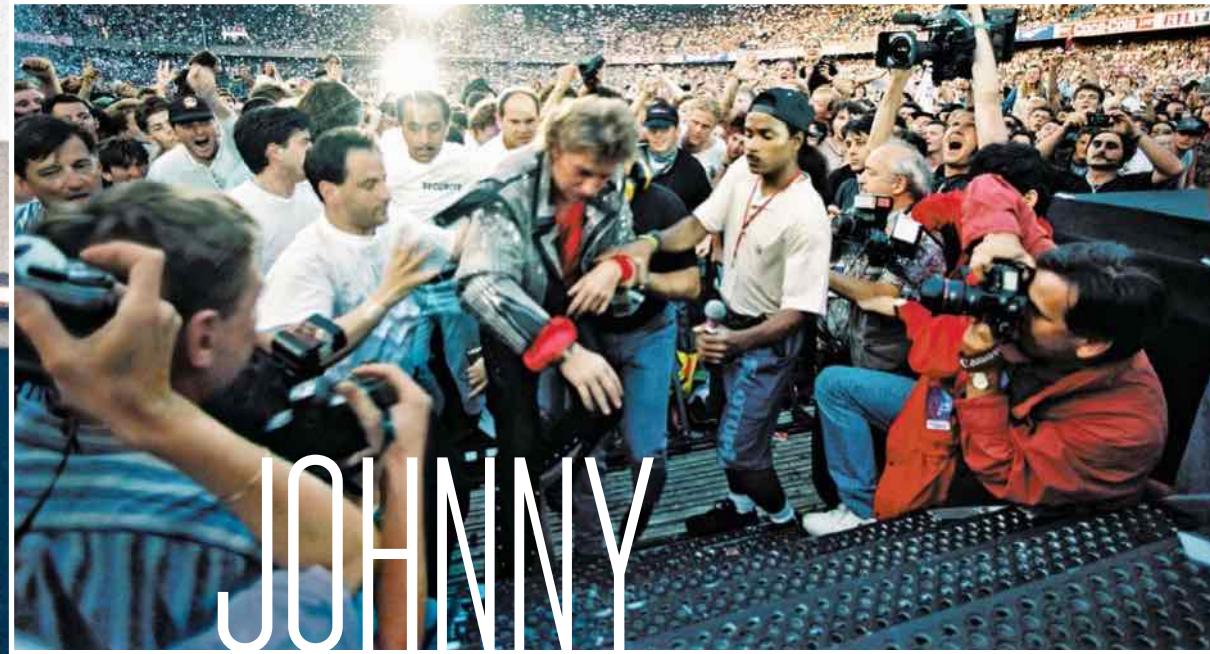
PHOTO
BRUNO
BACHELET

A cet instant, le maire de Paris, élu président de la République avec 52,6% des suffrages face au socialiste Lionel Jospin, donne le vertige à la France. Défiant toutes les règles de protection,

Jacques Chirac apparaît à une fenêtre du premier étage de son Q.G. de campagne et n'hésite pas à s'avancer tout au bord, protégé par un dérisoire garde-fou qui lui arrive à peine aux genoux. Ses partisans acclament la longue marche de l'héritier du gaullisme, fondateur du Rassemblement pour la République en 1976. Aujourd'hui, tous les regards et tous les bras tendus convergent vers la haute silhouette du vainqueur. Quatre mois plus tôt pour-

tant, en pleine course électorale, il était confronté à l'échec et à l'abandon des siens, et personne ne croyait plus en lui. Chirac faisait l'apprentissage de la solitude, mais c'était pour mieux renaître dans une campagne pleine de rebondissements, au cours de laquelle on prédisait la victoire de son «ami de trente ans», Edouard Balladur, devenu son rival.





JOHNNY UN PRINCE AU PARC

PHOTO BERTRAND RINDOFF PETROFF





IL FÊTE SES 50 ANS DANS LE PLUS GRAND STADE DE FRANCE

Décidément, Johnny ne fait rien comme tout le monde. Quand il fête ses 50 ans, il convie 150 000 personnes sur trois jours, du 18 au 20 juin 1993, au Parc des Princes, pour célébrer l'événement. Chemise en soie rouge et pantalon de cuir noir, le rockeur démarre par « L'idole des jeunes », le premier des 54 titres qu'il chantera pour ce mega-show de trois heures et demie.



Le 18 juin, 60 000 spectateurs offrent à Johnny la plus impressionnante des haies d'honneur. Le public hisse littéralement le chanteur sur scène en le passant de bras en bras. Son producteur, Jean-Claude Camus (lunettes), peine à suivre.

Emporté par la foule, Johnny émerge sur scène, épanoui, enivré, heureux

PAR JEAN-CLAUDE CAMUS*

La plus belle entrée de Johnny reste celle de 1993 au Parc des Princes, où il arrivait sur scène tel un boxeur, après avoir fendu la foule. Il gardait toujours en tête les conseils de Maurice Chevalier, son idole, qui lui avait dit à ses débuts : « Mon garçon, dans un spectacle, tu dois savoir ce que tu fais en entrée et en sortie. C'est là que tu dois être le plus fort. Au milieu, tu leur donnes ce que tu veux. »

Tout au long de sa carrière, il s'est référé à ce principe.

Quand j'ai eu cette idée d'un boxeur prêt à monter sur le ring aux exploits, j'ai préparé une maquette avec l'équipe du show, afin de la proposer ensuite à Johnny. Mais... j'avais mon idée en tête.

Je préviens l'équipe que Johnny va nous poser une première question, essentielle pour lui. Ce qui ne manque pas.

Sa question arrive tout de suite :

« Mon entrée ? »

Et ma réponse aussi :

« Tu entres comme un boxeur, là, et tu traverses la foule sur la pelouse jusqu'à la scène. »

Il regarde chaque participant de la réunion. Tous acquiescent.

L'idée est validée. Il n'est jamais revenu dessus.

Arrive le spectacle.

J'avais tout mis au point, en particulier une haie de sécurité pour traverser la foule – car rien que sur la pelouse du Parc, il y avait bien 15 000 personnes !

Je suis alors en liaison constante avec la scène et avec l'équipe de sécurité dirigée par le fidèle Jimmy Reffas. Puis j'accompagne Johnny depuis sa loge jusqu'à la sortie sur la pelouse. Mais ce qui n'était pas prévu, c'est que je traverse avec lui la foule au milieu de laquelle je suis entraîné, poussé, bousculé, happé.

Je vis alors un moment aussi magnifique qu'horrible.

Tout le monde veut toucher Johnny, s'approcher au plus près, coller à l'idole. La bousculade enfle, étouffante. L'équipe de sécurité, constituée d'athlètes, se retrouve balayée en quelques minutes. Ne restent plus auprès de Johnny que mon chef de sécurité et moi, qui me sens glisser et redoute d'être piétiné...

Je ne suis jamais arrivé jusqu'à la scène ! On m'a extrait, je ne sais trop comment, de la foule.

Ce soir-là, j'ai eu la peur de ma vie.



Main dans la main,
David Hallyday et Johnny
chantent ensemble.
Le fils ému salue le père :
« Ce soir, vous êtes venus
applaudir le plus grand. »

Nouvelle séquence
émotion quand
Sylvie Vartan
rejoint celui qui
fut son mari et
entonne a cappella
« Nos tendres
années », dans
un silence quasi
religieux.



A la fin du spectacle, je me tiens à la sortie de scène pour accueillir Johnny et le conduire jusqu'à sa loge.

Jack Lang, ancien ministre de la Culture, est présent. Il s'étonne : « Mais enfin, Johnny, qui a eu cette idée de te faire traverser la foule ?

– C'est lui, c'est ce con », lance-t-il en me désignant.

J'encaisse sans un mot. Que répondre ? L'idée était mauvaise, donc c'était... la mienne !

Quelques années plus tard, il est interviewé lors d'une émission sur M6 sur ce fameux épisode du Parc des Princes.

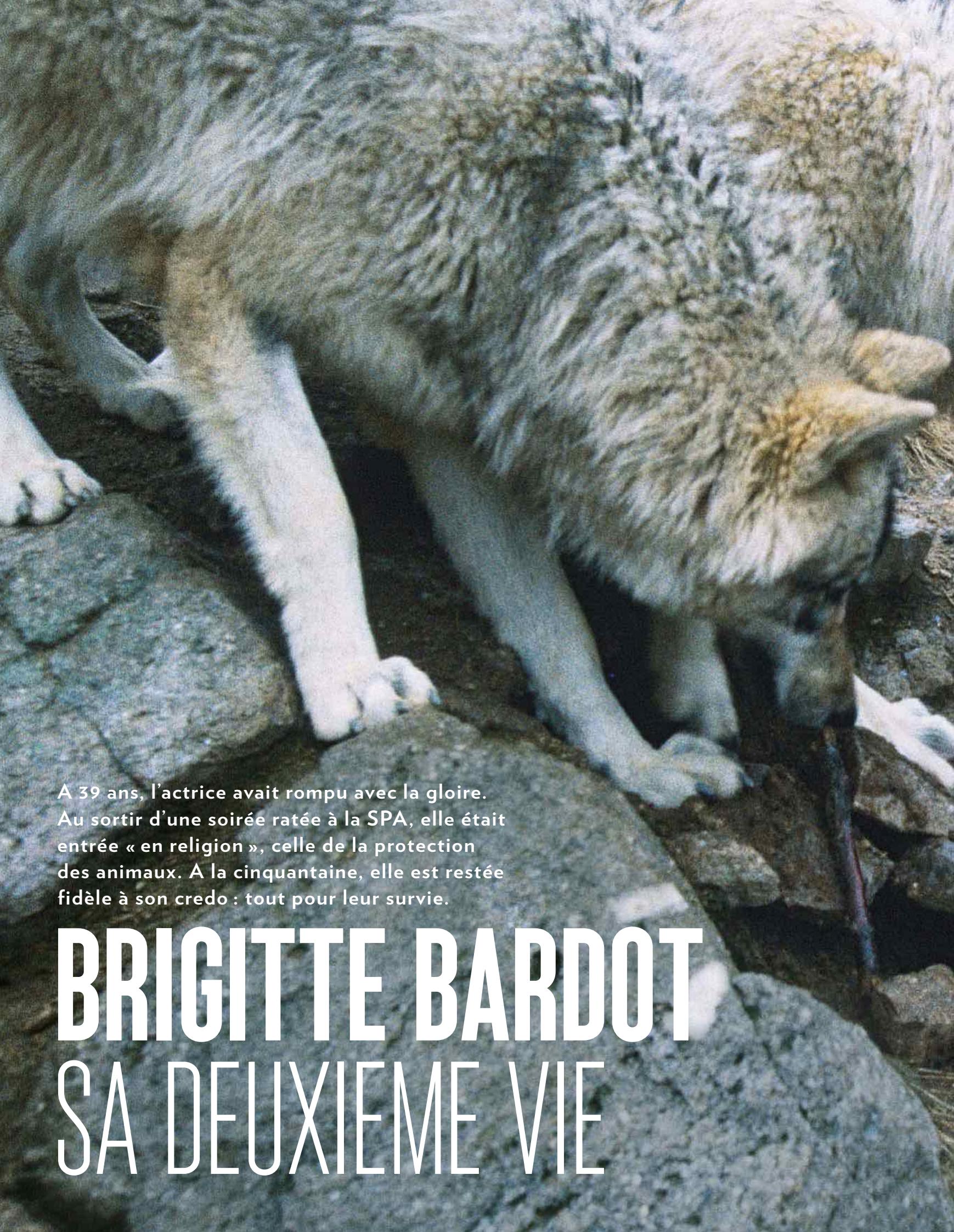
« Qui a eu l'idée de votre formidable entrée au milieu de la foule ?

– C'est moi.»

L'idée, jugée bonne, c'était donc la sienne. Pour peu qu'on le lui ait demandé ce jour-là, Johnny aurait pu tout aussi bien soutenir que c'est lui qui a construit le Parc des Princes... ●

* Le producteur de Johnny Hallyday.

A lire : « Pas né pour ça. Ma vie avec les stars... Johnny, Michel et les autres... », de Jean-Claude Camus, éd. Plon.



A 39 ans, l'actrice avait rompu avec la gloire.
Au sortir d'une soirée ratée à la SPA, elle était
entrée « en religion », celle de la protection
des animaux. A la cinquantaine, elle est restée
fidèle à son credo : tout pour leur survie.

BRIGITTE BARDOT

SA DEUXIÈME VIE

NEZ À NEZ AVEC LES LOUVES DU PARC DU GÉVAUDAN

C'est sa dernière bataille ! En 1991, Brigitte Bardot arrache à la mort 80 loups de Mongolie en provenance de Hongrie où les fourreurs se disputaient leur pelage. Elle les a installés en France, dans le parc animalier de Lozère, à Sainte-Lucie, sous la bonne garde de Gérard Ménatory. Pour Match, elle est allée, seule, au-devant de Fjord et La Belle dans leur enclos.



Le roman vrai d'« Initiales B.B. »

PAR PATRICK MAHÉ

P

our Brigitte Bardot, star solaire des années 1960, l'automne de 1973 marque une éclatante rupture et une conversion morale. Le 6 novembre de cette année-là, une deuxième vie s'ouvre à elle. Avec Sacha Distel, tout en charme et romance, elle vient d'enregistrer « Le soleil de ma vie », adaptation sucrée d'un succès de Stevie Wonder. Presse, radios, télés « se bousculent au portillon », se souvient-elle, sans être dupe de cet engouement de fin d'époque... C'en est une en effet, car, promis, juré, Brigitte tire le rideau sur sa carrière. Pour de bon. Les médias se ruent sur l'info sans y croire. Il est vrai que le showbiz bruisse d'ultimes tournées à répétition (ah, les dizaines d'adieux bidon à la scène de Maurice Chevalier!).

Que l'héroïne de « Si Don Juan était une femme », dernier film alors de Roger Vadim, son amant, ex-mari et mentor du film « Et Dieu... créa la femme », qui la révéla seize ans plus tôt, fasse retraite, passe encore. Elle a tant donné d'elle depuis « La vérité », « La bride sur le cou », « Vie privée », « Le mépris » jusqu'à « Viva Maria ! » avec Jeanne Moreau et les fantasques « Pétroleuses » avec Claudia Cardinale... Un peu de recul n'est pas un luxe, même à moins de 40 ans.

Beauté lascive, muse à sex-appeal et sex-symbol, la femme-enfant des nuits de bouclage à Paris Match – à l'aube de ses 16 ans, elle y guettait Roger Vadim, alors photographe – incarna vite la femme libre et fatale : « Un saint vendrait son âme au diable pour la voir danser », s'extasiait Simone de Beauvoir. Des polémiques rétrogrades feront d'elle l'enjeu d'une campagne électorale (cf. Paris Match « Nos Années 1950 ») aux Etats-Unis, et donc l'emblème de l'émancipation des femmes. Quant aux amours ! La ronde des élus et des soupirants – Vadim, épousé à 18 ans, Jacques Charrier, le père de son fils, Sami Frey, Trintignant, Gunter Sachs, l'incandescent Gainsbourg... – prend fin

au couchant de cet automne-là. Il en reste le souvenir d'amours torrides, rue de Verneuil, au sceau d'« Initiales B.B. », et l'ivresse d'un nuage de pétales de roses jetés sur la Madrague, sa villa tropézienne, par le milliardaire allemand quand sonna l'heure de la conquérir. Surgira bientôt Allain Bougrain-Dubourg, animateur télé et militant de la cause animale, façon « bodyguard » au cœur vaillant ; un chevalier servant très éloigné de la « starmania »...

Le 6 novembre 1973, donc. Brigitte est la marraine du nouveau refuge de la SPA à Gennevilliers. La visite protocolaire tourne au SOS : « Tandis que je coupais le ruban symbolique sous le crissement des flashes, j'entendais des aboiements par milliers. Puis, sans un regard ni une attention pour ces pauvres toutous abandonnés, la petite foule s'engouffra dans une pièce où nous attendaient champagne, estrades et micros. Chacun y alla de son discours, passant de la pommade dans le sens du poil [...]. Plus préoccupée par le sort des animaux, je sortis à pas de loup visiter les petits prisonniers [...]. C'était carcéral, glacial, inhumain. J'en fus horrifiée. »

Ce jour est marqué d'une pierre noire et signe une date sans retour dans la vie de Brigitte convertie désormais à « la religion des animaux », comme elle dit : « Mon nom, ma gloire, ma fortune, ma jeunesse encore et ma force me serviraient à les aider jusqu'à ma mort. C'est le serment que je me fis à moi-même. » Serment tenu.

« J'ÉCRIS MES MÉMOIRES. JE LES ÉCRIS SEULE »

Eté 1994. Le téléphone sonne à Paris Match. C'est Bardot. On annonce la parution imminente d'une biographie signée d'un essayiste américain, Jeffrey Robinson. Mieux que quiconque, Brigitte sait qu'on n'est jamais trahi que par les siens, ou plutôt les proches, qui virevoltent en essaim du paraître autour de la reine. Le journaliste

a fait la tournée de ses ex et supposés tels. Gare aux non-dits ou plutôt aux « trop-dits ». Or, sa réplique est à portée de main ; déjà, en 1976, elle avait confié à Match : « J'écris mes Mémoires. Je les écris seule. Il n'y a que moi pour raconter ma vie, tant pis pour le style ! On a trop raconté d'anecdotes sur moi. »

Depuis les années Vadim et le temps des copains photographes, dont Christian Brincourt, grand reporter, est la tête de pont, Brigitte est chez elle à Match. Confiance – aveugle – réciproque.

En 1991, j'ai eu la chance de l'accompagner sur le terrain ; chez elle à la Madrague, au milieu des maquis de Saint-Tropez, puis en Lozère par une journée glaciale, début mars. Brigitte répondait à l'appel angoissé du maire de Budapest. Il venait d'hériter de 80 loups de Mongolie, tous saisis à la douane et promis à la taxidermie ! Branle-bas de combat à la Fondation Bardot... La solution vient de Gérard Ménatory, spécialiste du loup au cœur du parc du Gévaudan... Sauver 80 loups, baladés en cage à travers la Hongrie, l'Autriche, l'Allemagne, l'est de la France, tournera à l'épique. Malade, fiévreuse, tourmentée par la santé de Douce, une de ses chiennes, en fin de vie, Brigitte tient à les accueillir.

Un avion-taxi décolle du Muy, aux portes de Saint-Tropez ; puis un long trajet sinueux en voiture à travers la Corrèze dans un silence glacé : ce matin-là, en effet, nous venions d'apprendre la mort de Serge Gainsbourg. Brigitte pleurait. A l'arrivée, des dizaines de micros se tendent pour recueillir ses condoléances meurtries. Elle cherchait à s'isoler. A se recueillir en pensées. Mais une autre meute l'attend déjà. Celle des louves blanches, fines et curieuses... Des images idéales à mettre en boîte pour notre photographe, Jean-Claude Sauer. Progressant dans l'enclos en rampant, à même la neige fondu, Brigitte commence à distribuer quelques morceaux de viande. Alors qu'elle se trouve

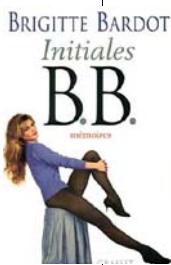
nez à nez avec les louves, un coup de patte la saisit par le chignon piqué de fleurs séchées. Pleurs, hurlements... Mais plus de peur que de mal ! Enfin, l'extase : celle de l'arrivée des 80 loups, après cinq jours de route à travers l'Europe, signe l'épilogue heureux du jour.

Le retour à la Madrague au milieu des turbulences d'un vol agité se fera dans un nouveau silence, dû à l'omniprésence intérieure de Gainsbourg. Brigitte n'admettait pas qu'on l'ait retrouvé mort ce matin-là. Seul ! Prostrée, elle revivait pour elle-même les souvenirs intimes du 5 bis, rue de Verneuil.

Il y aura d'autres rendez-vous, d'autres reportages entre nous, tel celui d'une action menée contre les braconniers du Médoc, le fusil pointé sur les tourterelles au retour des vols migratoires. C'était jour de Pentecôte, censé célébrer le Saint-Esprit... Sophie Marceau était là. Et le Pr Théodore Monod aussi, canardés d'œufs pourris. Brigitte, elle-même, n'atteindra la salle de presse qu'à grand-peine, entourée par un peloton de gendarmes mobiles, la plupart casqués. Bref, les liens étaient forts entre manifestations pour la cause animale et fêtes d'anniversaire pour le « fun », au son des guitares flamencas des Gipsy Kings...

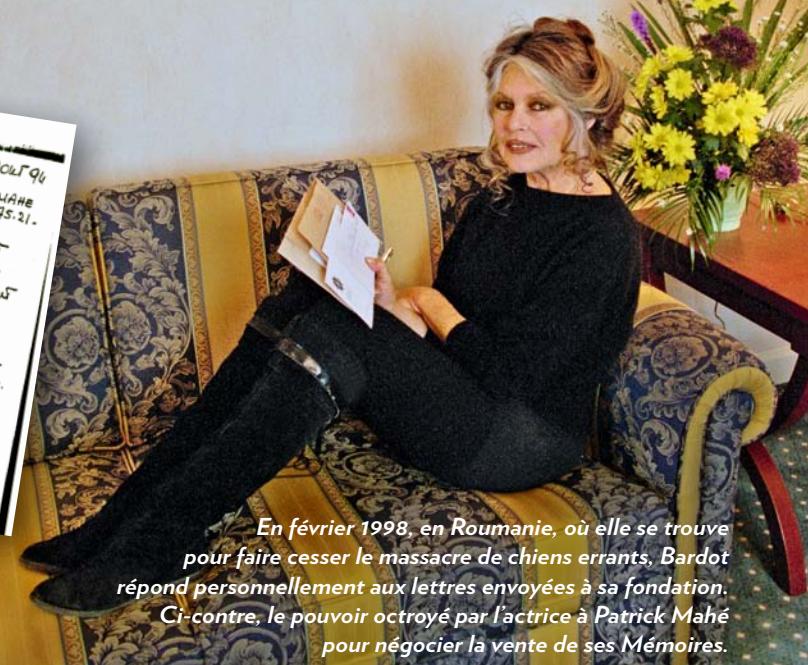
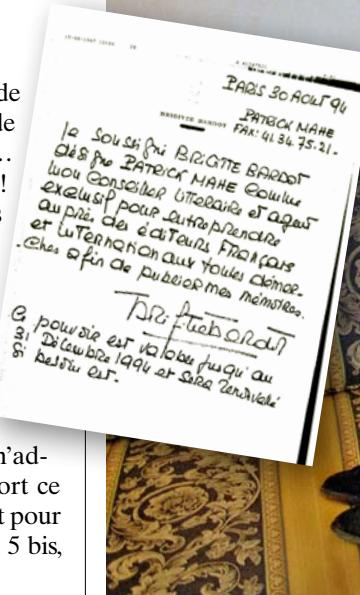
Aussi, quand Brigitte se décida à contre-attaquer déjouant le libelle de Jeffrey Robinson, qui se prévalait abusivement de sa collaboration, elle frappa à la bonne porte. En l'espace d'un fax à Paris Match, elle fit de moi, de sa belle écriture ronde, son « conseiller littéraire et agent exclusif pour entreprendre toutes démarches auprès des éditeurs français et internationaux afin de publier [ses] Mémoires ». Un honneur immense et une mission encouragée par Roger Théron, notre emblématique patron. La suite a pour théâtre la Foire du livre de Francfort. Du grand théâtre, en effet. Les éditeurs du monde entier s'y bousculent tous les ans à l'automne. J'y débarque fort des trois volumes à spirale remis en main propre par Brigitte. Le manuscrit court sur plus de mille pages joliment troussées, dont l'élégante calligraphie vaut sceau unique. Rien qu'à la contempler, on se dit, s'il en était besoin, qu'elle garantit l'authenticité d'un document rare. Avec de telles empreintes – la marque de Brigitte –, nul besoin de cachet de cire !

Francfort s'emballe pour « The Fair's Biggest Bid », « le plus gros coup de la foire », cuvée 1994, comme le titre le journal du salon. Grasset, Hachette, Robert Laffont, Albin Michel sont les premiers à



« Initiales
B.B.
Mémoires »,
de Brigitte
Bardot,
éd. Grasset.

* Membres du parti communiste américain, accusés d'espionnage, Julius et Ethel Rosenberg ont été exécutés en 1953 à Sing Sing. Brigitte et Vadim s'étaient mobilisés derrière Alain Decaux pour obtenir leur grâce.



En février 1998, en Roumanie, où elle se trouve pour faire cesser le massacre de chiens errants, Bardot répond personnellement aux lettres envoyées à sa fondation. Ci-contre, le pouvoir octroyé par l'actrice à Patrick Mahé pour négocier la vente de ses Mémoires.

prendre position. Une curiosité doublée d'un réel intérêt professionnel. Banco ! Fixot, en revanche, fait étonnamment mine de dédaigner l'enjeu. Bientôt, de drôles de rumeurs courent les allées : « Les Mémoires de Bardot ? Mais il n'y a rien dedans ! Ça ne vaut pas le coup »... Je cherche à en tarir la source. Facile : j'ai le manuscrit en main. Bien vite, il apparaît que les bruits négatifs viennent d'éditeurs qui n'ont même pas été sollicités. C'est alors qu'un intermédiaire américain, usant de stratagèmes, dignes de tractations souterraines, fait mon siège à l'hôtel Intercontinental. Sortant de sa poche liasse sur liasse, il fait tournoyer ses billets verts comme une muleta, dans l'espérance d'acheter « au noir » un rôle de « sous-agent » pour l'Amérique.

ALORS, ELLE REFUSE 2 MILLIONS DE DOLLARS...

A l'exception de ce vain braconnage de foire, les grands éditeurs se disputent au cœur d'une enchère loyale. Harold Evans, président de Random House, offre 2 millions de dollars d'avance. À l'aveugle. Mais, en vieux routier de l'édition grand public, jaugeant la taille volumineuse du manuscrit, sans l'avoir lu, il décrète : « Il y a 50 % de texte en trop. Je signerai, à condition d'avoir la maîtrise totale sur le manuscrit. »

Finalement deux accords sont en voie d'être scellés à Francfort. L'un avec Jean-Claude Fasquelle (Grasset) pour 5 millions de francs ; l'autre avec Gustav Lübbe pour 400 000 marks. Ce dernier viendra jusqu'à l'appartement parisien de Brigitte, rue de la Tour, proposer sa signature, ployant sous une gerbe de fleurs digne de celle d'un vainqueur du Tour de France.

Ainsi naîtra « Initiales B.B. », titre clin d'œil posthume à Serge Gainsbourg, un best-seller de 500 pages.

Le reste de l'histoire, prolongation co-casse, a pour cadre l'édition new-yorkaise... Comme pour l'après-Tour, en somme, il

s'agit de conclure par une sorte de tournée des critériums post-Francfort... Harper Collins, St. Martin's Press, Crown Publishing, Putnam's et, bien sûr, Random House sont de la partie. Les avocats se retrouvent au Bernardin, à Broadway – la meilleure table de fruits de mer de New York, courue entre autres par Robert Redford, Eric Clapton, Mick Jagger et même Ronald Reagan – pour mûrir les « drafts », les ébauches de contrat.

Au retour, fort d'un contrat de 2 millions de dollars, je file directement de Roissy chez Brigitte, à Bazoches-sur-Guyenne, un village de 600 âmes, aux portes de Montfort-l'Amaury.

Fin de matinée d'un automne un peu gris. Bernard d'Ormale, son nouveau mari, sirote un thé. Brigitte apparaît enfin, lumineuse, glissant sur des chaussons qui ressemblent à des ballerines. J'admire son allure, son pas stylé, sa pose de star qu'elle n'est plus à l'écran mais qu'elle demeure, au naturel.

Depuis New York, je l'ai noyée de fax annonçant l'heureuse issue des tractations éditoriales. Négocié pied à pied, le contrat tombe comme un atout cœur, celui d'une mission bouclée pour de bon. Je le lui tends, dans un sourire ému. Brigitte ne prend pas la peine de le lire ni même de le parcourir. Debout, son regard rivé dans mes yeux, elle me défie froidement, le visage empreint d'une gravité insoupçonnée : « Tu ne crois pas que je vais signer pour des Américains après ce qu'ils m'ont fait ? » Je crois tout d'abord à une plaisanterie. Mais elle continue : « J'ai failli perdre un œil à l'aéroport de Dallas lorsqu'un cadreur m'a heurté au visage avec sa caméra !

– Mais Brigitte ! Il y a 2 millions de dollars, là. Sous tes yeux. »

A ma grande stupéfaction, elle déchire alors le contrat et m'assène : « Je m'en fous ! Et puis... Ils n'avaient qu'à pas exécuter les Rosenberg* ! » Bardot égale à elle-même : imprévisible et libre. ●

ET BILL CLINTON *inventa* LES ANNÉES 1990

PAR OLIVIER ROYANT

C'est l'époque où la politique abandonne le champ des idées pour entrer dans la trivialité. Au point que les scandales se multiplieront sous les pieds de Bill Clinton. Malgré ses failles, le président des Etats-Unis incarne un style new-look et saisit la dimension historique de son époque, esquissant un pas vers le XXI^e siècle. La révolution numérique naissait. La mondialisation s'affirmait. Olivier Royant, patron du bureau de New York, vivait l'événement au jour le jour. Récit.



*William J. Clinton,
42^e président des
Etats-Unis, le 12 août
1994, est assis au
Resolute desk dans le
bureau Ovale. Derrière
lui, sont disposés les
bustes de deux de ses
prédécesseurs illustres,
Franklin D. Roosevelt
et Abraham Lincoln. Le
gouverneur démocrate
de l'Arkansas a succédé
au républicain George
Bush en janvier 1993.
Il sera réélu pour un
deuxième mandat en
novembre 1996.*

PHOTO
DIRCK HALSTEAD



En 1972 à New Haven. Deux ans plus tôt, Bill intégrait la prestigieuse université Yale, en droit. C'est à la bibliothèque qu'il a rencontré la future avocate Hillary Rodham au printemps 1971. « Il ressemblait à un viking... » dira-t-elle de lui. Ils se marient le 11 octobre 1975.



Depuis la « War Room », le Q.G. du candidat démocrate, à Little Rock, en Arkansas, Etat dont Bill est devenu le gouverneur en 1979, à 32 ans, le couple Clinton (ici en mars 1992) révolutionne l'art de la campagne présidentielle. Bill est élu le 3 novembre.



Dans l'intimité de la Maison-Blanche. Photographe officiel de Bill Clinton depuis 1992, Bob McNeely avait le « full access » au président, le niveau maximal d'accès. Il a ainsi pu, quand les rigueurs du protocole n'avaient plus cours, regarder l'homme le plus puissant du monde redevenir un Américain (presque) comme les autres. On voit ici un Clinton détendu deviser avec son assistante Betty Currie. Derrière Hillary, souriante, s'ouvre la porte du bureau Ovale.



En juin 1992, celui que l'on surnomme « Elvis » en Arkansas pour sa ressemblance avec le King n'hésite pas à interpréter, en direct à la télévision, « Heartbreak Hotel » au saxophone, ce qui lui vaut un regain de popularité auprès des jeunes.

« Pour le prix d'un Clinton, vous en aurez deux »

A

vec lui, nous sommes allés partout. Nous avons fait le tour de l'Amérique. En onze mois de campagne, je crois n'avoir raté que l'étape de Bismarck, capitale du Dakota du Nord.

En ce début d'année 1992, le jeune gouverneur de l'Arkansas, qui, quatre ans auparavant, nous avait fait bâiller lors d'un discours soporifique à la convention d'Atlanta, s'était mué en un redoutable séducteur électoral. Dans le Maine pendant les primaires, il descendait de sa voiture, serrait vigoureusement trois mains au coin de la rue, et revenait en s'exclamant : « Trois voix de plus ! » Nous faisions escale quelques heures à Little Rock. Juste le temps pour lui de signer l'arrêt de mort d'un condamné. Plus personne dans le camp Bush chez les Républicains ne dirait que le candidat démocrate était laxiste envers les criminels. Dans son avion, Clinton, lecteur inlassable et insomnique, me parlait de sa passion pour les romans de Garcia Marquez. En Caroline du Nord, à minuit, après un meeting épuisant, vêtu d'un peignoir blanc, il faisait rouvrir la petite piscine de l'hôtel Marriott pour s'offrir un bain réparateur. A Los Angeles, le soir où le candidat a joué du saxophone sur le plateau télé du comédien Arsenio Hall, nous avons compris que nous avions changé d'époque. La politique et le spectacle faisaient désormais cause commune.

Dans les suites directoriales de Hollywood, les agences de publicité de Madison, et sur Pennsylvania Avenue, à Washington, dans le sillage de Clinton, les baby-boomeurs accédaient au pouvoir. Avec eux, leur libido débridée, leurs expériences psychédéliques et des idéaux puisés aux sources de la contre-culture qui leur avaient permis de vaincre leur timidité. Ils n'étaient pas les bâtisseurs de l'après-guerre, survivants glorieux d'Omaha Beach ou d'Iwo Jima. Cette génération entrait à la Maison-Blanche sans avoir fait la guerre. A l'exception d'Al Gore, vétéran courageux du Vietnam que Bill Clinton a choisi pour être

son colistier puis vice-président, ils avaient, dans l'ensemble, tout fait pour y échapper. Leurs problèmes étaient ceux des soixante-huitards attardés. Ils n'étaient les survivants que de leurs affaires extraconjugales, de leurs familles recomposées, de leurs errances romantiques de jeunesse.

Bill Clinton, brillant, incollable, roi de l'esquive, se présente comme le meilleur de tous. Une vraie dynamo ! Il épouse les années 1990, ponctuées de moments télévisés délirants où la politique abandonne le champ des idées pour entrer dans la trivialité. Lors d'une émission-débat organisée par la chaîne musicale MTV dont le thème était « les jeunes et la violence », dans l'assistance, une étudiante a pris le micro, s'est levée et a demandé au président des Etats-Unis devant 4 millions de téléspectateurs : « Le monde entier meurt d'envie de savoir... Etes-vous slip ou caleçon ?

— Plutôt slip », répondit William Jefferson Clinton, un instant décontenancé devant 200 étudiants et collégiens. Le visage du 42^e président américain arbora une expression de totale incrédulité. « Je ne peux pas croire qu'elle ait fait ça ! » grommela-t-il. La chaîne musicale câblée nourrissait la rébellion de la génération X par la futilité tout en se donnant l'apparence d'être la voix d'une jeunesse brillante et politiquement engagée. Deux ans auparavant, sur la campagne présidentielle, une autre question fondamentale taraudait les commentateurs : un candidat devait-il avouer aux électeurs qu'il avait déjà fumé un joint ?

A ce jeu des questions pièges, Bill Clinton, 45 ans, surnommé « Slick Willie » (« Billy le malin »), s'en était tiré par une pirouette. Il jurait presque la main sur la Bible avoir fumé de l'herbe sans jamais avaler la fumée. Les scandales n'ont cessé de rythmer sa progression vers la présidence sans jamais la stopper. Il demeurait le chouchou des sondages. Ses anciennes maîtresses de l'Arkansas, toujours loquaces et très maquillées, (*Suite page 68*)

Je croyais le leader du monde libre en grande conversation avec le président russe ou Yasser Arafat. En réalité, il fait la sieste

accaparaient plus l'attention que la glasnost en Russie ou le taux de chômage à Détroit. Clinton, malgré tous ses boulets et ses failles béantes, avait saisi la dimension historique du moment. Il voulait voir dans les années 1990 un pont vers le XXI^e siècle. La révolution numérique naissait. La mondialisation s'affirmait. Le métissage culturel devenait apparent. Le journaliste Gil Troy a ainsi pu comparer les années 90 à l'horizon dégagé d'une belle piste d'aéroport où un superjumbo s'élance paresseusement avant son puissant décollage. La célébrité devenait la valeur phare.

« Pour le prix d'un Clinton, vous en aurez deux », s'exclame le gouverneur le soir des primaires de l'Illinois, prenant son épouse par l'épaule sur la scène de l'hôtel Hilton de Chicago. A 43 ans, Hillary est considérée comme une des avocates les plus brillantes des Etats-Unis. Depuis l'université, cette surdouée a tout sacrifié à Bill et à Chelsea. En campagne, elle se fait faxer les devoirs de leur fille restée à Little Rock. Femme de tête, femme engagée, femme trompée, héroïne tragique et magnifique à côté d'un Bill incorrigible. Tournant de la campagne : devant 35 millions d'Américains, Hillary vole au secours de son mari, accusé d'adultère par Gennifer Flowers, une ancienne chanteuse de cabaret. Clinton est K.-O. debout. Mais sa femme le sauve de la débâcle. C'est elle qui désamorce par sa franchise et une loyauté à toute épreuve le scandale qui a failli le perdre. Les Américains pardonnent au sémillant gouverneur et meilleur candidat démocrate ses « erreurs conjugales ».

A vrai dire, ils lui pardonnent tout. Après le crépuscule des années Reagan et quatre années Bush, l'heure est au renouveau. L'Amérique voit son avenir dans un président new-look. Le peintre new-yorkais, Roy Lichtenstein, figure de proue du pop art, dessine une lithographie représentant le bureau Oval redécoré avec des œuvres d'art contemporain agrémentée d'un gros titre prometteur : « A New Generation of Leadership ». En novembre 1992, au soir de l'élection, Bill et Hillary, le premier couple présidentiel de l'après-guerre froide, célèbrent leur triomphe. « De tous les «hommes du président», le plus rapide, le plus déterminé, c'est... Hillary», me confiera à Little Rock l'un des architectes de la campagne victorieuse.

Néanmoins, une grande question taraude ce soir-là, les observateurs : du réformateur idéaliste ou du politicien opportuniste, quel Bill Clinton entre à la Maison-Blanche ? Aux premières heures de son mandat, le 42^e président se concentre sur l'économie à la façon d'un rayon laser. Pourtant, il y a deux problèmes que ses conseillers n'ont pas encore résolus : comment le faire arriver à l'heure, et comment le tenir enfermé plus de deux heures dans le bureau Oval ?

Mais après une année, Clinton et Hillary affrontent de nouveau les rumeurs venues de l'Arkansas. Deux des anciens gardes

du corps de Bill Clinton révèlent les «sexcapades» de leur ancien patron, le gouverneur libertin. A cela s'ajoute la faillite d'une caisse d'épargne en 1989, dont une partie des fonds auraient servi à financer une de ses campagnes électorales, cinq ans plus tôt. Et, le 20 juillet, le suicide de son proche collaborateur à la Maison-Blanche, Vince Foster. Le couple « Billary » résiste à la bourrasque. A chaque polémique, la First Lady contre-attaque. La cote de popularité se maintient. Au début des années 1990, les Etats-Unis sont le dernier pays industrialisé à n'avoir aucune couverture sociale universelle. Le président confie à son épouse ce chantier titanique qui représente un cinquième de l'économie du pays. Le plan de sécurité sociale présenté par Hillary aurait permis à tous les Américains d'accéder à une forme de protection. Mais il est complexe et difficile à promouvoir en quelques minutes à la télévision. Les lobbys des laboratoires pharmaceutiques, des assureurs et des équipementiers médicaux se lèvent et ruent dans les brancards. Le projet de loi tombe à l'eau et plombe durablement la capacité à agir de la première dame. Au Congrès, en 1994, les Républicains récoltent les fruits du fiasco.

Membre du White House Press Corps, le groupe de journalistes qui couvre la Maison-Blanche, j'ai accompagné Bill Clinton dans plusieurs de ses périples nationaux ou internationaux : à Oklahoma City, le jour où Timothy McVeigh a fait sauter un immeuble gouvernemental ; en Haïti, au Vatican, sur les plages du Débarquement en juin 1994, où Clinton dessina avec des galets une croix dans le sable d'Omaha Beach... En 1996, à la veille du G7, le président m'accorde une interview. C'est au cours d'une tournée électorale en Californie. Je le rejoins sur le campus de Glendale, proche de Los Angeles. A cet instant, l'endroit le plus protégé des Etats-Unis est une minuscule salle de réunion aux murs gris, sans fenêtre, meublée seulement d'un sofa. Je croyais que le leader du monde libre était en grande conversation avec le président russe ou Yasser Arafat. En fait, il fait la sieste. Pour son entourage de 200 personnes, policiers, agents du Secret Service, staff et conseillers qui accompagnent chacun de ses déplacements, le temps s'est figé. Bruce Lindsey, le fidèle ami du président, devenu son plus proche collaborateur, regarde sa montre. « Encore quelques minutes, et nous allons le réveiller », dit-il. Signe des temps et d'une présidence qui avait mûri, Bill Clinton, l'insatiable animal politique ne cachait plus qu'il avait besoin de sommeil. Six ou sept heures par nuit. « Une éternité dans ma vie », confessait-il. Il me dira qu'à la Maison-Blanche, il lui arrive *(Suite page 71)*



1. L'instant est historique.
Dans les jardins de la Maison-Blanche, le 13 septembre 1993, Yitzhak Rabin, Premier ministre d'Israël, et Yasser Arafat, leader de l'OLP, se serrent la main, entérinant le principe d'une autonomie des



2



1



3



4

territoires palestiniens.

2. Le 28 septembre 1995, à Washington, quelques secondes avant la signature des accords d'Oslo destinés à ramener la paix au Proche-Orient, Bill Clinton, Yitzhak Rabin, l'Egyptien, Hosni Moubarak, et le roi Hussein de Jordanie rectifient une dernière fois leur nœud de cravate sous l'œil impassible d'Arafat, futur président de l'Autorité palestinienne.

3. Le 22 juin 1999, à Skopje, en Macédoine la « First Family » au complet rend visite aux soldats de la KFOR, la Force multinationale pour le Kosovo pilotée par l'Otan et dirigée alors par le général britannique Mike Jackson (béret rouge).

4. Quelques jours plus tôt à Paris, le président américain rencontrait Jacques Chirac, pour discuter de la paix au Kosovo. A cette occasion, les Chirac ont convié les Clinton à un dîner chez L'Ami Louis, le restaurant préféré du chef de l'Etat français.

Monica Lewinsky, 22 ans, et Bill Clinton à la Maison-Blanche, où la stagiaire est en poste depuis le mois de juillet 1995.



Un président dans la tourmente : « Je n'ai pas eu de relations sexuelles avec cette femme, Monica Lewinsky. » Le scandale a éclaté en janvier 1998, révélé par les journaux. Le président jure, sous serment, ne pas avoir eu de liaison avec la jeune femme. Mais les preuves – dont la fameuse robe bleue tachée – s'accumulent contre lui. Le procureur Kenneth Starr, chargé d'enquêter, veut le faire chuter. La Chambre des représentants lance une procédure d'« impeachment », destinée à démettre Bill Clinton de ses fonctions, pour parjure et obstruction à l'instruction. Elle sera finalement repoussée par les sénateurs.

La couverture du n° 2573 de Paris Match, daté du 17 septembre 1998.



Le 17 août 1998, le président va s'adresser à la nation, après son audition devant le grand jury, au cours de laquelle il a admis avoir eu une « relation inappropriée » avec Monica Lewinsky.



Hillary fera face tout au long du « Monicagate » et n'abandonnera pas son mari. En 2003, elle avouera cependant dans une interview accordée à Paris Match : « Ce fut un moment abominable. Une période de grande solitude. Je ne savais que faire. Ce fut l'événement le plus douloureux et le plus dévastateur de ma vie. »

Le pouvoir est un exercice solitaire. Mais Bill Clinton peut compter sur Buddy, le labrador qu'il a adopté en décembre 1997, pour détendre l'atmosphère et lui apporter un peu de compagnie.

Un fait divers et tout s'enflammait... la téléréalité était au coin de la rue

parfois, l'après-midi, au milieu d'un emploi du temps surchargé, de monter dans sa chambre, de prendre un livre, de tirer le couvre-lit et de s'allonger une demi-heure. Ces «power naps», ces courtes siestes réparatrices que pratiquent les grands décideurs, ont, apparemment, permis au jeune président de ne pas craquer dans les premiers mois.

Clinton revenait en Californie pour la 27^e fois depuis le début de son mandat. Il était en tête devant Bob Dole, son adversaire républicain, avec 18 points d'avance dans les sondages de cet Etat clé. En campagne, loin de Washington, Clinton retrouvait la spontanéité de son épopée de 1992. Ce matin-là, le séducteur électoral, en bras de chemise, était parfaitement à son aise au milieu des collégiens et des parents de ce lycée de Glendale. Devant eux, avec des accents à la Theodore Roosevelt, il évoquait pour la fin du siècle une «nouvelle ère progressiste» qui permettrait à chaque Américain de participer à l'économie globale, la mondialisation naissante. Cette journée était l'une des rares embellies au cœur d'une présidence souvent secouée, tourmentée par les scandales et les volte-face. Une journée sans Whitewater, sans attaque personnelle de Newt Gingrich, le pitbull républicain au Congrès, contre lui ou Hillary. Dans le couloir en attendant l'interview, un proche du président philosophait : «Il est difficile de ne pas tomber sous le charme de Bill Clinton, il est difficile aussi de ne pas être déçu par lui.» Après quelques minutes d'attente, la porte s'est ouverte et le président était là, debout seul au milieu de la minuscule pièce, haute silhouette de commander in chief vêtue d'un power suit sombre et d'une cravate bleu roi. Aucune trace de sommeil dans son regard. Son style était jovial, informel, amical. Quatre ans auparavant, à la place d'une figure paternelle rassurante les Américains avaient préféré élire un grand frère, quelqu'un en qui chacun pouvait retrouver un trait de lui-même, ses compétences et ses défauts. «J'aime beaucoup Chirac, me lançait Clinton en préambule de notre conversation. On travaille bien ensemble parce que nous ne sommes pas d'accord sur tout.»

Sous Bill Clinton, le monde entier semble s'être converti aux valeurs américaines. Le Brésil prend le chemin de la démocratie. A Moscou, Boris Eltsine vante les vertus de l'économie de marché. Nelson Mandela sera libéré, l'apartheid démantelé ouvrant la voie de la liberté à l'Afrique du Sud. L'économie américaine croît à un rythme annuel de 4 %. Elle génère 1,7 million d'emplois nouveaux par an contre 850 000 en moyenne au cours du XX^e siècle. La valeur de l'indice Dow Jones à la Bourse de New York quadruple et la pauvreté recule. Un peu partout dans les entreprises américaines,

on délaisse la chemise blanche et la cravate pour s'habiller de façon plus décontractée à l'image des hommes et femmes de la Silicon Valley, l'épicentre de la nouvelle économie digitale.

Pendant les années Clinton, Internet et la blogosphère n'existaient pas, mais la téléréalité était juste au coin de la rue. Avant son déchaînement, l'Amérique découvrait la télévision tabloïd. La famille Brando, l'affaire O.J. Simpson, Lorena Bobbitt, qui avait tranché le sexe de son mari abusif et l'avait jeté par la fenêtre de la voiture... Un fait divers et tout s'enflammait. A coup de scoops et d'interviews exclusives chèrement acquises, «A Current Affair», l'émission phare de la chaîne Fox lancée par Rupert Murdoch, transposait de façon innovante sur le petit écran les vieilles recettes des journaux tabloïds salaces des années 1940. Les audiences se sont envolées. Les téléspectateurs se perfusaient aux faits divers ahurissants relatés à chaud par les protagonistes hallucinés ou leurs avocats. Les misérables secrets de l'âme humaine déballés au grand jour. Plus vrai que vrai. Les Américains étaient tenus en haleine par les retransmissions en live des procès sur Court TV, le MTV des tribunaux. Depuis le prétoire, en direct et sans aucun filtre, le drame shakespearien dans toute sa splendeur mêlait revanche, violence, luxure et trahison, et évincait par son réalisme toute autre forme de journalisme «sérieux» dont le vénérable «New York Times» se voulait le porte-étendard. Pour comprendre l'Amérique de 2018, il faut paraît-il revenir à ces années-là et à leurs excès ! C'est la thèse du journaliste David Friend. «La victoire de Donald Trump n'aurait pas été concevable si l'Amérique n'avait pas résisté, survécu puis assimilé la grossièreté des "vilaines" années 1990», écrit-il dans son ouvrage «The Naughty Nineties».

Ainsi l'Amérique d'aujourd'hui serait la résultante de deux phénomènes cruciaux de l'époque : O.J. Simpson et Bill Clinton. L'information en continu, la «tabloïdisation» de la politique, la prédominance des scandales sexuels sur les autres faits d'actualité, la présence systématique de personnages célèbres au cœur du récit, la parole libérée puis la calomnie et les fausses informations se répandant comme un virus sur la Toile auraient ouvert le chemin à la présidence de téléréalité de Donald Trump, lui-même l'incarnation de ces années «polissonnes».

Sur fond de croissance économique, l'inferrale montagne russe des années Clinton ponctuées de haut et de bas est demeurée vertigineuse. Elle ne s'arrêtera pas jusqu'à l'été 1998 où la liaison de Bill Clinton avec la stagiaire Monica Lewinsky devient le feuilleton mondial incontesté d'une présidence devenue la première de l'ère 100 % médiatique. Amours, gloire et prospérité... Malgré les scandales, avec une pointe de nostalgie, ceux qui l'ont vécue vous diront tout de même que l'ère Clinton aura clos en beauté le siècle de l'Amérique. ●

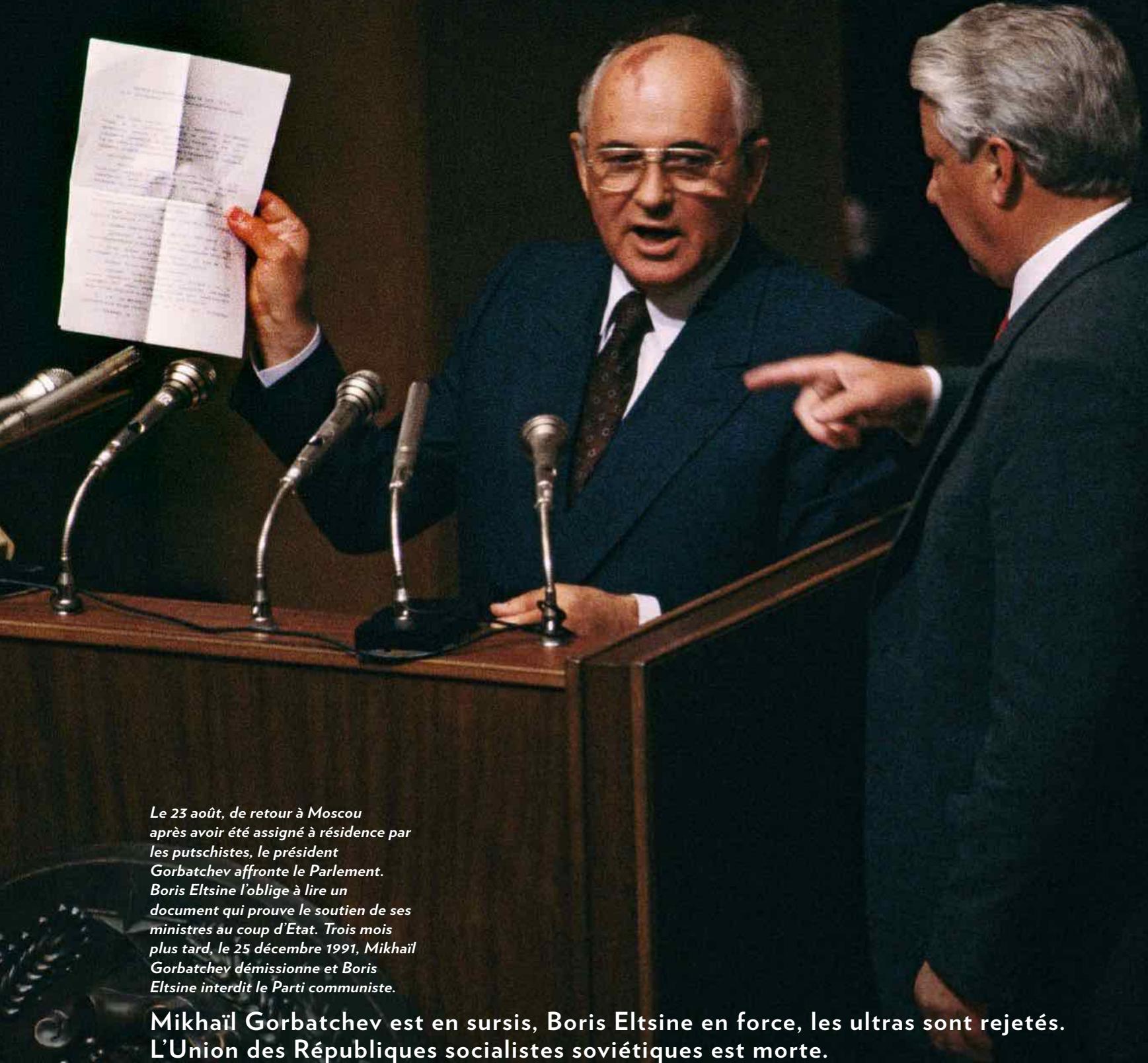
Olivier Royant

ELTSINE INVITE LES RUSSES À FAIRE BARRAGE AUX BLINDÉS

Au premier jour du putsch, le 19 août 1991, debout sur un char, Boris Eltsine condamne le coup d'Etat de la « junte » communiste. A son appel, plus de 20 000 Moscovites forment une chaîne humaine autour de la Maison blanche, le siège du Parlement de la fédération de Russie, pour barrer la route aux blindés du maréchal Lazov, le ministre de la Défense.



COUP D'ETAT À MOSCOU

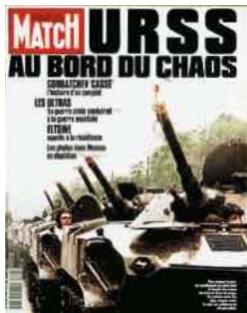


Le 23 août, de retour à Moscou après avoir été assigné à résidence par les putschistes, le président Gorbatchev affronte le Parlement. Boris Eltsine l'oblige à lire un document qui prouve le soutien de ses ministres au coup d'Etat. Trois mois plus tard, le 25 décembre 1991, Mikhaïl Gorbatchev démissionne et Boris Eltsine interdit le Parti communiste.

Mikhaïl Gorbatchev est en sursis, Boris Eltsine en force, les ultras sont rejetés. L'Union des Républiques socialistes soviétiques est morte.

L'URSS S'EFFONDRE

Arme au poing, un jeune anti-putschiste surgit au siège du KGB : Vladimir Poutine!



L'ancien conseiller de Gorbatchev, ex-diplomate à Paris et biographe de Poutine raconte.

PAR VLADIMIR FÉDOROVSKI

il y a longtemps que le Kremlin sentait qu'il faudrait sortir du communisme. Cela ne datait pas de la glasnost et de la perestroïka. Dès 1953, à la mort de Staline, quand Beria s'était emparé du pouvoir, tel était déjà son programme : décollectiviser l'agriculture et l'économie, faire de l'Allemagne réunifiée une nation neutre... Il était trop tôt pour une telle lucidité. En un mois, son sort avait été réglé. La vieille garde avait fini par jeter son dévolu sur Nikita Khrouchtchev qui réalisait à merveille la fameuse sagesse du « Guépard » : tout changer pour que rien ne change. Mais, vingt ans plus tard, à la fin des années 1970, le sommet de l'Etat ne pouvait plus fermer les yeux sur les résultats catastrophiques de l'économie ou sur la faillite de l'agriculture. A nouveau un clan songeait à sortir du système.

A sa tête Iouri Andropov, le chef du KGB. Un homme brillant, très habile, qui a réussi à toujours cacher les origines juives qui auraient pu nuire à son cursus honorum. Il observe de très près la succession de Mao en Chine et analyse avec intérêt la voie choisie par Deng Xiaoping : libérer l'économie des fers du marxisme, mais laisser tout le pouvoir au parti. Cette transformation à la chinoise, c'est son projet. Une fois élu à la tête de l'URSS, il n'aura pas le temps toutefois de le mener à bien. La prudence exige d'y aller doucement et la maladie le rattrape en à peine quelques mois. Par chance, il a tout de même le temps de faire entrer au bureau politique, l'instance suprême, un héritier : Mikhaïl Gorbatchev.

Il l'a repéré quand il dirigeait le parti à Stavropol, une région agricole, au pied du Caucase, proche de la mer Noire. Et il a été sous le charme. Soudain, il tombait sur un chef communiste moderne comme il en rêvait pour son pays : jeune, ne buvant quasiment pas une goutte d'alcool et marié à une femme élégante, jolie, à mille lieues de ces babouchkas paysannes, lourdes et fripées des dignitaires habituels. En quelques mois, Andropov lui assure une montée météorique dans les instances du parti. Au point que, à sa

mort, quand le cacochyme Konstantine Tchernenko lui succède, Gorbatchev est de facto le numéro deux du régime. Moins d'un an plus tard, à la disparition de cet intérimaire incapable même de parler tant la maladie l'avait esquinté, Mikhaïl devient le nouveau tsar rouge. Avec Raïssa à son bras. Cette fois-ci, rien ne va arrêter le flot du changement.

Des adversaires, pourtant, il y en a. Des conservateurs lucides voient tout de suite où vont mener glasnost et perestroïka. Mais ils n'osent pas parler. L'ombre de Staline plane toujours et Gorbatchev (tout comme Alexandre Iakovlev, le stratège, son âme damnée) agit à visage couvert en prenant soin d'employer toujours les termes de Lénine pour abattre son ouvrage. Quand les durs opposés à toute réforme comprendront que la nouvelle direction n'enverra personne au goulag, il sera déjà trop tard. On ne tue plus mais on épure plus que jamais : en deux ans, tous les héritiers de Leonid Brejnev ont été éliminés, envoyés dans des ambassades lointaines, expédiés en région ou priés de se faire oublier dans leurs datchas. Ceux qui se plaignent le regrettent vite. Grigori Romanov, le puissant responsable de Leningrad, est accusé d'avoir emprunté le service de table de la Grande Catherine pour le mariage de sa fille et d'avoir laissé ses convives ivres morts casser des dizaines d'assiettes. C'est absolument faux, mais l'Institut des relations internationales,



Aujourd'hui écrivain, Vladimir Fédorovski a obtenu la nationalité française en 1995.

le « think tank » de Iakovlev, le fait croire à toute la Russie. Romanov plonge dans les oubliettes. Gorbatchev et son « père Joseph » ne sont pas des enfants de choeur non plus.

Mais, s'ils libéralisent la Russie et inventent enfin pour elle un socialisme à visage humain, ils commettent aussi de lourdes erreurs. Parce qu'il imagine qu'avec Raïssa, il est le nouveau Jésus de la Russie, Gorbatchev tente de changer l'homme russe. A peine a-t-il déclaré la guerre à l'alcool que sa popularité s'effondre. Et l'économie chancelle. Quand les Chinois ont décidé d'en finir avec le dirigisme total, ils ont laissé les directeurs gérer leurs firmes mais sous le contrôle du parti. Rien de tel en URSS. A peine votée la loi de l'entreprise donnant l'indépendance financière aux chefs d'entreprise, ceux-ci transfèrent leurs fonds à l'étranger. Le marché s'écroule. En 1985, à la veille de l'élection de Gorbatchev, le système fonctionnait : on vivait pauvrement mais dignement, à la soviétique. En 1989, la baisse du niveau de vie est vertigineuse. Les citoyens bradent leurs possessions sur les marchés aux puces. Tout le monde court après les roubles. Les pensions ne valent plus rien. L'inflation atteint des niveaux inouïs. En 1992, elle sera de 2500 %. Le Kremlin a fait une très mauvaise analyse : Iakovlev pensait que l'Occident allait se précipiter à leur aide.

Au contraire, le président américain Ronald Reagan se lance dans la guerre des étoiles. Pour y faire face, l'Armée rouge réclame des sommes ahurissantes au moment où les deux sources de financement du budget soviétique s'effondrent : les prélèvements sur les ventes d'alcool et les revenus tirés du pétrole dont l'Amérique et l'Arabie saoudite font baisser drastiquement les prix. En 1989, les jeux sont faits : Gorbatchev marche sur l'eau dès qu'il apparaît en Occident mais, chez lui, c'est l'homme le plus impopulaire de l'histoire russe. Pour échapper à la banqueroute, une seule solution : dissoudre l'empire. Au meilleur prix. Et cela se révèle possible. Grâce à Helmut Kohl. Après une rencontre officielle, les deux hommes s'isolent et font face au Rhin quand le chancelier allemand dit au premier secrétaire, qui maintient encore 400 000 hommes en Allemagne de l'Est : « La réunification, c'est comme ce fleuve. Rien ne l'arrêtera. » Puis, après un silence, il ajoute : « Du reste, je suis prêt à payer. » Il a hésité à prononcer cette phrase. C'est elle, pourtant, qui fait basculer le sort du monde car Gorbatchev répond. Un seul mot : « Combien ? » Ce sera plus de 110 milliards de marks allemands. Et le Mur tombera. Puis l'URSS avec lui. Même si, pour cela, il faut aussi qu'on lui donne un coup de pied depuis Moscou. Justement, un homme n'attend que cet instant : Boris Eltsine.

GORBATCHEV NE VOIT EN ELTSINE QU'UN ALCOOLIQUE DÉSÉQUILIBRÉ

L'Histoire rejoue toujours la même comédie. C'est Gorbatchev lui-même qui est allé le chercher à Sverdlovsk, dans l'Oural, et lui a mis le pied à l'étrier. Pour se débarrasser de Grichyne, le secrétaire fédéral de Moscou, il l'a fait entrer au bureau politique comme membre suppléant. Et là, Eltsine a joué son jeu habilement. Entre conservateurs et réformateurs, il s'est donné le rôle de l'homme nouveau qui veut accélérer la perestroïka pour en finir avec les priviléges de la nomenklatura. Dans sa bouche, de la pure démagogie. Mais cela marche. Pas au point d'inquiéter Gorbatchev qui voit en lui un alcoolique velléitaire et déséquilibré, toujours entre exaltation et dépression. Résultat : au lieu de le mettre tout de suite sur la touche, il le nomme ministre. C'est Raïssa qui tire la sonnette d'alarme. Et ouvre le feu. Quand Eltsine part en tournée politique aux Etats-Unis, elle le fait suivre jour et nuit par une équipe de télévision. Et obtient ce qu'elle veut : un vrai film d'horreur montrant Boris ivre mort avec des députés américains, pissant au pied de son avion près de journalistes



D'un maître du Kremlin à l'autre. Vladimir Poutine et Boris Eltsine assistent au défilé de la Victoire de l'Armée rouge, le 9 mai 2000, à Moscou.

et donnant l'image pathétique du boyard russe à l'ancienne. Elle jubile et fait diffuser les images sur toutes les chaînes de télé russes. Avec une incidence catastrophique pour elle, mais pas pour Eltsine : sa popularité monte en flèche. Les Russes se retrouvent en lui. En quelques mois, il devient le leader le plus populaire de l'empire.

S'il lève le coude et n'a aucune pensée politique profonde, en revanche, il « sent » les situations. Quand Gorbatchev se fait élire président de l'URSS par le Parlement fédéral, lui-même se fait élire président de la Russie au suffrage universel. Le premier est l'homme d'une camarilla politique vieillie, corrompue et méprisée, tandis que le second est l'homme du peuple. L'effet est immédiat : désormais, c'est lui qui incarne l'avenir. Et l'avenir, début 1991, tout le monde le connaît : ce sera un coup d'Etat. Jamais aucun putsch n'a été aussi annoncé et attendu que celui du mois d'août 1991. L'armée, le KGB et les héritiers de Brejnev ne se remettent pas de la chute du mur de Berlin et de l'effondrement du pacte de Varsovie. Enfin, ils tentent de s'opposer par la force aux réformes qui depuis dix ans détricotent l'empire. A 6 heures du matin, le 19 août, leurs chars entrent dans Moscou. Eltsine s'y attendait, Iakovlev le savait, Gorbatchev était au courant, la CIA aussi. Ainsi que toutes les chaînes de télé russes et internationales.

Dès la première heure, l'effet de stupeur s'estompe. Par quel miracle ? Par celui de la femme de Dmitri Iazov, le ministre de la Défense, une des âmes du complot. Ce matin, à l'aube, elle est au Kremlin, à la clinique, pour une jambe cassée. Sitôt qu'elle voit les troupes prendre position, elle appelle sa Zil et se fait conduire au Q.G. de son mari où elle menace de le bastonner avec ses bâtonnets : « Vieux connard, si tu tires sur la foule, je te quitte immédiatement. » Et le pauvre Dmitri lâche l'information fatale : « Ne t'inquiète pas, les tanks ne sont pas armés. » Trente minutes après, tous les démocrates sont au courant. Le putsch est mort-né. Il n'y a que François Mitterrand à Paris qui ne s'en rend pas compte et propose de parler avec ses initiateurs. A Moscou, en revanche, toute la population comprend quand Guennadi Ianaïev, l'idéologue du coup d'Etat, prend la parole à la télévision devant des dizaines de caméras. Sa main tremble. Une agitation frénétique sur laquelle les caméras s'attardent. On ne le voit plus, on ne l'écoute plus, on ne regarde que son bras qui grelotte. L'effet est terrible. A la Maison blanche, le Parlement, où Eltsine mène la résistance, les jeux sont faits : le putsch est loupé, l'URSS peut mourir. Boris Eltsine se donne le beau rôle en faisant rentrer Gorbatchev à Moscou. Puis il le « range » au dépôt. Et, pour gouverner en paix, décide d'abandonner aux barons rouges qui pourraient lui nuire tous les milliards disponibles.

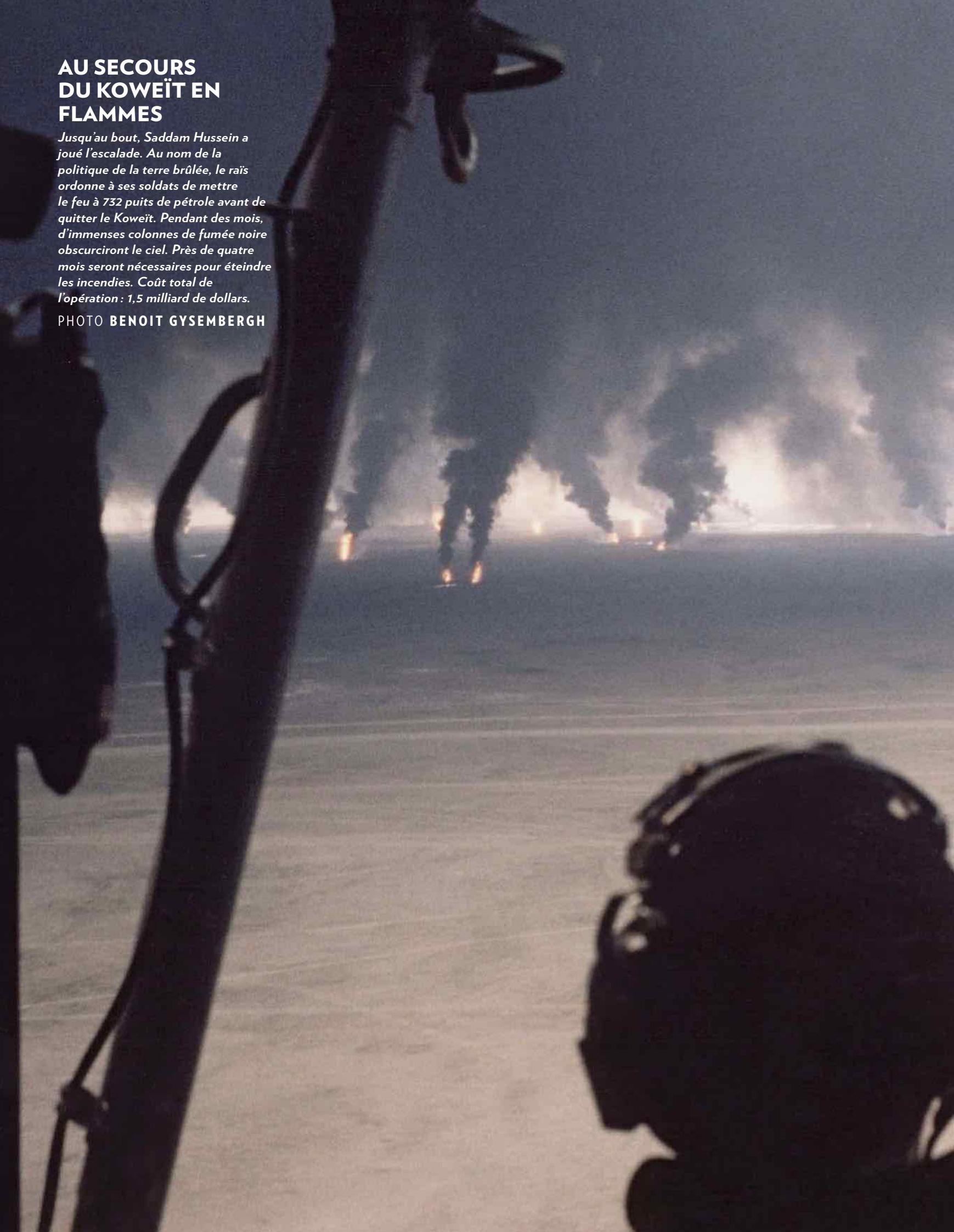
Le plus grand cambriolage de l'Histoire prend tournure. Sous l'œil bienveillant des Américains qui, aujourd'hui, s'indignent de supposées ingérences russes dans leurs campagnes électorales en oubliant les centaines de millions de roubles qu'ils ont dépensés jusqu'en 1996 pour assurer les élections et réélections de Boris Eltsine. L'ère des oligarques s'ouvre. Elle se fermera dix ans plus tard grâce à un jeune homme qui, ce 19 août 1991, à Saint-Pétersbourg, entre l'arme au poing au siège du KGB pour s'opposer au putsch. Le nom de ce démocrate ? Vladimir Poutine. A lui revient le mot de la fin : « Ceux qui ne regrettent pas la grande URSS n'ont pas de cœur. Ceux qui souhaitent son retour n'ont pas de tête. » ●

Propos recueillis par Gilles Martin-Chauvier

AU SECOURS DU KOWEÏT EN FLAMMES

Jusqu'au bout, Saddam Hussein a joué l'escalade. Au nom de la politique de la terre brûlée, le raïs ordonne à ses soldats de mettre le feu à 732 puits de pétrole avant de quitter le Koweït. Pendant des mois, d'immenses colonnes de fumée noire obscurcissent le ciel. Près de quatre mois seront nécessaires pour éteindre les incendies. Coût total de l'opération : 1,5 milliard de dollars.

PHOTO BENOIT GYSEMBERGH





GUERRE DU GOLFE

L'opération d'abord baptisée « Bouclier du désert » tourne à « Tempête du désert ». Elle est conduite par les Etats-Unis. L'occupation du Koweït par l'armée irakienne, le 2 août 1990, est condamnée par la communauté internationale et George Bush déploie ses forces en Arabie saoudite. Trente-cinq pays alliés, dont la France, montent au front. La télévision omniprésente filme les bombardements. Le conflit s'achève au printemps 1991, les puits de pétrole ont été sabotés.

UNIS CONTRE L'INVASION IRAKIENNE



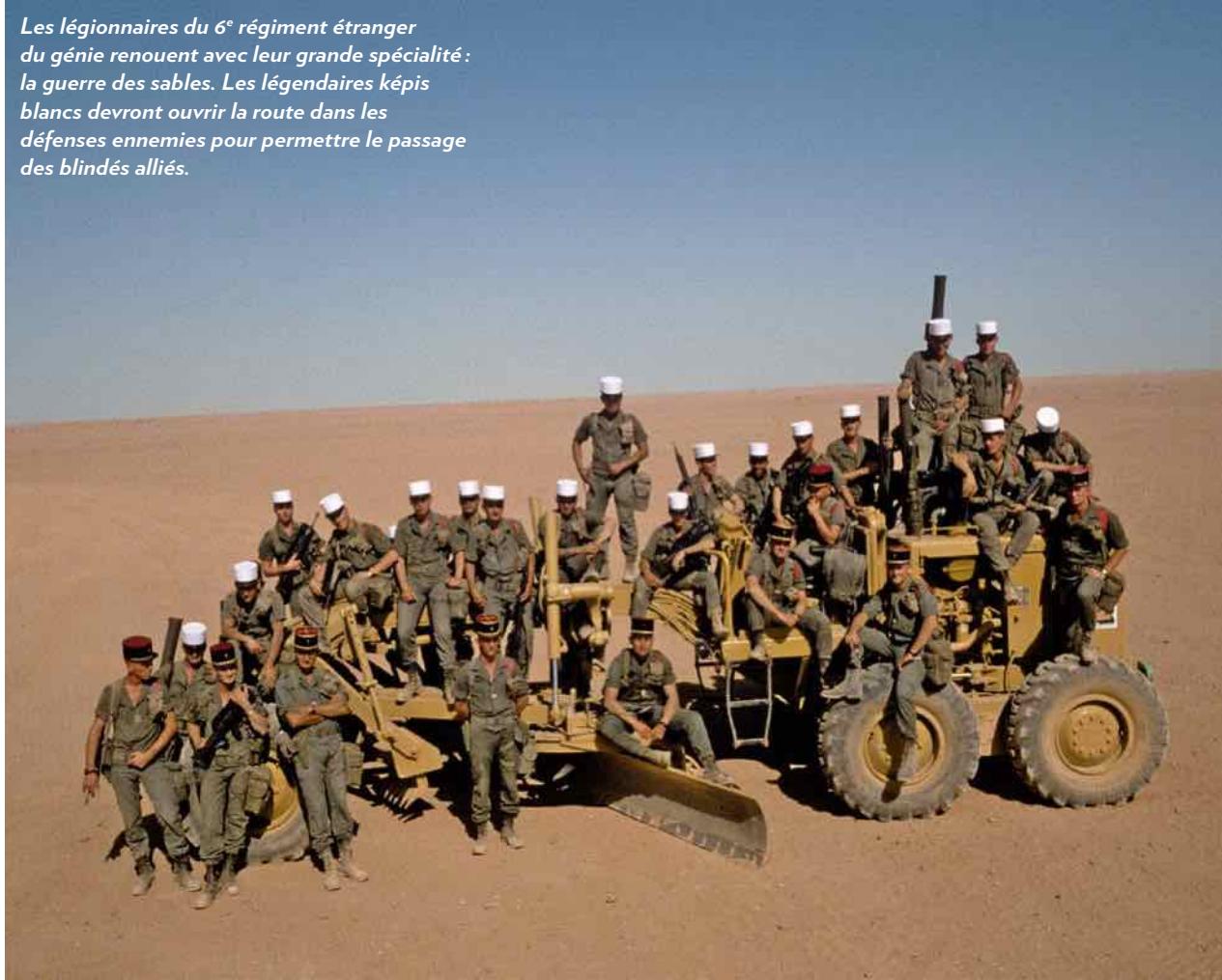


L'OFFENSIVE DEVIENT TERRESTRE

Dimanche 24 février 1991, le général américain Norman Schwarzkopf, commandant en chef des forces alliées, a donné le top départ de l'offensive terrestre « Tempête du désert ». Ces colonnes de véhicules sont ceux de l'armada française. Quarante-huit heures plus tard, les hommes de la division Daguet, s'enfonçant 150 kilomètres à l'intérieur du territoire ennemi, écrasaient la 45^e division d'infanterie de l'armée irakienne et prenaient la base aérienne d'As-Salman.

PHOTO BERNARD WIS

*Les légionnaires du 6^e régiment étranger
du génie renouent avec leur grande spécialité:
la guerre des sables. Les légendaires képis
blancs devront ouvrir la route dans les
défenses ennemis pour permettre le passage
des blindés alliés.*



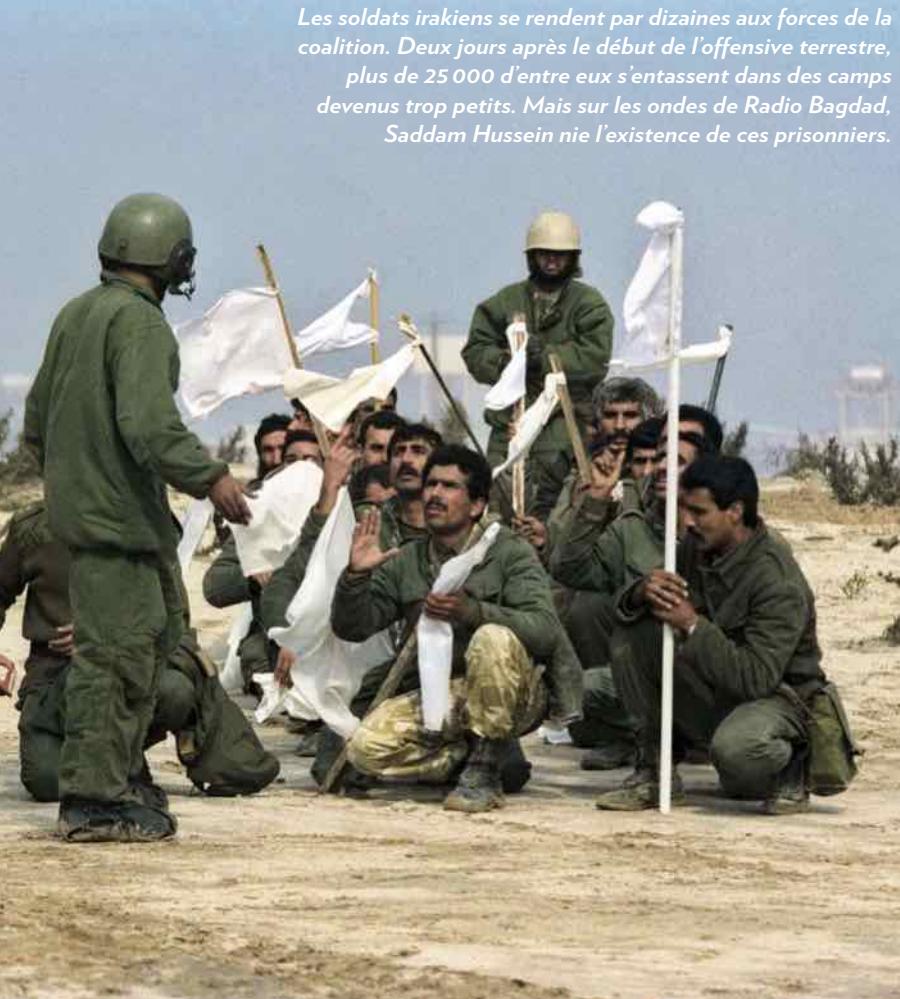
*A Koweït City, sur la route de Bassora,
des milliers de véhicules disloqués, des
tanks carbonisés jonchent le bitume. Les
soldats irakiens en déroute fuyaient vers
leur pays quand l'aviation alliée les a
surpris dans la nuit du 26 février.*



Bagdad, jeudi 17 janvier 1991, 2 h 38 : c'est le début de l'offensive aérienne. La défense irakienne, privée de tous ses moyens de détection par l'attaque des avions furtifs américains F-117A, riposte par des tirs de DCA anarchiques.



Les soldats irakiens se rendent par dizaines aux forces de la coalition. Deux jours après le début de l'offensive terrestre, plus de 25 000 d'entre eux s'entassent dans des camps devenus trop petits. Mais sur les ondes de Radio Bagdad, Saddam Hussein nie l'existence de ces prisonniers.



DIVISION DAGUET

Comment l'armée française se fait armée de métier

PAR RÉGIS LE SOMMIER

Le 2 août 1990, à 2 heures du matin, à la surprise générale, les divisions de la Garde républicaine et les forces spéciales de Saddam Hussein pénètrent au Koweït. Tout le monde avait vu les troupes irakiennes aux frontières, mais on pensait jusque-là qu'il ne s'agissait que d'intimidation. En quelques heures, l'émirat est annexé par son grand voisin. Le 4 août, l'opération est terminée. Le monde entier condamne, y compris l'URSS et la Chine, les alliés traditionnels de l'Irak, qui appellent au retrait et se joignent aux sanctions.

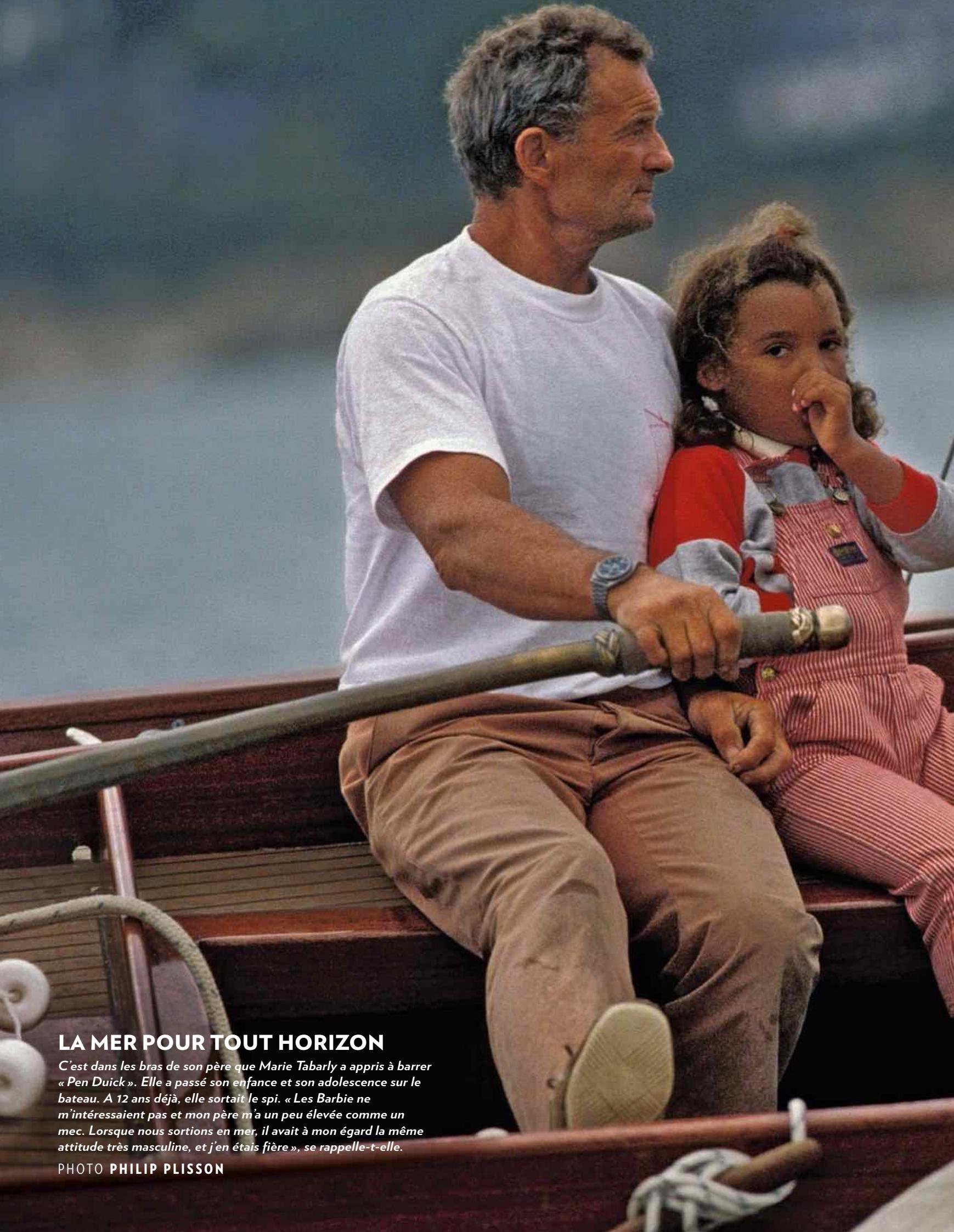
Seul face au monde, Saddam reste inflexible et se montre même menaçant : les Occidentaux présents au Koweït serviront de boucliers humains en cas de frappes. Début septembre, il donne également l'ordre de piller les ambassades, dont celle de France. Le

président de la République, François Mitterrand, réagit en accélérant l'engagement de la France dans l'offensive coalisée qui se prépare. Après six mois de tractations diplomatiques, c'est la guerre. La France qui participe à l'opération « Bouclier du désert » puis « Tempête du désert » assemble la division Daguet, soit environ 15 000 soldats, avec, au cœur du dispositif, la 6^e division légère blindée, les commandos marine et la Légion avec le 1^{er} régiment étranger de cavalerie. La doctrine d'emploi de la division est basée sur le principe d'engagement d'une force rapide alliant puissance de feu antichar et mobilité.

Le 24 février 1991, le général Janvier donne l'ordre d'attaquer. La division Daguet, à l'ouest, est en tête du dispositif allié. Sa mission : conquérir le nœud routier et l'aérodrome d'As-Salman, situés à 150 kilomètres en territoire irakien. Les Français vont y parvenir plus rapidement que prévu, faisant 3 500 prisonniers et détruisant une cinquantaine de blindés. Deux militaires du 1^{er} RPIMa sont tués et 35 autres sont blessés. Le 28 février, un cessez-le-feu est signé. Les troupes irakiennes se retirent en incendiant 732 puits de pétrole, provoquant une véritable catastrophe écologique. L'ambassade de France est reprise par un détachement aéroporté de la force Daguet d'une centaine d'hommes accompagnés de l'ambassadeur.

La guerre du Golfe va durablement marquer l'armée française en ce qu'elle consacre la professionnalisation des armées et l'abandon de la conscription. ●





LA MER POUR TOUT HORIZON

C'est dans les bras de son père que Marie Tabarly a appris à barrer « Pen Duick ». Elle a passé son enfance et son adolescence sur le bateau. A 12 ans déjà, elle sortait le spi. « Les Barbie ne m'intéressaient pas et mon père m'a un peu élevée comme un mec. Lorsque nous sortions en mer, il avait à mon égard la même attitude très masculine, et j'en étais fière », se rappelle-t-elle.

PHOTO PHILIP PLISSON

ERIC TABARLY VINGT ANS DÉJÀ...

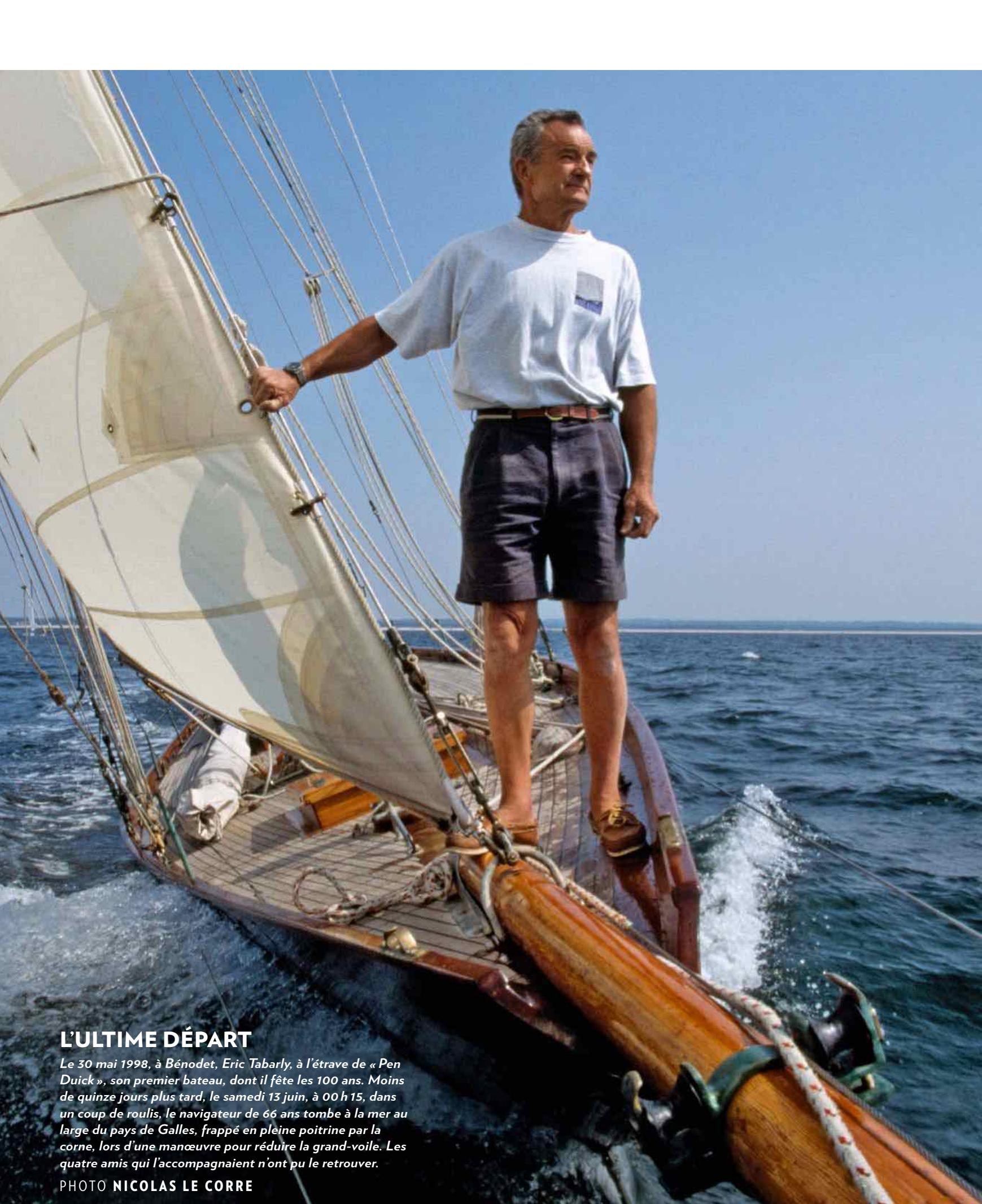
Il a disparu en mer d'Irlande, une nuit de juin 1998.

Deux décennies après le drame, Marie, sa fille, reprend le flambeau en réarmant « Pen Duick VI », avec lequel Eric remporta l'Ostar, la transat anglaise, en 1976. Une odyssée autour des caps (Horn, Leeuwin, Bonne-Espérance) entamée en juillet, qu'elle souhaite poétique, écologique et sportive.



A color photograph captures a young girl, Marie, sitting on the deck of a sailboat named "Pen Duick VI". She is wearing a white t-shirt and shorts, and is smiling broadly. The boat's deck is filled with various sailing equipment, including ropes, winches, and a large sail. The ocean is visible in the background under a clear sky.

*Noël au soleil des Antilles. La grand-voile est affalée.
Sur le pont du « Pen Duick VI », Marie, 4 ans, a « canaillé »
son père, comme elle dit. Commence une grande partie de
cache-cache. « Les jeux avec lui, c'était son cadeau, il m'en
inventait tout le temps, se souvient-elle. C'étaient des
moments intenses qui me faisaient oublier ses absences. »*



L'ULTIME DÉPART

Le 30 mai 1998, à Bénodet, Eric Tabarly, à l'étrave de « Pen Duick », son premier bateau, dont il fête les 100 ans. Moins de quinze jours plus tard, le samedi 13 juin, à 00 h 15, dans un coup de roulis, le navigateur de 66 ans tombe à la mer au large du pays de Galles, frappé en pleine poitrine par la corne, lors d'une manœuvre pour réduire la grand-voile. Les quatre amis qui l'accompagnaient n'ont pu le retrouver.

PHOTO NICOLAS LE CORRE



« PEN DUICK » EN HÉRITAGE

Depuis trois générations, le capitaine du « Pen Duick » est un Tabarly. Eric avait lui-même hérité du voilier de son père et l'avait entièrement restauré. Il appartient désormais à Marie, qui pose dans la cale du cotre centenaire, et à sa mère, Jacqueline.

PHOTO MARTIN KERUZORE

Mon père ce héros



Dans son édition du 25 juin 1998, Paris Match rendait hommage à Eric Tabarly.

De grâce, ne nous collez pas cette étiquette trop facile. Héros, oui, il l'est depuis longtemps et pour toujours; mais pour moi, il était d'abord et reste surtout mon père.

Des quais, des écoles, des rues, portent son nom, un peu partout en Bretagne. Et même une Cité de la voile à Lorient. On le connaît tout autant à Sydney, Dublin, Cork, Glasgow, Newport, Boston et sur tous les caps qui bouclent les «Finis terrae» – nos Finistère – qui, traduits littéralement du breton «Penn-ar-Bed», signifient aussi «la tête du monde» !

Héros, il l'était sans le dire, sans l'exposer, sans le surjouer, sans jamais en rajouter. «Deviens celui que tu es», c'était tout lui. Quand il posait son sac à Kerlaiguer, entre deux courses au large et bien des saisons d'absence, je lui donnais la réplique à l'heure des jeux d'enfants, partageant les rires et les pudeurs d'une tendresse complice. Je grimpais en funambule sur la grosse ancre de bronze qui tient lieu de sculpture massive derrière la longère de pierre qui borde l'Odet. Il m'observait, plissant un œil satisfait, lui-même polissant, l'air de rien, en deux ou trois mouvements, un corps d'athlète harmonieux.

Si pour la France Eric Tabarly a gravé son nom «in perpetuum» au panthéon des héros, si pour la marine la mer a repris «ses droits» en l'emmenant au bout de sa nuit, pour moi il restait et restera mon père à jamais et cela n'a pas de prix.

Il y a vingt ans, cette année, qu'il est

parti. J'en avais 13. Sur le coup, douloureusement frappée au cœur, je ne voulais pas comprendre, lors de l'hommage national, que tant d'hommes, aussi célèbres fussent-ils, sabre au clair ou l'épée d'académicien au côté, débarquent en peloton officiel pour rendre cet hommage solennel. Du haut de mon adolescence blessée, j'éprouvais le sentiment qu'on me disputait une parcelle de chagrin. Mes pensées de jeune fille, assommée par le choc de la disparition d'un père, n'étaient pas au diapason du requiem. Ma tête était ailleurs. Avec lui bien sûr...

La Bretagne est si belle en juin. Si rieuse en habit de printemps. A Gouesnac'h, notre bourg de Cornouaille, calé entre Bénodet et Quimper, la nuit du 12 au 13 juin enveloppait les revenants des fest-noz, ces fêtes de nuit chantées et dansées au rythme des bombardes. Au petit matin, la nouvelle tragique remontait déjà le pays, drapant l'Odet, notre rivière de mer, des plus noirs augures.

Mon père était censé croiser en mer Celtique, entre le pays de Galles et l'Irlande qu'on appelle aussi l'île d'Émeraude. Avec une poignée d'amis, il partait pour Fairlie, en Ecosse, un petit port situé à l'embouchure de la Clyde, là où «Pen Duick» (tête de mésange noire, en français), son coursier d'épopée, allait fêter les 100 ans de la dynastie. Noble cause.

Ah, «Pen Duick» ! Entre le cotre noir de 17 mètres à la coque d'un galbe séducteur – sa cathédrale de voiles et la dévotion qu'il lui portait – et mon père, on peut parler d'un pacte d'amour, d'union «à la vie, à la mort». Jusqu'à l'aube ultime, ils furent inséparables. Ils s'étaient dit «oui» pour le meilleur – il y en eut tant de ces meilleurs –, mais aussi pour le pire...

[...] Mon père aimait chanter. Il les connaissait tous ces fameux chants de marins où l'on s'époumone, jusqu'à plus d'heure, dans un inusable concours de chœurs virils et romantiques.

En bon Nantais de naissance, il n'aurait pas manqué un couplet de «Jean-François de Nantes», fameux gabier sur «La Fringante». D'un couplet l'autre, de Molène à Ploubazlanec, «Les filles de Kéerty» n'avaient aucun secret pour lui... Et moins encore «Les trois marins de Groix» implorant sainte Anne d'Auray dans l'ultime tempête.

Comme souvent en Bretagne, non sans malice, il entonnait «Le corsaire», ce «grand coureur» se mettant «en croisière pour aller chasser l'Anglais» et pas une faute, non plus, sur «Le forban» – «Que m'importe la gloire !». Forcément.

Lors des Fêtes du centenaire de «Pen Duick», à Bénodet, il a poussé bien des «shanties», complaintes de marins durs au mal, descendues des chantiers navals d'Ecosse ou d'Irlande. Ce soir-là, comme toujours, ultime défi sans le savoir, il chanta bravement «Fanny de Lannion» : «J'ai plus rien en survivance / Et quand je bois un coup de trop / Je sais que ma dernière chance / S'ra d'faire un trou dans l'eau.»

Mon père ne buvait pas. C'était connu jusque dans les arrière-salles des plus petits estaminets. Mais comment oublier ces paroles jetées au vent depuis des siècles; des mots de bardes de comptoir faits pour conjurer le sort «à la fortune de mer...»

C'était le 24 mai 1998. Trois semaines plus tard, dans la nuit du 12 au 13 juin, nuit noire en mer d'Irlande, mon père faisait son «trou dans l'eau». ●

A lire : «Eric Tabarly, mon père», de Marie Tabarly, avec Patrick Mahé, éd. Michel Lafon.



TROIS ANS APRÈS L'ARCTIQUE, SA NOUVELLE CONQUÊTE

Chef de l'expédition, Jean-Louis Etienne tient les rênes de son attelage de malamutes d'Alaska qui doit lui permettre d'effectuer la traversée en deux cent dix-neuf jours sans la moindre aide mécanique. La mission internationale est composée de six hommes de six nationalités. Son objectif: attirer l'attention du monde sur l'importance du traité sur l'Antarctique.

PHOTOS FRANCIS LATREILLE

L'HOMME DES PÔLES

Sept mois à la dure, trente-six chiens de traîneau pour un trajet long de 6 400 kilomètres. **Jean-Louis Etienne** revit pour nous l'expédition Transantarctica, son odyssée à travers le continent blanc.







LE PAYS DES GLACIERS DU SUD EN GRAND BLEU

Deux jours après le départ de la péninsule des Seal Nunataks, en terre de Graham, les trois traîneaux transportant 400 kilos de matériel et de vivres chacun et tirés par douze chiens passent sur un pont de glace. Les premières tempêtes s'annoncent. La montée vers le plateau central, à plus de 2500 mètres d'altitude, est éprouvante. Les animaux souffrent, les hommes aussi, en particulier le glaciologue chinois Qin Dahe qui n'avait jamais fait de ski !



Les six hommes fonctionnent en duos. Jean-Louis Etienne à pour binôme l'économiste japonais Keizo Funatsu avec qui il partage traîneau et tente.

Incroyable! En quinze ans, nos 600 premiers kilomètres de glace ont fondu

PAR JEAN-LOUIS ETIENNE

De toutes mes expéditions, la Transantarctica est celle qui, encore aujourd'hui, me tient le plus à cœur. Trois ans de préparation, sept mois d'expédition, six hommes de six nationalités différentes, trente-six chiens, 6 400 kilomètres parcourus sur la plus grande diagonale de l'Antarctique, soit une quarantaine de kilomètres par jour dans les plus grands froids jamais connus (- 90 °C). La Transantarctica, c'est la plus longue traversée du continent glacé à traîneau à chiens : une aventure que beaucoup ont rêvée, mais que personne n'a jamais tentée ni avant ni après nous.

Quelques années plus tôt, en 1986, j'avais été le premier homme à atteindre le pôle Nord à pied en tirant mon traîneau sur la banquise pendant soixante-trois jours. Aussi improbable que cela puisse paraître, c'est sur cette même banquise, après un mois de marche en solitaire, que j'avais fait la rencontre de Will Steger, explorateur et « musher » américain. Nous étions alors tombés dans les bras l'un de l'autre et avions échangé nos numéros de téléphone, par - 30 °C, avec la promesse de nous retrouver pour une autre aventure, mais au pôle Sud cette fois ! Il y avait un côté insolite à la Stanley et Livingstone dans cette rencontre : « Are you Jean-Louis ? – Yes. And you, Will Steger ? »

Six mois plus tard, je suis allé le voir dans le Minnesota, aux Etats-Unis à la frontière canadienne, dans sa cabane de bois sans électricité ni téléphone qu'il avait construite de ses mains. Là, il a déplié une carte de l'Antarctique devant moi, posé une lampe à pétrole et dit : « Six mille quatre cents kilomètres, les chiens peuvent le faire ! » Nous sommes tombés d'accord pour cette grande traversée. Mais aussi sur l'idée que le continent austral ne doit être revendiqué par personne, qu'il doit rester un observatoire privilégié de la planète, qu'il ne faut pas y toucher. Nous devions être les ambassadeurs de la reconduction du traité sur l'Antarctique qui avait sanctuarisé cette terre sans frontières. Avec la Transantarctica, il s'agissait de faire coup double : accomplir un exploit sportif autant que politique. Avec Will, nous voulions attirer l'attention du monde sur l'importance de ce traité onusien – un des très rares à avoir été signé et ratifié par les Etats-Unis –, qui arrivait à expiration. Il fallait, au minimum, le proroger et continuer à préserver ce continent qui est la mémoire intacte de la Terre. D'autant plus que la signature était bloquée par certains pays qui souhaitaient exploiter ses richesses.

Le premier morceau de bravoure que nous avons accompli

Bivouac du soir à Patriot Hills au pied du massif Vinson, après les huit heures d'avancée quotidiennes. C'est le moment des prélevements à visées scientifiques.



a été purement politique puisque l'équipe de notre odyssée fraternelle était composée, outre Will, l'Américain, et moi-même, le Français, du Britannique Geoff Somers, du Japonais Keizo Funatsu, du Chinois Qin Dahe et du Russe Viktor Boyarsky, alors que le mur de Berlin était toujours debout ! Au début de l'aventure, en 1989, la guerre froide n'était pas un vain mot, mais nous avons bénéficié de la glasnost et de la volonté politique de Mikhaïl Gorbatchev d'ouvrir la société soviétique. Il a fallu batailler, négocier, menacer... Mais au bout du compte, les six nations présentes au pôle Sud ont su oublier leurs rivalités. Notre mission internationale a reçu un accueil enthousiaste dans le monde entier, ce qui a accéléré la signature du protocole de Madrid, le 4 octobre 1991, un moratoire qui a figé les appétits

des grandes nations et gelé toute exploitation des ressources de l'Antarctique jusqu'en 2041. Le top départ de notre marathon a été donné le 25 juillet 1989 à l'extrême de la péninsule antarctique des Seal Nunataks. Nous sommes arrivés le 3 mars 1990 à Mirny, la station soviétique, sur la côte est du continent. Entre ces deux dates, le Mur était tombé, les régimes communistes européens avaient chuté les uns après les autres.

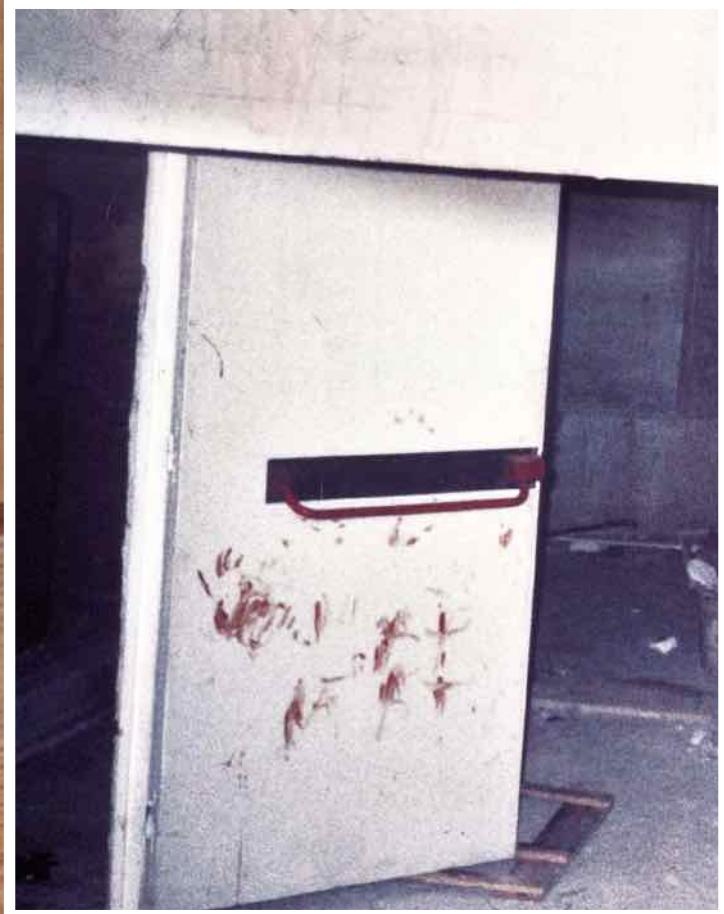
Mais que reste-t-il aujourd'hui de ce périple ? Un constat terrible et inquiétant. Vous rendez-vous compte que les 600 premiers kilomètres de glace que nous avons parcourus lors de notre traversée épique ont, depuis plus de quinze ans, définitivement disparu à cause du réchauffement climatique ? ●

Propos recueillis par Pascal Meynadier

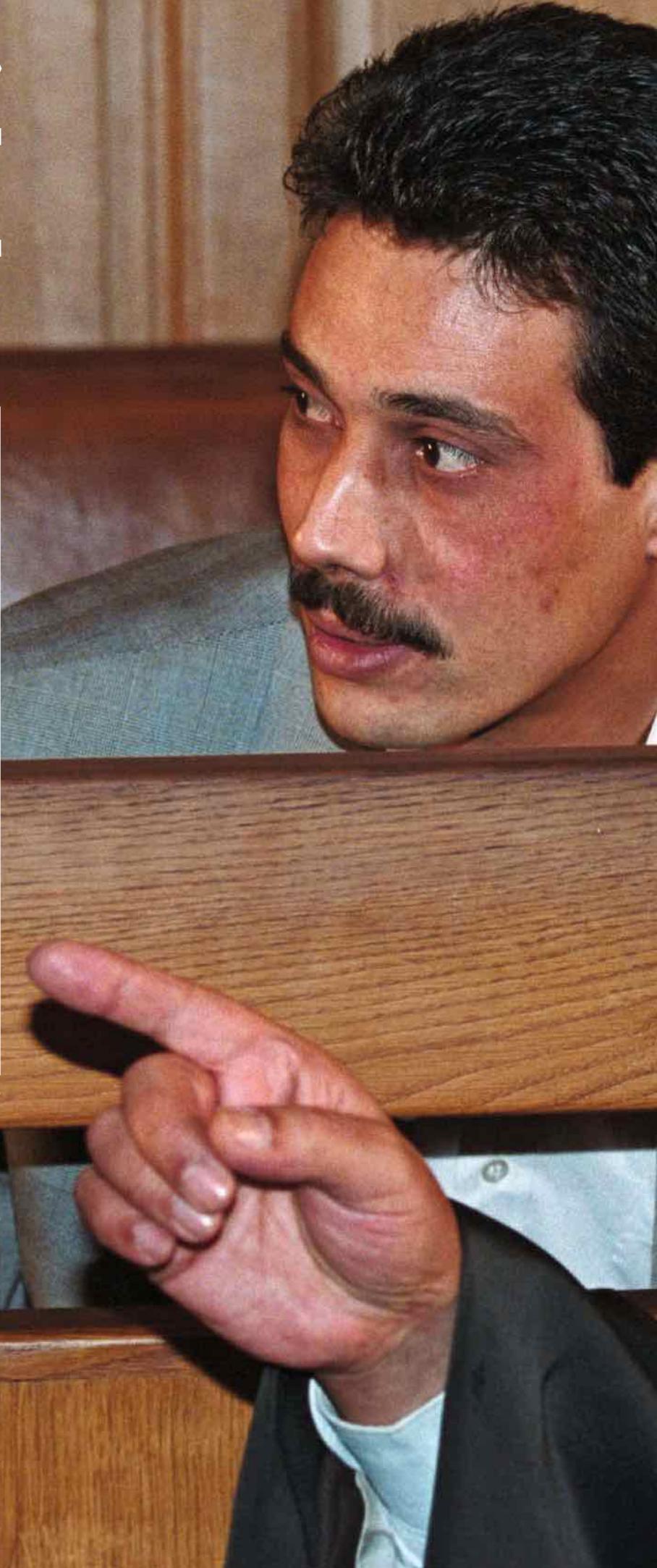
A g., moment de tendresse et de réconfort dans le froid polaire. A dr. : construite en 1989 par Jean-Louis Etienne pour cette mission, la goélette « Antarctica » a servi de base de ravitaillement et de communication pour toute la durée de l'expédition. Le voilier a été rebaptisé « Tara » en 2003.



« OMAR M'A TUER » LA TERRIBLE ACCUSATION



Suspect idéal (trop ?), le jardinier marocain Omar Raddad est accusé d'avoir sauvagement assassiné sa patronne, Ghislaine Marchal, en juin 1991. Il sera condamné à dix-huit ans de prison. Si l'on retrouva le corps mutilé de la victime dans sa cave, la porte était fermée de l'intérieur ! Jacques Vergès, l'avocat de Raddad, insatisfait de la grâce partielle accordée à son client par le président Chirac, en fit un cas d'école. Jean-Marie Rouart, de l'Académie française, se bat toujours pour la révision du procès.



LE DERNIER BAROUD DE M^e VERGÈS

Omar Raddad et son avocat, M^e Jacques Vergès, aux assises des Alpes-Maritimes, en janvier 1994. Le 2 février, il sera condamné à dix-huit ans de réclusion criminelle. « Omar m'a tuer » : c'est cet ultime message, tracé en lettres de sang sur le mur de la chaufferie, qui a lancé les enquêteurs sur la piste du jardinier employé de la victime.

PHOTO JACQUES LANGE



UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

PAR JEAN-MARIE ROUART, DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

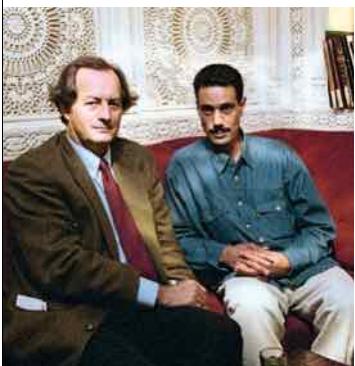
Voilà plus de vingt-cinq ans que l'affaire Omar Raddad suscite des interrogations. Rarement autant de livres, d'articles, d'émissions de télévision et même un film de Roschdy Zem, «Omar m'a tuer», ont remis en cause une condamnation. Des écrivains, des avocats, des juges réclament depuis lors un nouveau procès. Il est inhabituel de voir l'opinion se passionner à ce point pour la cause d'un homme qu'elle juge injustement condamné.

La justice – la Cour de révision de la Cour de cassation – n'avait pas jugé jusqu'alors qu'un fait nouveau ait été de nature à ouvrir un nouveau procès. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. A la suite des requêtes de M^e Sylvie Noachovitch, qui est maintenant l'avocate d'Omar Raddad, le procureur de Nice a fait procéder à une recherche d'ADN sur un chevron de bois, demeuré dans la cave de la propriété de Mme Marchal, la victime, et pouvant être considéré comme l'une des armes du crime. Cette recherche a fini par aboutir : non seulement l'ADN d'Omar Raddad n'y apparaît pas, mais y figure l'ADN d'un homme classé au fichier de la grande délinquance. On pourrait imaginer que, devant une telle découverte, la justice prenne enfin conscience de sa surdité devant les appels qui n'ont cessé de lui être adressés sur l'innocence d'Omar

Raddad. Pourtant, depuis près de deux ans, c'est le silence. Ni le procureur de Nice ni le ministère de la Justice ne réagissent. Les demandes de M^e Noachovitch sont laissées sans réponse.

On s'interroge. On ne peut s'empêcher, en effet, devant tant de mauvaise volonté, de se poser des questions : est-il vraiment si difficile pour les juges d'admettre qu'ils ont pu se tromper ? Ou bien est-ce la vérité qui menace de déranger ? De quoi a-t-on peur ? Il n'y a que la lumière d'un nouveau jugement qui écartera les doutes sur cette ténébreuse affaire. D'autant plus ténébreuse qu'on semble s'acharner, contre toute évidence, à ne pas vouloir percer son mystère. ●

Un mois après la libération d'Omar Raddad, suite à une grâce présidentielle, le 4 septembre 1998, l'écrivain Jean-Marie Rouart boit un café en sa compagnie.



Sylvie Noachovitch a pris le relais de M^e Vergès en 2008. L'avocate se bat pour la vérité : savoir à qui appartiennent les quatre ADN mélangés au sang de la victime. Elle est déterminée à faire réviser le procès de son client.

Ghislaine Marchal est retrouvée dans sa cave, tuée de 13 coups de couteau

PAR ARNAUD BIZOT

L'homme n'est pas aux abois. Il fume tranquillement une cigarette sur le balcon, sans prêter attention aux véhicules de gendarmerie arrêtés en bas de son immeuble, ce mardi 25 juin 1991 à Toulon. Omar Raddad est arrivé de Mougins, où il a travaillé la veille, pour fêter l'Aïd el-Kébir avec sa femme, Latifa, et les siens. On sonne à la porte. C'est lui qu'on vient chercher. Considéré «en fuite», Raddad est placé en garde à vue à la brigade de Mougins.

Il comparera plus tard, dans un documentaire, cette expérience à «une caméra cachée». ⁽¹⁾ Pendant quarante-huit heures, il dort à peine. Au cours des auditions, lorsqu'il demande à s'asseoir, on lui avance une chaise, mais on s'amuse parfois à la lui retirer quand il s'apprête à s'y installer. Le major Georges Cenci⁽²⁾, chargé de l'enquête, lui présente la photographie des inscriptions, bientôt les plus célèbres des annales judiciaires : «Omar m'a tuer» et «Omar m'a t». Cent fois on lui demande pourquoi il a tué Ghislaine Marchal. Raddad est sidéré. Elle était comme sa seconde mère, répond-il dans un français approximatif. Il ne comprend pas toutes les questions qu'on lui pose. Il est étranger, analphabète, et on ne lui fournit pas de traducteur. Des témoins l'attesteront : le jardinier est capable de répondre «oui» à une question qu'il ne saisit pas, par simple politesse. Ainsi, lorsque les gendarmes lui demandent s'il fréquente des prostituées ou s'il joue au casino, il acquiesce.

On l'interroge sur son emploi du temps du dimanche 23 juin. Il a jardiné jusqu'à midi chez Mme Pascal, voisine et amie de Ghislaine Marchal, chez laquelle il fait des extras. Puis, il est rentré chez lui, à Mougins, à cyclomoteur. En chemin, il s'est arrêté dans une boulangerie et, une fois arrivé, il a aperçu le gérant du supermarché Casino traverser la cour. Ensuite, il a grignoté avant de retourner chez Mme Pascal à 13 heures. S'il a travaillé ce dimanche, c'est pour se rendre le lendemain, lundi, à Toulon. Il oublie de dire qu'il a passé un coup de fil à sa femme, à 12 h 51, de la cabine proche de l'arrêt de bus. Un fait qui conforte son alibi. Les enquêteurs retrouveront la trace de cet appel en relevant toutes les cabines sur son chemin. Dans cette procédure, c'est quasiment le seul acte instruit à décharge. Le 27 juin, Omar Raddad est placé en détention pour homicide volontaire à la prison de Grasse.

Interrogée, la vendeuse de la boulangerie ne peut jurer de sa venue. Mais les enquêteurs ne se rendent pas dans la boulangerie



Agée de 65 ans,
veuve fortunée du
fabricant
d'accessoires
automobiles
Marchal, Ghislaine
vivait seule.

voisine, située à 50 mètres... Le gérant du supermarché confirme qu'il était dans la cour à l'heure dite, mais il n'a pas vu Omar. Par ailleurs, deux voisins de Mme Pascal ont discuté longtemps au bord de l'impasse menant à la Chamade. C'est un passage obligé, le seul accès. Ils n'ont pas vu Omar passer : «Lors de notre audition, on voulait nous faire dire le contraire !» Ils seront mis sur écoute, avec les autres proches de la victime qui ont gardé de l'estime pour le jardinier. «Pourquoi défendez-vous l'assassin plutôt que votre amie ?» leur demande-t-on. Enfin, aucune prostituée de la Croisette n'est certaine de reconnaître l'accusé. En revanche, les employés du casino confirmeront qu'Omar venait parfois jouer aux bandits manchots. Des sommes modestes.

Ghislaine Marchal, née de Renty, est une veuve fortunée, mère de Christian, issu d'un premier mariage qui s'est soldé par un divorce. Son second mari, Jean-Pierre, décède en 1982 en lui léguant une fortune venue de son père, ami de Blériot, Renault et Panhard, fondateur de la société fabriquant les premiers phares de voiture. «Je ne prête mes yeux qu'à Marchal», disait la réclame. Sa sœur, Claude, est mariée au bâtonnier de Grasse, Bernard de Bigault du Granrut. Ce dimanche 23 juin 1991, Mme Marchal s'entretient au téléphone avec une amie, Erika, entre 11 h 29 et 11 h 48. Elles conviennent d'un déjeuner le lendemain. «Je te laisse, je dois me préparer pour aller chez Mme Koster», dit-elle en raccrochant. Elle ne s'y rendra pas. Le lundi, Erika, qui attend en vain son amie, prévient la gendarmerie, laquelle investit la propriété.

Ghislaine Marchal est retrouvée dans sa cave, «allongée sur le ventre, bras et jambes tendus, un peignoir retroussé au-dessus des reins». Inutile d'égrener la liste interminable des blessures qu'elle a reçues. Retenons treize coups de couteau : abdomen, poitrine, gorge et foie perforés ; cinq coups d'un chevron en bois, portés à la tête : bridge arraché, deux traumatismes crâniens avec œdème cérébral. Aucun des coups n'est mortel, Ghislaine a terriblement souffert. Cet acharnement traduit une haine excluant vraisemblablement le crime d'un rôdeur. Lundi 24 juin, le Dr Page, médecin légiste, est dépêché à la Chamade. Son procès-verbal est ainsi rédigé : «Arrivé à 20 heures sur les lieux [...]. Constatons un corps d'une rigidité complète [...]. Les yeux sont clairs.» Or, les cornées deviennent opaques huit à dix heures après le décès. Le médecin situe donc la mort «à plus ou moins six heures». (*Suite page 98*)

Ghislaine Marchal avait dessiné elle-même les plans de sa villa, la Chamade, construite sur la colline Saint-Barthélemy, à Mougins.



M^e Girard, son avocat, désormais épaulé de M^e Baudoux, exige aussitôt la libération d'Omar Raddad, puisque le 24 juin il était à Toulon.

Recevant le rapport qui situe le décès au lundi 24, le juge Renard a cette surprenante conversation téléphonique avec le Dr Page : « Mais comment ça se fait ? lui dit-il. Vous vous êtes trompé d'un jour dans votre rapport ! » Le légiste rédige alors un PV dans lequel il évoque une faute de frappe : « Il faut lire le 23 au lieu du 24. » L'autopsie, elle, sera effectuée le 28 juin. Et, le 1^{er} juillet, soit trois semaines avant la rédaction du rapport définitif, Ghislaine Marchal est incinérée « à la demande de la famille ». Un choix et une célérité qui étonnent plus d'un proche : « Ghislaine entretenait un magnifique caveau familial à Mougins. Elle détestait le feu, c'était presque une phobie. » Son corps, principale pièce à conviction, disparaît, rendant impossible toute contre-expertise. On aurait pu, entre autres, mesurer l'épaisseur de ses doigts, pour voir si elle correspondait à celle des lettres de sang. On ne le saura jamais. L'instruction devra se contenter d'expertises graphologiques sans valeur juridique et sujettes à caution. Dans ce dossier il y en aura douze, toutes discordantes. Celle de l'instruction conclut avec une certitude absolue que les mots, près du corps, ont été tracés par Ghislaine Marchal. L'évaluation s'appuie sur les lettres trouvées dans ses grilles de mots croisés. Or, la base, en graphologie, est de comparer des éléments comparables. Ecrire sur du papier, en position assise, ou sur un mur, couchée dans le noir et dans une grande souffrance, ce n'est pas la même chose. Le chevron ne sera pas examiné. Dans la cave, scène du crime, aucun ADN, aucune trace ne prouvent la présence d'Omar. Pas de traces non plus chez lui, sur ses vêtements ou sous ses semelles, qu'il n'a pas nettoyées. Quant à l'arme blanche, « large de 2 centimètres et tranchant des deux côtés », on décrète qu'il s'agit du sécateur du jardinier, bien que celui-ci ne coupe que d'un seul côté. Et on ne s'étonne pas qu'ait disparu de son écrin, à la Chamade, un coupe-papier en argent... à double lame de 2 centimètres.

Lundi 24 juin 1991, un dénommé Salah El Ouaer, ouvrier tunisien, s'affaire sur un chantier voisin. A 15 h 30, il remarque qu'un 4x4 « genre Volvo ou Range Rover » se gare devant chez Ghislaine Marchal. Un homme blond, la trentaine, lunettes noires, en descend et sonne au portail. L'ouvrier entend « Qui est-là ? », lancé depuis la maison par une voix féminine. Ce témoin vient déposer à la gendarmerie. Il est en situation irrégulière et on lui fait comprendre qu'il doit quitter au plus vite le territoire, sous peine de s'exposer à des ennuis. Il s'exécute. Qui se trouvait chez la victime le 24 juin à 15 h 30, quatre heures avant l'arrivée des gendarmes ? Ce mystère ne fera l'objet d'aucune investigation. Ghislaine Marchal employait quasiment à plein-temps une femme de ménage, Liliane Ronceveau. Lors de son audition, elle charge Omar, et déclare que sa patronne lui avait donné congé les 23 et 24 juin. « Elle m'a dit qu'elle partait en voyage », ajoute-t-elle. Sa déposition

s'arrête là. Le juge et la police ne se demandent pas pourquoi Mme Marchal lui aurait dit s'absenter de Mougins alors qu'elle a programmé deux déjeuners. Il n'y a pas d'enquête sur cette femme de ménage dont les fréquentations, on le verra plus tard, auraient peut-être éclairé cette affaire sous un jour différent.

Ainsi avance l'instruction. Plusieurs témoins s'offusqueront de ne pas avoir été entendus. Le rapport de synthèse remis à la chambre d'accusation d'Aix-en-Provence fera sourire plus d'un criminologue. Sur certains points, il s'arrange des auditions. Ainsi, la boulangère est devenue certaine de ne pas avoir vu Omar, alors qu'elle a déclaré ne pouvoir se prononcer. Idem pour les prostituées. Selon le juge Renard en personne, « le dossier ne se fonde pas sur des preuves matérielles, essentiellement sur le comportement d'Omar Raddad ». Ses amis et ses employeurs le décrivent comme un homme affable, doux, avenant et calme. Mais il déconcerte juge et gendarmes par son impassibilité. Son attitude, atypique et refléchie, est interprétée comme « une feinte » ; ses deux grèves de la faim et sa tentative de suicide, comme « une stratégie ». C'est à l'évidence un introverti « maître de lui », qui a sûrement « une part d'ombre », estiment-ils. Extrait du rapport : « Lorsqu'il décide d'aller à la Chamade, c'est donc pour solliciter de l'argent à Mme Marchal. Son refus ne lui laisse pas d'autre alternative, il doit, pour repartir avec l'argent, tuer Mme Marchal. Cela confirme le mobile [...] ». Pour le juge – qui sera démis de ses fonctions quelques années plus tard par le procureur de la République, Eric de Montgolfier – et le major Cenci, le crime profite donc à Omar Raddad. Certes, il demandait souvent des avances à sa patronne. Mais on retrouvera 2000 francs en liquide et des bijoux en évidence à la Chamade. Seuls ont disparu des objets en étain sans valeur, le fameux coupe-papier et, surtout, 26 pages arrachées au journal intime de Ghislaine Marchal. Cela n'interpelle pas les enquêteurs, qui ne se pencheront pas sur la vie privée de la victime. Ils ne s'intéresseront pas à son initiation éventuelle à la secte de l'Ordre du temple solaire, rumeur insistante à l'époque. Aucune commission rogatoire n'est réclamée en Suisse, où Ghislaine Marchal possédait des comptes. On détruira aussi une pellicule, trouvée chez elle, contenant 11 images. « Elles n'apportent aucun élément positif au dossier », note le rapport. En termes juridiques, il s'agit d'une destruction de scellés.

Le procès d'Omar Raddad s'ouvre le 24 janvier 1994 devant les assises des Alpes-Maritimes. Il dure onze jours. Ses deux précédents avocats ont été remplacés par M^e Jacques Vergès. Celui-ci refuse de porter plainte pour violation du Code de procédure pénale, comme souhaitaient le faire ses prédécesseurs, M^{es} Girard et Baudoux. En face de lui, pour la partie civile, M^e Henri Leclerc, vice-président de la Ligue des droits de l'homme, judicieusement choisi

par le bâtonnier du Granrut, parent de la victime, comme caution antiraciste. Les débats sont parfois houleux. « Omar, debout ! » lance un jour le président de la cour, Armand Djian. « Omar a un nom », réagit M^e Vergès. Et lorsque Latifa Raddad dépeint la gentillesse de son mari, le président lui demande : « L'est-il aussi lorsqu'il égorgé le mouton ? » A la barre, les témoins de la défense sont malmenés. Mme Pascal, la voisine de 80 ans, est harcelée durant deux heures. Elle

La tentative de suicide d'Omar Raddad passe pour une stratégie

ne se démonte pas, raconte même ce mystérieux coup de fil anonyme, qu'elle a reçu le soir de la découverte du corps : « Il en a fait de belles, votre jardinier, et elle l'a écrit avec son sang. » Or, le meurtre n'est alors connu que des seuls gendarmes. « Une plaisanterie indiscrète », estimera la cour. Xavier Le Poivre, expert cité par M^e Vergès, déclarera, après son audition : « J'ai eu du mal à m'exprimer face à une machine orientée. » Les spécialistes graphologues ne sont maintenant plus certains qu'à 70 % de la concordance des écritures. « Deux tiers coupable, un tiers innocent », ironise l'avocat de l'accusé. Aucune prostituée ne comparaît. Les gendarmes affirment ne pas les avoir retrouvées alors qu'elles ont, si l'on ose dire, pignon sur rue. « Dès qu'une piste ne concerne pas Omar, on la ferme », lance M^e Vergès.

Il est, bien entendu, question de la scène de crime. Allongée sur le dos, peignoir retroussé, il est peu vraisemblable que Ghislaine Marchal ait rampé jusqu'à la porte pour écrire la fameuse phrase. Sinon, le vêtement recouvrirait son corps. Mais, à supposer qu'elle l'ait fait, où sont les traînées de sang au sol indiquant un mouvement ? Nulle part. Et sur ses ongles, si elle a tracé les lettres ? Inexistantes. On n'y a relevé que de la poussière. Aurait-elle été déplacée par un tiers ? Les débats ne tranchent pas. Blessée comme elle l'était, comment imaginer qu'elle puisse lever le bras et écrire ces lettres bien droites dans l'obscurité ? Et comment cette femme combative admettrait-elle sa propre mort, en dénonçant Omar au passé composé ? « C'est son testament », rétorque le juge Renard. Enfin, pourquoi et comment, dans son état, a-t-elle pu s'enfermer à l'aide d'un système bricolé avec un lit pliant de 12 kilos, le chevron et une barre de fer, compromettant ainsi l'arrivée d'éventuels secours ? Mystère. D'autant que la cave était fermée à clé de l'extérieur. Quant aux yeux restés clairs, le président Djian osera : « Un miracle. » Ce dernier choisira volontairement le dernier jour du procès pour faire venir, dans le prétoire, les portes et leurs inscriptions sanglantes. Les jurés les regardent comme des étendards accusateurs. Sous leurs yeux, la trace d'une main, des cheveux, presque l'ombre d'un visage, l'évidente agonie.

Le procureur requiert dix-sept à vingt ans de réclusion criminelle. Les délibérés durent six heures trente. Le 2 février 1994, à une voix de majorité, les jurés condamnent Omar Raddad à dix-huit ans de réclusion assortie de circonstances atténuantes inexplicables au regard de l'atrocité du crime. Elles témoignent sans doute d'une grande hésitation de leur part. « On a été travaillé au corps par le président », confiera l'un d'eux au magazine « VSD ». « Le doute, flagrant, n'a pas profité à l'accusé », s'insurge encore l'académicien Jean-Marie Rouart. « Dans cette affaire, poursuit-il, la justice a perdu tous ses repères éthiques. La machine judiciaire ne voulait pas rendre sa proie. Plus qu'une erreur, c'est un complot. On a protégé un secret ! » Rouart se rend à Mougins en 1994 et retracera dans un livre⁽³⁾ le déroulement minutieux des erreurs et manipulations qui menèrent à la condamnation d'Omar. Il parvient aussi à réunir, la même année, un comité de soutien. Des personnalités prestigieuses y adhèrent, dont les écrivains Jean d'Ormesson et Henri Troyat, Albin Chalandon, ancien garde des Sceaux, Sabine Mariette, alors présidente du Syndicat de la magistrature et M^e Thierry Levy. En 1997, l'académicien organise un colloque à l'Institut de criminologie, à Paris. Pièce après pièce, l'instruction y est démontée par d'éminents experts. Et du livre de Jean-Marie Rouart sera tiré un film⁽⁴⁾ qui changera l'état d'esprit de l'opinion publique.

Jacques Vergès de son côté demande à Roger-Marc Moreau, patron de l'agence Criminalistes Consultants, d'investiguer dans la région. Ce dernier y passera presque trois ans, jusqu'en 1998. Une contre-enquête⁽⁵⁾ qui va dévoiler des éléments capitaux, ignorés lors du procès. Ainsi, la cave. Alors que les gendarmes ont certifié qu'il était impossible de reconstituer, depuis l'extérieur, le système

A une voix de majorité, les jurés le condamnent à dix-huit ans de prison

supposé bricolé par Ghislaine Marchal, il y parviendra aisément. Il fait ensuite longuement parler la femme de ménage : « Un personnage prolix, voluble, qui donne mille détails sur tout, mais souvent se contredit. » Sa contre-enquête établit que Ghislaine Marchal la soupçonnait de vol. En 1995, le détective retrouve surtout Pablo, son compagnon à l'époque. « Je suis content que vous ve

niez me voir. Personne ne m'a interrogé. » Liliane, se souvient Pablo, lui dira, le dimanche 23 juin au matin, qu'elle part travailler chez Mme Marchal, contrairement à sa déposition. « Elle m'a menti, elle avait un amant. » Il s'agit d'un certain Pierrot, personnage violent, souvent ivre, déjà condamné pour meurtre. Les enquêteurs savaient-ils que ce Pierrot connaissait la Chamade, où il a déménagé des meubles, en 1991 ?

Le limier de M^e Vergès se rend au bar Le Sofra, fréquenté par Liliane Ronceveau. Le patron de l'estaminet lui confie que celle-ci avait des conciliabules fréquents et animés avec Pierrot. « Un jour, la veille d'ailleurs de son suicide, confie-t-il à Roger-Marc Moreau, Pierrot, soûl, s'est vanté d'avoir tué Mme Marchal. » Quelque temps après le crime, la femme de ménage s'offrit des bijoux, des soins esthétiques coûteux et acheta une automobile à sa fille. Face à Jean Ker, journaliste d'investigation à Paris Match, Liliane se souviendra subitement du coupe-papier en argent : « J'ai oublié d'en parler aux gendarmes. Enfin... un proche de la famille m'a demandé de ne pas l'évoquer. »

Moreau fait aussi parler Mimoun Barkani, l'ancien majordome des époux Marchal, resté dix ans à leur service. Mimoun est l'oncle d'Omar Raddad. C'est lui qui l'a présenté à Mme Marchal, après le décès de son mari. « J'ai appris la nouvelle du meurtre à la télévision, confie-t-il au reporter, alors que je portais un plateau dans le salon de mes nouveaux patrons. J'ai lâché le plateau en disant à voix haute : « Je sais qui a fait ça ! » Il raconte ensuite qu'un jour, il entendra Mme Marchal appeler au secours depuis son salon. « Je me suis précipité et elle m'a dit « Ce n'est rien » en se grattant le cou. A l'évidence, le proche, qui lui rendait visite ce jour-là, avait entrepris de l'étrangler. Cet homme est un chasseur. Il pratique cette tradition qui consiste à écrire sur les cartons avec le sang des animaux tués. Une fois, il a tenté d'écraser Mme Marchal avec sa voiture. Il avait avec elle des différends violents pour des questions d'argent. Il en demandait sans cesse. Mme Marchal m'a même dit un jour : « S'il m'arrive quelque chose, tu sauras qui c'est. » Elle avait peur et souhaitait me reprendre à son service. » Les gendarmes diront à Mimoun Barkani : « Votre témoignage ne sera pas crédible, vous êtes l'oncle de l'accusé. » Et il n'y aura aucune investigation sérieuse sur ce proche. Le journaliste Jean Ker, lui, retrouvera cinq autres témoins à qui Ghislaine Marchal avait également confié craindre pour sa vie. Aucun ne figure au dossier d'instruction, aucun ne parlait d'Omar.

Fin 1995, le roi Hassan II, en voyage officiel en France, entretient le président de la République, Jacques Chirac, de cette « affaire personnelle ». En 1996, Omar Raddad est gracié. Il sort de prison le 4 septembre 1998, après plus de sept ans de détention. Depuis 2001, il passe ses jours à attendre une révision de son procès. Handicapé à 80 %, il ne travaille pas et n'est pas en grande forme. « J'ai été gracié, pas innocenté, dit-il. Dans ma tête, je suis toujours en prison. » ●

Arnaud Bizot

1. « "Omar m'a tuer", l'affaire Omar Raddad », documentaire de Karl Zéro et Chris Laffaille, réalisé en 2011.

2. « Omar l'a tuée », de Georges Cenci, éd. L'Harmattan.

3. « Omar, la construction d'un coupable », de Jean-Marie Rouart, éd. de Fallois.

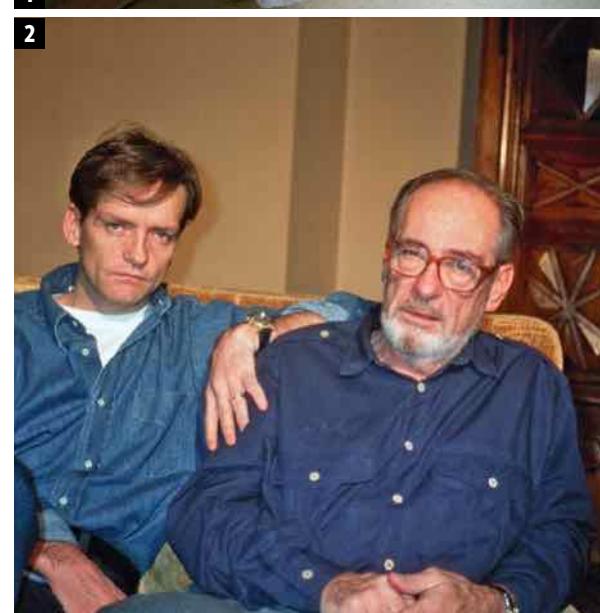
4. « Omar m'a tuer », film de Roschdy Zem, réalisé en 2011.

5. « Omar Raddad, contre-enquête pour la révision d'un procès manipulé », de Christophe Deloire et Roger-Marc Moreau, éd. Raymond Castells.

FAITS DIVERS

MOURIR POUR L'ORDRE DU TEMPLE SOLAIRE

Un an après le suicide collectif de 53 membres de l'Ordre du temple solaire (OTS) au Québec et en Suisse, un nouveau carnage a eu lieu, en France dans la nuit du 15 au 16 décembre 1995. Seize corps carbonisés – 14 personnes froidement abattues par deux hommes qui se sont suicidés dans la foulée –, sont retrouvés, disposés en étoile autour d'un bûcher, dans une clairière isolée du plateau du Vercors, dans l'Isère. Les gendarmes identifient toutes les victimes, dont trois enfants de 2, 4 et 6 ans. Parmi les tués figurent Edith, la femme de Jean Vuarnet, champion de ski, et Patrick, son fils. Au total, entre 1994 et 1997, on dénombrera 74 morts dans ce type d'action suicidaire. Le massacre français a été longuement prémedité par les membres de l'OTS (1, les chasubles, 4, une cérémonie d'obsèques), organisation sectaire qui se prétend le prolongement des Templiers, ordre militaire et religieux fondé au XII^e siècle. Après les premiers drames, Patrick Vuarnet avait avoué: « Ma mère et moi, on se demande encore pourquoi on n'a pas été convoqués. » C'est ainsi que ces « oubliés » du premier « transit vers Sirius » avaient pris l'habitude de se retrouver lors de séances de spiritisme pour entrer en contact avec Jo Di Mambro et Luc Jouret (3), les deux gourous, morts lors du « sacrifice » d'octobre 1994. L'enquête durera plus de cinq ans. Le juge grenoblois Luc Fontaine écarte vite l'hypothèse d'une intervention extérieure, au grand dam des familles de victimes emmenées par Jean Vuarnet (2, ici avec son fils Alain), qui diligentera des investigations en parallèle. Le magistrat instructeur évoque « des gens terriblement meurtris, qui étaient à la recherche d'une réalité rationnelle, et auxquels nous avons été obligés de dire que la rationalité était totalement absente de ce drame ». Au procès qui s'ouvre en avril 2001 à Grenoble, il n'y a qu'un prévenu: Michel Tabachnik (5), célèbre chef d'orchestre suisse, rédacteur des textes théoriques de la secte. Ses liens avec Di Mambro et Jouret sont avérés, mais il nie son implication dans les massacres. Il sera relaxé, en première instance comme en appel, au motif que « la preuve fait défaut que Michel Tabachnik a participé sciemment à l'organisation du crime ». Pascal Meynadier



TROIS AFFAIRES D'ETAT

CHRISTINE DEVIERS-JONCOUR, « LA PUTAIN DE LA RÉPUBLIQUE »

Six mois après sa sortie de prison où elle a passé cinq mois et demi, celle par qui le scandale est arrivé, publie, en 1998, ses Mémoires sous le titre provocateur « La putain de la République ». La justice la soupçonne d'avoir perçu des millions



de francs de commissions de la part de la compagnie Elf Aquitaine pour obtenir de son amant, Roland Dumas, alors ministre des Affaires étrangères, l'autorisation de vendre des frégates militaires à Taïwan. C'est Alfred Sirven, numéro deux du groupe pétrolier, qui fait embaucher Christine Deviers-Joncour en qualité de relations publiques en 1989 et lui prodigue des conseils pour mener à bien sa mission. Peine perdue car Roland Dumas ne se laisse pas convaincre et le Quai d'Orsay n'avalise pas la vente. Cependant, le président Mitterrand passant outre, le contrat finit par être signé et Christine sera tout de même payée pour ses bons offices. Muette devant la juge Eva Joly, elle ne permettra pas qu'on établisse un lien entre Dumas et le contrat des frégates. Elle résiste à toutes les pressions, même condamnée à trois ans de prison, dont dix-huit mois avec sursis, et 1,5 million de francs d'amende pour « recel d'abus de biens sociaux ». L'ex-ministre, lui, a été relaxé.

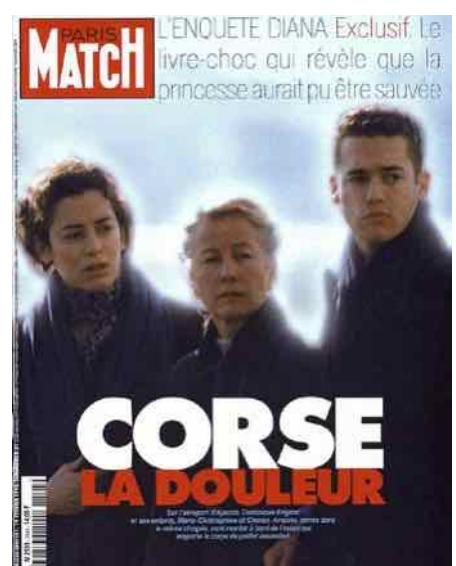


PIERRE BÉRÉGOVOY : SUICIDE D'UN PREMIER MINISTRE

A l'occasion d'une enquête sur des abus de biens sociaux dans laquelle a été compromis Roger-Patrice Pelat, un ami proche de François Mitterrand, le juge Thierry Jean-Pierre découvre que l'homme d'affaires a également signé un chèque de 1 million de francs au nom du notaire de Pierre Bérégovoy. Un prêt sans intérêts qui a permis au ministre des Finances d'acheter un appartement de 70 m² à Paris. Devenu entre-temps Premier ministre, Pierre Bérégovoy a bien remboursé 500 000 francs. On ne trouve pas, en revanche, la liste des meubles et des œuvres d'art avec lesquels il aurait fini d'apurer sa dette. L'affaire, révélée par « Le Canard enchaîné » le 3 février 1993, en pleine campagne des législatives, est dévastatrice pour le chantre de la lutte contre la corruption politique. A chaque meeting, ses opposants scandent : « Béré, t'as pas 100 briques ? » Brisé par la polémique, Bérégovoy ne cesse de répéter à ses proches : « Ils ne vont plus me lâcher, je suis foutu. » La défaite électorale de la gauche se transforme en débandade. En tant que chef de la majorité, il est dans l'œil du cyclone, s'accusant de tous les maux. Un mois après avoir quitté Matignon, le 1^{er} mai 1993, ignoré par ses amis, Pierre Bérégovoy se suicide à l'aide de l'arme de service de son officier de sécurité, qu'il avait réussi à subtiliser. Son corps est retrouvé le long de la berge du canal de la Jonction à Nevers, son fief.

CLAUDE ERIGNAC, LE PRÉFET ASSASSINÉ

Sur un trottoir d'Ajaccio, vendredi 6 février 1998, à 21 h 15, Claude Erignac, préfet de Corse, a écrit de son sang une page tragique de l'histoire de l'île de beauté. Le haut fonctionnaire est atteint par trois balles de calibre 9 mm, une dans la nuque à bout portant, les deux autres en pleine tête pour l'achever. Le tireur dépose son pistolet, un Beretta 1992 F, à côté du corps. Cette exécution d'un homme désarmé, qui s'apprêtait à écouter « La symphonie héroïque » de Beethoven au théâtre du Kallisté, va faire sortir de leur torpeur des dizaines de milliers de Corses. A gauche comme à droite, la classe politique manifeste son indignation : « Cet acte inqualifiable et abject, en frappant le représentant de l'Etat, atteint la nation tout entière », déclare le Premier ministre Lionel Jospin. Sur le livre de condoléances, à la préfecture, les Corses écriront leur « honte ». Et applaudiront Jacques Chirac, le 9 février, lorsque, devant le monument aux morts d'Ajaccio, le chef de l'Etat affirmera les valeurs de la République. Le 21 mai 1999, la sous-direction anti-terroriste arrêtera quatre hommes, qui passeront rapidement aux aveux. Un mandat est lancé contre le militant indépendantiste Yvan Colonna. Il sera arrêté en 2003 et définitivement condamné à la réclusion à perpétuité, sans période de sûreté, le 11 juillet 2012, après le rejet de son pourvoi en cassation. La justice a retenu qu'il a bien tenu « le rôle de tireur lors de l'assassinat ».





« TITANIC » BAT DES RECORDS

C'est le naufrage le plus lucratif de l'histoire du cinéma. Quand James Cameron sort son « Titanic » en 1997, sait-il qu'il va toucher le jackpot ? L'histoire d'amour entre Jack (Leonardo DiCaprio), le migrant qui court après le rêve américain, et Rose (Kate Winslet), la passagère de première classe dépressive, embarqués sur le paquebot au funeste destin séduit la terre entière, cumulant 1,8 milliard de dollars de recettes. Au panthéon des récompenses, le film obtient 11 Oscars, le record de « Ben Hur ». En France, il n'a toujours pas cédé sa première place au box-office (22 millions de spectateurs). Et si au niveau mondial, il l'a perdue en 2009, c'est pour la laisser à une autre œuvre de Cameron, « Avatar ».



CES FILMS INDÉTRÔNABLES

« Forrest Gump », « La liste de Schindler »
« Danse avec les loups », « Jurassic Park », « Braveheart », ou « Léon », un blockbuster à l'américaine signé Luc Besson... Les années 1990 propulsent une série de succès grand public, mais avec « Titanic », James Cameron rafle la mise.



LA FRANCE RELÈVE LE DÉFI

QUATORZE MILLIONS DE SPECTATEURS POUR « LES VISITEURS »

En 1993, onze ans après « Le père Noël est une ordure », Christian Clavier triomphe de nouveau dans un film de Jean-Marie Poiré. « Les visiteurs » narre les aventures du comte Godefroy de Montmirail (Jean Reno), et de son serviteur Jacquoille (Clavier), inopinément précipités du XII^e siècle à notre époque. Les Français se ruent dans les salles obscures pour voir cette comédie loufoque bourrée d'anachronismes. Nommée neuf fois aux César, elle ne décrochera cependant qu'une seule statuette : celle de meilleure actrice dans un second rôle attribuée à Valérie Lemercier. On récompense mal les histoires d'humour.

CINQ CÉSAR POUR « LA REINE MARGOT »

Août 1572. Marguerite de Valois, sœur du roi, fille de la très catholique et très meurtrière Catherine de Médicis, se voit imposer le mariage avec Henri roi de Navarre et huguenot. De leurs noces découlera le massacre de la Saint-Barthélemy. Sang, amour et religion sont les ingrédients de cette fresque historique somptueuse réalisée par Patrice Chéreau en 1994 d'après le roman d'Alexandre Dumas. Les grands acteurs – Isabelle Adjani, Vincent Perez, Daniel Auteuil, Dominique Blanc... – s'y bousculent. Prix du jury et prix d'interprétation féminine (Virna Lisi) au 47^e Festival de Cannes, le film moissonne cinq César en 1995, dont celui de meilleure actrice remis à la reine Isabelle.



Tarantino fait bande à part

PAR JEAN-PIERRE BOUYXOU

D

e Peter Bogdanovich à Martin Scorsese, les réalisateurs cinéphiles ne manquent pas à Hollywood, en 1993, lorsque Quentin Tarantino entreprend le tournage de «Pulp Fiction». Mais l'univers culturel de ce nouveau venu, âgé de 30 ans, n'est pas le même que celui de ses illustres devanciers, nés deux décennies avant lui. Comme eux, certes, c'est à force de voir des films, bien plus qu'en fréquentant les écoles spécialisées, qu'il a appris le cinéma. Il a hanté les salles de Torrance, la banlieue de Los Angeles où s'étaient établis sa mère et son beau-père, pianiste de bar.

Mais ce ne sont pas seulement les classiques de Ford, Hawks ou Hitchcock qui ont forgé ses goûts. Des films plus

modernes, comme «La horde sauvage», de Sam Peckinpah, ou «Délivrance», de John Boorman, l'ont également marqué par leur âpreté et, surtout, leur violence visuelle. Il appartient à une génération qui, vivant en direct l'avènement de la vidéo, n'entretient pas la même prévention que les précédentes envers un pan entier de l'histoire du 7^e art : films d'horreur crapoteux, polars déjantés, tarzanières de série Z, westerns italiens, films de kung-fu, «blaxploitation» et bizarries érotiques, tout un cinéma de (mauvais) genre – celui, grosso modo, qu'on appelle en France le «cinéma bis» – longtemps ignoré par la critique et méprisé, en toute méconnaissance de cause, par

les cinéphiles «sérieux». D'abord destiné aux salles de quartier malfamées (les «grindhouses») et aux drive-in, ce cinéma d'essence populaire est soudain devenu la coqueluche d'un public jeune, sans idées préconçues, qui le découvre en cassettes VHS.

Moins policé que le cinéma traditionnel, il appartient au même univers que le rock et la B.D. Rien d'étonnant à ce que Tarantino, ayant très tôt abandonné le lycée et accompli ses gammes en travaillant comme ouvrier dans une salle X, ait été vendeur pendant cinq ans dans un vidéoclub. C'est là, en visionnant des centaines de cassettes, chefs-d'œuvre et nanars mêlés, qu'il a peaufiné son apprentissage.



Attention, scènes cultes : Mia Wallace (Uma Thurman) et Vincent Vega (John Travolta) dansent un twist ultra sexy sur « You Never Can Tell » de Chuck Berry ; deux tueurs dans l'exercice de leurs fonctions, Vega et le biblique Jules Winnfield (Samuel L. Jackson).



Nettement moins belliqueuse et déjantée que sur pellicule (quoi que...), l'équipe de «Pulp Fiction» – de g. à dr., Samuel L. Jackson, Maria de Medeiros, Quentin Tarantino, Bruce Willis, Uma Thurman et John Travolta – prend la pose dans les salons de l'hôtel Martinez, à Cannes, le 21 mai 1994. Deux jours plus tard, le réalisateur de 31 ans reçoit la Palme d'or.

Et que l'envie lui est venue de passer à l'acte, c'est-à-dire à la réalisation. Son premier essai, dont les prises de vues se sont étalées sur trois années, le week-end, entre copains, avec une caméra 16 mm de location, est resté inachevé. C'était, avoue-t-il, un ratage si flagrant qu'il n'a osé en montrer les rushes à personne.

Il a eu plus de chance avec sa tentative suivante, «Reservoir Dogs», une histoire de gangsters musclée et sanglante qu'il avait d'abord envisagé de bricoler dans les mêmes conditions d'amateurisme. Mais le scénario a séduit un acteur connu, Harvey Keitel, qui a changé la donne en s'impliquant dans le projet. Le film a été tourné en un mois, l'été 1991, avec un budget si serré que certaines scènes loupées (comme celle où une balle fait gicler du sang AVANT d'être tirée) ont été montées telles quelles, sans pouvoir être refaites. Prises dans la cadence infernale du film, elles s'intègrent si bien à sa dinguerie ambiante, faisant fi de toute logique ou vraisemblance, mais feignant le réalisme le plus cru, que le public n'y a vu que du feu. Présenté au Sundance Film Festival, une manifestation présidée par Robert Redford pour promouvoir le cinéma indépendant, puis diffusé dans un réseau réduit de salles, «Reservoir Dogs», qui a coûté 1,2 million de dollars, a rapporté vingt fois sa mise. Un joli succès qui, en un éclair, a

fait de Tarantino l'un des cinéastes les plus en vue de l'époque.

Il n'a eu aucune peine à trouver le financement de «Pulp Fiction». Lui et son associé, Lawrence Bender, ont fondé une boîte de production, A Band Apart, ainsi nommée en hommage (phonétique) à «Bande à part», de Jean-Luc Godard. Ce dernier est en effet un des cinéastes chouchous de Tarantino, qui partage sa désinvolture et son intransigeance, son impertinence et son goût des citations. Mais c'est Miramax, un ancien petit studio tout récemment racheté par Disney, qui fournit l'essentiel de l'argent. Le boss de la compagnie, un certain Harvey Weinstein, pas encore connu pour ses frasques sexuelles, alloue au film un budget de 8 millions de dollars. Une misère, en regard des productions de prestige (le «Dracula» de Coppola vient d'engloutir le quintuple de cette somme). Mais le Pérou, par rapport à ce qu'avait coûté «Reservoir Dogs», Quentin Tarantino peut lâcher la bride à son imagination. Il dispose de deux mois et demi de tournage, d'acteurs célèbres (John Travolta, Tim Roth, Samuel L. Jackson, Bruce Willis, Uma Thurman). Surtout, il est libre.

Comme «Reservoir Dogs», «Pulp Fiction» sera un film de gangsters plein de violence et d'humour. «Je voulais qu'il

ressemble à une épopee, expliquera le réalisateur. C'est une épopee dans tous les domaines, l'inventivité, l'ambition, la durée, le cadrage, tout excepté le coût.» Mais ce n'est pas une épopee ordinaire : elle raconte trois histoires distinctes, reliées par des protagonistes communs. Une intrigue méticuleusement déconstruite où pleuvent les références cinéphiles, comme autant d'hommages éclectiques à Sergio Corbucci et à Federico Fellini, à Don Siegel et à Robert Aldrich, à Russ Meyer et à Tobe Hooper, à Bruce Lee et aux Trois Stooges. Pour les costumes, Tarantino s'inspire de Jean-Pierre Melville, dont les personnages «portent leurs vêtements comme des armures symboliques». Loin de nuire à l'efficacité du film, ces références – qu'il n'est pas indispensable de percevoir pour se laisser emporter par l'action – sont des plus qui, aux yeux d'un public désormais nombreux, rompu aux excentricités des westerns spaghetti et des «slashers» les plus gore, ajoutent à «Pulp Fiction» un attrait supplémentaire. Les spectateurs auxquels s'adresse Tarantino sont, pour lui, des complices.

«Pulp Fiction» recevra la Palme d'or au Festival de Cannes, en 1994, et rapportera 214 millions de dollars. Un triomphe qui brouillera définitivement les cartes entre cinéma dit «d'auteur» et cinéma de consommation. ●

SHARON STONE & JEANNE MOREAU

Conversation privée

UN ENTRETIEN AVEC DANY JUCAUD

«C'est Jeanne. J'y vais !»

Sharon s'est levée d'un bond. Le cheveu en bataille. Sans fard, pieds nus, en pantalon et pull de coton beige, elle se dirige vers la porte avec toujours cette même démarche de guerrière.

Et Jeanne, la grande Jeanne, très élégante, en tailleur-pantalon bleu marine, soudain si minuscule, qui vient se blottir dans ses bras. C'est Sharon qui a tenu à ce que l'on déjeune chez elle. Dans la salle à manger, le couvert est mis pour trois. Des roses rouges. Deux chats qui rôdent... Sharon m'a fait promettre, il y a longtemps, de ne jamais décrire sa maison. «C'est tout ce qui me reste de privé. Laisse-le-moi.» Promis ! Jeanne tend à Sharon deux bouteilles de beychevelle. «C'est pour toi et Phil [Bronstein, son mari jusqu'en 2004].» Sharon les serre dans ses bras comme si c'était le plus beau cadeau du monde. «Dimanche, c'est son anniversaire, on les boira en pensant à toi.»

Jeanne Moreau. Nous nous sommes rencontrées, pour la première fois, il y a quatre ans à Cannes. Tu te souviens ? C'est drôle, nous n'avons jamais été très intimes, pourtant nous nous sentons si proches l'une de l'autre. Montaigne donnait ainsi les raisons de son amitié avec La Boétie : "Parce que c'était lui, parce que c'était moi." Je crois aux coups de foudre en amour comme en amitié. Je t'avais évidemment remarquée dans "Basic Instinct". Mais je ne m'étais pas dit : "Tiens, j'ai envie de la rencontrer." Le destin organise souvent les choses pour nous.

Sharon Stone. Je crois que nous nous entendons bien parce que nous sommes de la même planète. Tu es la seule personne que je connaisse qui ait les réponses à certaines de mes questions. Devant toi, je me sens toujours comme une étudiante.

Jeanne. Moi aussi je t'écoute. C'est tout de même à cause de toi que je me suis fait couper les cheveux en deux minutes !

Paru dans Paris Match n° 2577 du 15 octobre 1998

Paris Match. Quand une de mes amies a su que je déjeunais avec vous, elle m'a dit : "Bonne chance pour ton déjeuner, ce sont deux monstres !" **Est-ce que vous n'avez pas peur parfois d'être vraiment qui vous êtes ?**

[Elles éclatent de rire.]

Jeanne. Tu trouves que je suis un monstre ? Quand j'étais jeune, peut-être, mais plus maintenant.

Sharon. Moi, je suis un monstre. Mais, j'avoue que ça commence un peu à me fatiguer.

Jeanne. Disons que j'étais un monstre dans mes relations amoureuses. On ne pouvait absolument pas compter sur moi. Dans ma vie, j'ai toujours fait passer mes passions avant mes intérêts. Ma grande faiblesse, peut-être, a été mon manque d'ambition.

Sharon. Tu sais, moi aussi au début, je n'étais pas ambitieuse. Je voulais seulement faire du bon travail. Alors j'acceptais tout ce qu'on me proposait. Tu imagines, j'étais même humble ! Tant que j'avais de quoi payer mon loyer, cela me suffisait. Et puis, à 32 ans, j'ai eu ce terrible accident de voiture. Je suis restée corsetée dans une chaise roulante pendant neuf mois. Je faisais cinq heures de rééducation par jour pour réapprendre à marcher. Je venais d'acheter une maison. Il n'y avait pratiquement pas de meubles, qu'une petite machine à écrire à côté de mon lit. Je ne pouvais pas bouger. Tous mes amis, comme par hasard, avaient disparu. Un jour, un de mes anciens professeurs d'école m'a demandé d'écrire le discours de la remise des prix. C'est en le rédigeant que j'ai, pour la première fois,

réalisé que je n'étais pas très fière de ma vie. De ces petits rôles stupides que j'acceptais par peur du chômage. J'ai compris que si je voulais quelque chose, personne ne me l'apporterait sur un plateau. C'était à moi de faire les premiers pas. J'étais décidée à aller au bout de moi-même et à montrer ce dont j'étais capable. Je m'étais faite à l'idée que cela ne marcherait peut-être jamais pour moi, mais au moins, je voulais me dire que j'avais tout tenté pour y arriver.

Jeanne. Ce n'est pas de l'ambition, c'est de la détermination. Je reconnaissais que j'ai eu moins à me battre que toi. Ce sont les metteurs en scène qui sont venus me chercher et puis les temps étaient différents. Mon truc, c'était le théâtre. Faire du cinéma, à l'époque, était le meilleur moyen d'échapper au monde des adultes et aux horreurs de la guerre.

Sharon. Tu ne t'es jamais bien entendue avec les adultes, n'est-ce pas ?

Jeanne. Je n'aime pas les gens qui manquent de curiosité, qui sont victimes des conventions. Aujourd'hui, une femme de 30 ans, ça va encore. A 45 ans, attention. Et à partir de la ménopause, c'est fini. Tu imagines comme les conventions peuvent raccourcir la vie !

Sharon. Il faut beaucoup d'intégrité pour être une artiste. Pour moi, les artistes sont les soldats de Dieu. On m'a souvent reproché d'être une malade du contrôle. On contrôle quand on a peur. Peur de souffrir, peur d'être désillusionnée. J'avais été très blessée. Je voulais que tout soit parfait. Aujourd'hui, plus j'avance dans la vie, moins j'ai peur... *(Suite page 110)*

Au lendemain de l'hommage solennel rendu à la Française le 1^{er} octobre 1998 par l'Académie des Oscars, Jeanne Moreau et Sharon Stone – qui, la veille, officia en tant que maîtresse de cérémonie – se sont retrouvées pour bavarder en privé. Amies depuis quatre ans, les deux actrices ont partagé ce moment intime avec Paris Match.

PHOTOS GILLES DESCAMPS



« Comme toi, j'ai toujours été attirée par les hommes jeunes »

Jeanne

Jeanne, vous avez joué des garces, des putains, mais jamais de junkie ou d'alcoolique. Ce sont pourtant des rôles magiques pour une actrice ?

Jeanne. Je n'ai jamais voulu jouer des femmes détruites. J'ai toujours essayé de donner une image positive de la femme. Vous vous rendez compte qu'aujourd'hui il y a des femmes qui commencent à se faire du souci pour leur âge à 28 ans !

Sharon. Je vais vous paraître futile, mais j'avoue que j'aimerais bien me faire faire un lifting. Un tout petit. J'ai tout qui commence à dégringoler. Phil est fou quand je lui dis cela.

Jeanne. Tu feras mieux d'apprendre à te relaxer et à profiter de la vie sans rien faire !

Sharon. O.K. A partir de demain, je vais aller moins à la gym et je dirai que je suis européenne ! Jeanne, sais-tu que tu as une silhouette extraordinaire ?

Jeanne. Moi, je ne vais pas à la gym. A Paris, j'ai un professeur qui vient à la maison tous les jours. C'est la gym qui vient à moi !

Sharon. Avant mon accident, j'étais d'une grande arrogance. La seule chose qui m'intéressait, c'était le sexe. Mon pouvoir, c'était ma sexualité. Je m'en servais comme d'une arme pour obtenir ce que je voulais. J'étais très paresseuse. Il n'y a rien de plus facile que de dominer quelqu'un sexuellement. Tu ne trouves pas ?

Jeanne. Disons plutôt que tu n'avais pas confiance en toi. Tu allais au plus facile. Ce n'est pas de la paresse, mais un manque de connaissance de soi.

Sharon. Tu as sans doute raison. Ma sexualité, depuis, a beaucoup évolué.

Jeanne, si vous étiez un homme, est-ce que Sharon vous plairait comme femme ?

Jeanne. Quelle question ! Comme amie oui, comme girlfriend, je ne sais pas.

Sharon. Bien que je sois totalement hétérosexuelle et que je n'aie aucun désir de faire l'amour avec une femme, j'avoue qu'il m'arrive parfois d'être très troublée sexuellement par une femme. Cela dit, les hommes les plus inattendus sont parfois de merveilleux amants. Je peux être attirée par quelqu'un de très primaire. Par un homme très beau physiquement mais qui n'a rien dans la tête. Je peux aller au lit une fois, juste pour essayer, pour la beauté du moment. Parce que je suis du genre curieuse.

Jeanne. J'ai toujours été comme toi attirée par des hommes plus jeunes. On croit souvent que c'est à cause de leur énergie, alors que, souvent, on en a encore plus qu'eux !

Sharon. Ce n'est pas tellement leur jeunesse physique qui me plaît, mais comme ils ont moins souffert, ils sont moins blasés, moins amers. En vieillissant, les gens ne veulent pas d'une relation mais d'un arrangement. Les jeunes, en revanche, remettent tout en question. Tu vois, peut-être parce qu'il a connu beaucoup de souffrance et de tragédie dans son passé, Phil a retrouvé une certaine innocence.

Qu'est-ce qu'il y a de tellement spécial dans la célébrité pour que les gens aient souvent envie de se détruire ?

Sharon. La gloire, ce n'est pas seulement des limousines et des lunettes noires. J'étais droguée à la célébrité ; je ne le suis plus. Ce que les gens oublient souvent, c'est que nous, quand on se plante, on se plante publiquement. Un faux pas et c'est immédiatement sur CNN.

Jeanne. Ce qu'il faut, c'est savoir se retirer à temps. Se retourner au plus profond de soi quand l'énergie descend avant de resurgir. C'est comme la grossesse.

Sharon. Qu'est-ce que cela t'a fait d'être enceinte ?

Jeanne. D'abord, j'ai détesté. C'était comme on dit un « accident ». Je débutais comme actrice, je n'étais pas sûre de vouloir me marier. Une fois que j'ai accepté le fait d'être enceinte, j'ai adoré. Je ne savais pas nager. J'ai appris. On flotte plus facilement avec son gros ventre.

Sharon. Tu n'avais pas l'impression d'avoir un « alien » dans ton ventre ?

Jeanne. Au contraire, je sentais le bébé nager à l'intérieur de moi, c'était vraiment merveilleux.

Sharon. Est-ce que tu crois que tu aurais raté quelque chose si tu n'avais pas eu d'enfant ?

Jeanne. Non. J'avoue que je n'ai absolument pas l'instinct maternel. Peut-être que j'ai eu Jérôme, mon fils, trop tôt. Je n'ai jamais été une mère.

Sharon. Jusqu'à présent, mon travail passait avant tout. Il n'y avait que moi qui comptais. Cela aurait été une folie de faire un enfant dans ces conditions. Aujourd'hui, mon travail n'est plus ma priorité absolue. Quand le moment viendra, je serai prête. Phil sera un père merveilleux.

Je vous observe depuis un moment. Est-ce que, lorsque vous êtes l'une en face de l'autre, vous oubliez que vous êtes deux actrices ?

Sharon. Nous sommes peut-être des actrices, mais aussi des êtres humains !

Jeanne. Quand vous jouez, vous mettez votre chair, votre esprit, vos pensées et votre cœur au service de quelque chose qui naît de l'imagination.

Sharon. Parfois, vous êtes tellement amoureuse de votre personnage que lorsque cela se termine, c'est, comme j'imagine, la redescendre d'une drogue, très douloreux. Vous ne supportez plus les gens qui vous entourent. C'est comme si quelqu'un mourrait à l'intérieur de vous. Parfois, on n'a même pas envie qu'il vous quitte. C'est là où cela peut devenir dangereux.

Jeanne. Je ne le vis pas avec la même violence. Peut-être parce que je suis plus vieille que toi. Mais c'est vrai que lorsqu'on quitte un rôle, c'est comme si on tuait un morceau de soi. On dit que c'est superficiel de jouer. Au contraire. Cela fait ressortir parfois des émotions enfouies que vous ne soupçonnez même pas. On nous reproche d'être égocentriques. Comment

« Ta bouche reflète ton âme, chez d'autres, une façon de croiser les jambes »

Sharon

Si leurs carrières paraissent dissemblables, les deux femmes ne cessent de se découvrir des points communs. C'est d'ailleurs Sharon qui a inspiré la coiffure courte que Jeanne a adoptée.



ne pas l'être ? Pour être une grande actrice, il faut être capable de se débarrasser de sa culpabilité. De toute forme de jugement et de préjugé.

Sharon. Le bien, le mal, ce qu'il faut faire ou ne pas faire, tout cela ne veut plus rien dire. Il faut être capable d'oublier ses inhibitions. On va si loin, parfois, qu'il est très dur de revenir dans le réel. Quand une scène se termine, t'est-il déjà arrivé de te sentir terriblement gênée de te trouver dans la pièce ?

Jeanne. Bien sûr ! Tu devrais faire du théâtre. Tu connaîtras de grands moments. Mais ce qui me plaît dans le cinéma, c'est la découverte.

Sharon. Quand on a un ego de la dimension du mien, si on n'a pas la générosité d'être quelqu'un d'autre, cela peut très mal tourner ! Avant que je sois connue, on me disait rarement que j'étais belle. Avec les années, mon visage a changé totalement. Je ne me reconnaissais plus sur les photos de moi à 20 ans. Ce que je vois chez les gens – lorsque je vois car je suis myope comme une taupe –, plus que leurs traits physiques, c'est l'énergie qui se dégage d'eux. Chez toi, c'est ta bouche qui reflète ton âme. Chez d'autres, ce sera une façon de croiser les jambes, un geste de la main...

Jeanne. La célébrité, comme l'amour, cela rend beau. Toi, au-delà de la beauté physique, tu as l'aura. Avec tous mes défauts

et toutes mes faiblesses, je suis exactement qui je voulais être. J'ai peut-être fait du mal aux gens, mais c'était sans le savoir. Je n'ai jamais failli à mes promesses. Je suis au fond quelqu'un de très fidèle. Même quand l'amour n'est plus là. La vie m'a apporté autant d'émotions que les films. Jean Cocteau parlait de «ces mensonges qui disent la vérité».

Sharon. Tu as connu Cocteau ! C'est incroyable. Tu les as tous connus.

Jeanne. Souvent, il vaut mieux ne pas rencontrer les gens qu'on admire. On risque d'avoir de grosses déceptions. Mais j'en ai croisé quelques-uns de formidables. On parlait tout à l'heure d'Anaïs Nin. Je l'ai bien connue.

Sharon. J'ai lu tous ses livres. Moi, je la trouve bidon.

Jeanne. Ne dis pas ça. Elle avait une certaine idée des femmes. Elle avait mis sa naïveté au service de son talent.

Sharon. Tu ne crois pas plutôt qu'elle jouait à être naïve sexuellement pour obtenir ce qu'elle voulait ?

Jeanne. Elle ne faisait pas semblant, elle était vraiment comme ça.

[Le chat passe entre les fleurs. Sharon a ramené ses genoux sur sa poitrine. Elle marque un temps.]

Sharon. Jeanne, c'était qui ton plus grand amour ?

Jeanne. Je ne crois pas qu'il y a un plus

grand amour qu'un autre. Je crois, en revanche, que la vie est un grand professeur. Chacun de mes amours a été différent. Et puis, on a tendance à confondre l'amour avec la passion. Le père de mon fils a été une grande passion dans ma vie. Louis Malle aussi. L'amour prend des couleurs différentes suivant les moments de ta vie. Et puis, un amour chasse l'autre.

Sharon. Tu sais, j'aimerais bien vieillir avec Phil. J'espère qu'on y arrivera. C'est drôle car il n'est pas du tout mon type d'homme. En fin de compte, quand je réfléchis bien, personne n'est jamais mon type. Jusqu'à ma rencontre avec Phil, choisir les hommes, ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux !

Jeanne. La première fois que je vous ai vus ensemble, c'était évident que c'était ton homme. Ton double. Il faut l'entendre quand il parle de toi !

Sharon. Il sait voir au travers des gens. Il me protège.

Quel est le plus beau compliment qu'on vous ait jamais fait ?

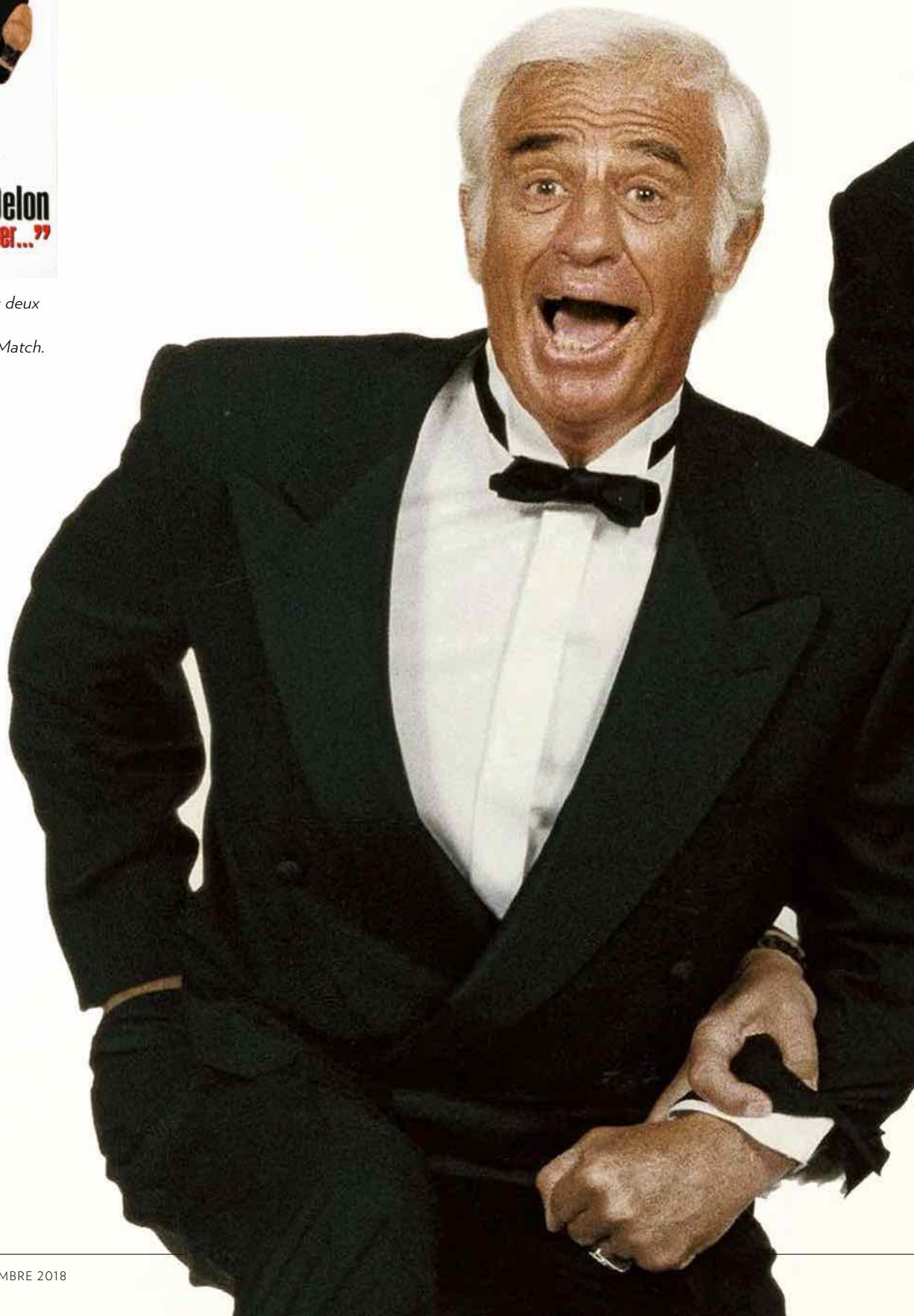
Sharon. Quand j'étais jeune, j'ai rencontré un jour Pierre Cardin qui m'a dit que j'étais une rose blanche.

Jeanne. Moi, c'était pas plus tard que ce matin, un monsieur m'a dit qu'il m'avait vue à la télévision et qu'il me trouvait belle. A 70 ans, tu te rends compte ? ● *Dany Jucaud*

FESTIVAL DE CANNES



En mai 1997, à deux jours de l'ouverture, les deux plus grandes stars françaises célèbrent leur absence de l'événement en couverture de Match.





Les 50 ans sur la Croisette ? Sans eux !

Comme deux gosses! Les enfants terribles du cinéma français sont ravis de faire un pied de nez à la direction du Festival de Cannes qui a oublié de les inviter pour la 50^e édition. Avec quarante ans de carrière au compteur, les deux lions montrent qu'ils ont encore du ressort! Ils s'imaginaient très bien montant les marches du Palais des festivals côté à côté, «au pas de course». «Si le cinéma américain fêtait son anniversaire, vous imaginez qu'il viendrait à l'idée des organisateurs de ne pas inviter De Niro et Pacino?» s'insurge Jean-Paul Belmondo. Et Alain Delon d'enfoncer le clou: «De toute façon, nous, Cannes, on s'en fout! C'est la France qui compte.»

Bernard Tapie, la contre-attaque permanente

PAR PASCAL MEYNADIER

Bernard Tapie, l'enfant chéri des années 1980, entre dans cette nouvelle décennie par un coup d'éclat, mais toujours sur le fil du rasoir. La maxime romaine « Il n'y a pas loin du Capitole à la Roche tarpeienne » a été écrite pour lui... Son curriculum vitae ressemble à un inventaire à la Prévert. Tour à tour vendeur de télévision, ingénieur, chanteur, homme d'affaires et as de la politique, ce fils d'ouvrier devenu milliardaire a connu toutes les passions et toutes les turbulences.

En juillet 1990, l'homme d'affaires achète l'entreprise allemande Adidas aux sœurs Dassler, héritières d'Adolf Dassler, le fondateur de la marque aux trois bandes. Mais l'appel de la politique est plus fort. Et Tapie ne refuse jamais un défi. Pour éviter tout conflit d'intérêts, il se défait de la firme d'articles de sport fin 1992 auprès du Crédit lyonnais. Et le voilà même qui fanfaronne dans les colonnes de Paris Match : « Après la vente d'Adidas, il me reste plus de 1 milliard [de francs] ! » Deux ans encore, et l'homme d'affaires est ruiné et inéligible. Avec lui, les commentateurs balancent entre le coup de chapeau et les ricanements sceptiques. Son destin est tout tracé : il sera le « golden boy » tout à la fois couvert de gloire et qu'on jettera

au bûcher des vanités. « Ma force, dit-il, c'est de toujours rebondir... » Comme un équilibriste au bord du gouffre.

Nommé par François Mitterrand à la tête d'un grand ministère de la Ville en avril 1992, il est « fou de joie », mais démissionne un mois et demi plus tard après une mise en examen. Il obtient un non-lieu en décembre de la même année, revient au gouvernement et démissionne trois mois plus tard, emporté comme tous les socialistes par la vague bleue de droite aux législatives de mars 1993.

Il envoie les socialistes au diable et sera tête de liste du Parti radical

Toujours en 1993, le voilà porté en triomphe par la France du football pour sa victoire en Ligue des champions UEFA avec l'Olympique de Marseille, le club dont il est propriétaire. Mais il est conspué après les révélations sur l'achat du match OM-Valenciennes. Sa vie est un grand huit permanent ! Pas de temps mort. Le scandale ne l'empêche pas d'être réélu député de gauche à Gardanne, dans les Bouches-du-Rhône. A Paris cependant, les experts politiques du Parti socialiste décident que sa carrière politique sur le plan national est « finie ». Tous les

experts, sauf un, François Mitterrand lui-même. Tapie envoie les socialistes au diable. Et le voici en 1994, aux élections européennes, à la tête d'une liste du Parti radical de gauche, Energie radicale, qu'il porte, à la surprise générale, jusqu'à plus de 12 % des voix, torpillant les velléités politiques de Michel Rocard pour le plus grand plaisir de son ennemi intime, un certain Mitterrand.

C'est la justice qui stoppera définitivement son ascension politique. En 1995, il est condamné à deux ans de prison dont huit mois ferme et une inéligibilité de trois ans. Dans la foulée, il est déchu de son mandat de député. Le champion de l'audace en affaires, l'ami du président, celui qui aspirait à rassembler une gauche désenchantée face à un Le Pen conquérant semble avoir tout perdu : ses mandats électoraux, l'OM et l'espoir de devenir un jour maire de Marseille. Bernard Tapie est K.-O. Au mitan des années 1990, Bernard le cogneur laisse apparaître un nouveau Tapie, émouvant et presque résigné, mais qui se battra jusqu'au bout. « Le suicide ? A un moment cela a été tangent », révèle-t-il à Match. A ses côtés, sa femme, Dominique, acquiesce : « Il nous est arrivé de pleurer dans les bras l'un de l'autre. »

Après les affaires, le sport et la politique, il y a désormais le cinéma. Inéligible et interdit de fonction dans le football, Bernard Tapie décroche son premier grand rôle dans « Hommes, femmes, mode d'emploi », de Claude Lelouch, où il donne la réplique à Fabrice Luchini. Le succès est au rendez-vous. Le réalisateur, qui a découvert en lui un acteur-né, n'en avait pour sa part jamais douté : « C'est un gladiateur, il a le sens du combat. Il n'est jamais si bon qu'au moment où on le croit dans les cordes. »

L'austérité de la prison, après les fastes de son hôtel particulier

Pas le temps de savourer, le 3 février 1997, la justice se rappelle à son bon souvenir. Son arrivée en prison, dans un fourgon blindé, est diffusée en direct au journal télévisé. A la Santé, le roi de l'OM n'est plus que le matricule n° 265 449 G dans la cellule 207 de la division 3 de maison d'arrêt. Comme les 1600 autres détenus, il peut se dégourdir les jambes deux fois par jour, mais dans la cour du quartier des VIP. Après les fastes de son hôtel particulier de la rue des Saints-Pères, il connaît l'austérité de la détention d'abord à Paris, puis à Luynes.

Dans Paris Match, Tapie reconnaît bien volontiers qu'il a été « le bouc émissaire des années fric », mais dans la tourmente, il a toujours pu compter sur le soutien de sa femme, Dominique, pour faire front. Ils ont commencé leur vie commune sans le sou. Main dans la main contre l'adversité, elle assume : « Nous nous sommes connus jeunes et fauchés. Il y a vingt-cinq ans, ma grand-mère nous a prêté 1000 francs pour payer notre loyer. Et puis nous avons grandi riches et nous nous retrouvons fauchés. Riches ou fauchés, nous sommes toujours ensemble. » De son côté, Bernard se confie : « Je suis comme un bateau, j'attrape les mauvais vents comme les bons. Heureusement, il y a Dominique et la famille, mon équipage. Ils me tiennent par la main et, avec eux, je ne peux pas chavirer. » ●



1

2

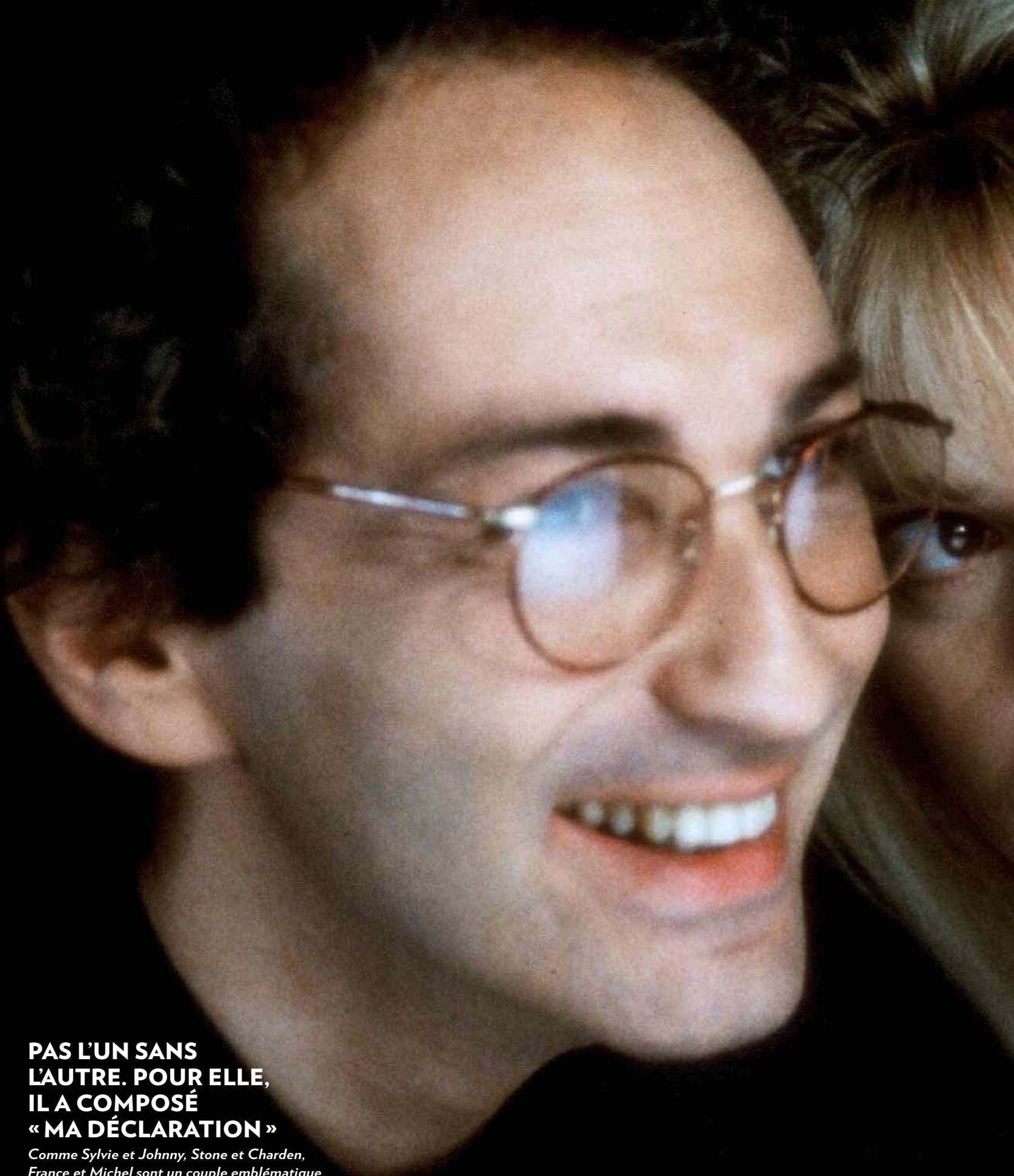
3

4



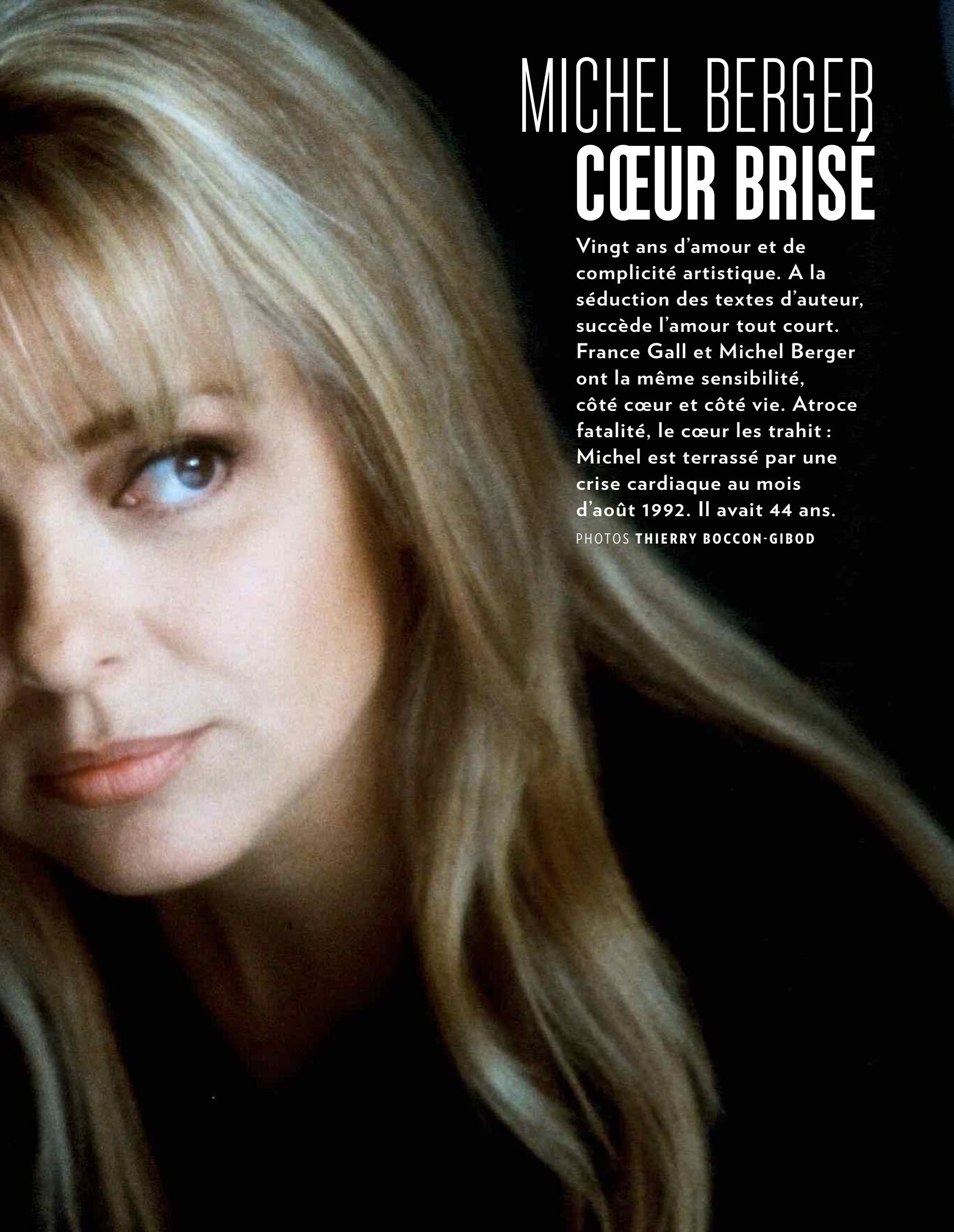
1. 3. et 4. Pour son entrée en politique, en 1988, le P.S. a réservé à Tapie la 6^e circonscription des Bouches-du-Rhône, historiquement à droite et réputée imprenable. S'il perd, il prend sa revanche un an plus tard, en étant élu député après la découverte d'irrégularités contre lui. Ephémère ministre de la Ville en 1992, il revient au palais Bourbon en avril 1993. **2.** Avec Basile Boli, buteur providentiel, il célèbre la victoire de l'Olympique de Marseille contre le Milan A.C. de Silvio Berlusconi, en finale de la Ligue des champions UEFA, le 26 mai 1993. Le patron de l'O.M. vient d'offrir au football français sa première coupe d'Europe. **5.** Dans un restaurant du bois de Boulogne, un dimanche d'hiver 1996, il fête avec Dominique, son épouse, la fin du tournage d'*«Hommes, femmes, modes d'emploi»* de Claude Lelouch.





**PAS L'UN SANS
L'AUTRE. POUR ELLE,
IL A COMPOSÉ
« MA DÉCLARATION »**

Comme Sylvie et Johnny, Stone et Charden, France et Michel sont un couple emblématique de la génération yé-yé, cimenté par la musique, elle la muse, lui le créateur. Mariés en 1976, ils ont deux enfants, Pauline en 1978 – qui décédera en 1997 – et Raphaël, en 1981.



MICHEL BERGER CŒUR BRISÉ

Vingt ans d'amour et de complicité artistique. À la séduction des textes d'auteur, succède l'amour tout court. France Gall et Michel Berger ont la même sensibilité, côté cœur et côté vie. Atroce fatalité, le cœur les trahit : Michel est terrassé par une crise cardiaque au mois d'août 1992. Il avait 44 ans.

PHOTOS THIERRY BOCCON-GIBOD

ILS LAISSENT PASSER LES RÊVES

Michel et France s'accordent une pause pendant l'enregistrement éprouvant de « Double jeu », leur seul album en duo. Celui-ci sort le 12 juin 1992, mais ils ne profiteront pas ensemble de son succès. Le 2 août, au cours de vacances familiales à Ramatuelle dans leur résidence varoise, Michel meurt foudroyé par un infarctus. « Quand on voit notre parcours et ce qu'il reste de nous, je me dis qu'il était écrit que nous devions faire notre vie ensemble », dira France dans Match en 2012.





Il pose doucement sa main sur l'épaule de France et ses yeux se ferment

PAR ARNAUD BIZOT

Paru dans Paris Match n° 2255 du 13 août 1992

Il appelle France Gall : « Qu'est-ce qui se passe ? J'ai à nouveau mal à la poitrine. » Michel Berger est dans son bain. Dimanche soir, 20 h 30. Il est inquiet. Il vient de jouer au tennis, une petite heure, comme chaque jour depuis qu'il est à Ramatuelle. Mais cette fois-là, il a dû interrompre sa partie. Premier élancement au cœur. Cela ne dure pas longtemps, il rentre dans sa maison. Pense que c'est la chaleur, et c'est vrai qu'aujourd'hui il a fait spécialement chaud. Second élancement dans le bain, France Gall téléphone à un médecin de garde. Il est en tournée. Une secrétaire le contacte par radio. Le médecin rappelle aussitôt chez les Berger, il ne connaît pas bien la route. Au téléphone, France Gall est tremblante : « Dépêchez-vous, il a très mal. »

Dix minutes plus tard, le médecin est au chevet du compositeur. Michel Berger est en peignoir, allongé sur son lit. Ça va mieux. Il a l'air rassuré, détendu même, c'est tellement agréable quand la douleur s'arrête. « Cela me serrait dans la poitrine, je ne veux pas resouffrir comme cela », dit-il au médecin qui lui donne un comprimé et lui demande s'il a eu des antécédents cardiaques. Non. Rien. Il faut quand même faire immédiatement un examen.

« Si l'examen est bon, vous devrez sans doute faire attention, désormais. – Si c'est pour finir comme Goscinny, ça n'est pas la peine », plaisante Michel Berger. [Le scénariste d'« Astérix » est mort au cours d'un examen cardiaque en pédalant sur une bicyclette.]

Le médecin prend le téléphone sur la table de chevet, appelle SOS Médecins et le Samu. Ils ont le matériel adéquat. Il parle au Samu, se retourne vers Michel Berger. Brusquement, le chanteur pâlit, il porte de nouveau la main à son cœur. Le médecin lâche le téléphone, lui fait une injection.

Michel Berger s'étend sur le lit, France Gall s'assied près de lui. Maintenant, les gestes du chanteur sont lents. Il pose doucement la main sur l'épaule de France. Lentement ses yeux se ferment. Lentement, sa main sans force quitte l'épaule de sa femme et tombe sur le lit. Michel Berger est mort. Un quart d'heure s'est écoulé depuis la venue du médecin.

Le Samu et SOS Médecins arrivent à leur tour. Pendant trois quarts d'heure, ils essaient de réanimer le chanteur. Intubation, assistance respiratoire, massage cardiaque. Il n'y a plus rien à faire. Il est 21 h 30. •



2BE3 : LA FOLIE BOYS BANDS

Bons danseurs, belles gueules plutôt qu'auteurs-compositeurs-interprètes, les membres du premier des boys bands français étaient champions de gym avant de devenir chanteurs de charme. Originaires de Longjumeau, dans l'Essonne, Filip Nikolic, Adel Kachermi et Frank Delay se sont connus dans l'enfance. Avec leur talent au physique très avantageux, ils forment les 2Be3 en 1996, sous les auspices de la maison de disques EMI, et peuvent désormais fréquenter les palaces. « Partir un jour », leur premier single, casse la baraque.



SINGULIÈRE MYLÈNE FARMER

La rousse scandaleuse à la voix douce et aux textes à double sens, si rare dans les médias, est la meilleure vendeuse de disques de l'Hexagone. Disparue des écrans radar depuis un an, elle amorce un retour triomphal avec son single « Désenchantée » début 1991. Son nouvel album, « L'Autre... », s'installe vingt semaines durant au sommet du Top 50. Il s'en écoulera plus de 2 millions d'exemplaires. Mais les fans qui veulent voir l'iconique interprète de « Libertine » en concert devront patienter encore cinq longues années et son Tour 1996 avant de pouvoir l'admirer sur scène. La rareté suscite le désir.



C'EST LA BRUEL MANIA

Pour Paris Match, il est la révélation de 1990, selon un sondage que nous avions publié au mois de décembre. Un an plus tôt, Patrick Bruel sortait « Alors regarde », son deuxième album, qui a battu des records de ventes, qu'il a fait suivre d'une tournée à guichets fermés. Dès lors, le jeune trentenaire un rien timide prend son envol. Chanteur, acteur (« P.R.O.F.S. », « Le jaguar », « K »...), séducteur, il fait craquer les filles et devient l'idole de toute une génération. En 1992, il décroche une Victoire de la musique de la chanson de l'année pour « Qui a le droit... ». La décennie est définitivement celle de « Patriiick ! ».



LA DIVA MARIAH

Mariah Carey, 29 ans en cette année 1999, collectionne les disques d'or et de platine autant que les caprices. « Daydream », son cinquième album studio, sorti en 1995, s'est vendu à 23 millions d'exemplaires dans le monde ! Star jusqu'au bout des ongles, la chanteuse aux cinq octaves s'est installée dans une suite de 250 mètres carrés à l'hôtel Waldorf Astoria de New York, en attendant que l'appartement qu'elle vient de s'offrir soit terminé. « Je suis une fanatique des bains », avoue, du fond de sa baignoire remplie de pétales de rose, celle qui peut passer des heures à se pomponner.





PHOTO
JEAN-JACQUES
BERNIER

SERGE GAINSBOURG

« RENDRE L'ÂME, D'ACCORD... MAIS À QUI? »

« Aux armes et cætera » : la version reggae de « La Marseillaise » vaut au chanteur d'être chahuté par d'anciens paras. Autoproclamé insoumis et créateur génial, il multipliera les bravades sa carrière durant. La mort le surprendra chez lui, le 2 mars 1991. Seul.



**« SI J'AVAIS À
CHOISIR ENTRE
UNE FEMME ET
UNE DERNIÈRE
CIGARETTE... »**

Lunettes noires, clope au bec. A la télé, Serge fait son Gainsbarre. A la maison, il fume entre deux et cinq paquets par jour, plus s'il écrit ou compose. A Catherine Deneuve, il avait fait chanter : « Tu n'es qu'un fumeur de gitane / Sans elles tu es malheureux... » Quand on lui dit d'arrêter, il ironise : « J'ai déjà enterré deux cardiologues. Le troisième est à l'hôpital. » Le plus célèbre fumeur de France meurt d'une crise cardiaque à l'âge de 62 ans, seul avec ses partitions et... ses cigarettes.

PHOTO
BENOIT GYSEMBERGH

« JE SUIS VENU TE DIRE QUE JE M'EN VAIS... »

En 1968, Serge Gainsbourg le dandy sulfureux présente bourgeoisement Jane Birkin à ses parents. « Derrière le paravent du cynisme et de la frime, j'ai découvert une timidité : une fragile timidité, dira-t-elle. J'étais une enfant quand Sergio m'a prise par la main. Je n'étais qu'une enfant, mais j'allais être la femme la plus heureuse du monde. » Ils s'aimeront douze ans. Puis Jane partira.

PHOTO MANUEL LITRAN





Trois semaines après la naissance de leur fils, le 5 janvier 1986, Caroline von Paulus, dite Bambou, et Serge présentent leur « chef-d'œuvre » : Lucien, le petit Lulu. Serge est fou de cet enfant qu'il fait monter sur scène, trois ans plus tard, en 1989, lors de ce qui sera son dernier tour de chant.

PHOTO PASCAL ROSTAIN

SERGE GAINSBOURG

Flamboyant, désespéré, il signe un dernier hymne à l'amour. Pour Jane

E

PAR BENJAMIN LOCOGE

Il a jeté le singe Munkey dans son cercueil. Parce que les enfants étaient trop tristes, trop effondrés par la mort subite de Serge. Ce 7 mars 1991 au cimetière du Montparnasse, Jane enterre Serge. Elle a l'élégance de laisser Bambou, sa dernière compagne, devant. Mais c'est pour elle qu'il avait écrit, quelques mois plus tôt, le sublime, le funeste «Amour des feintes». Serge pour l'occasion avait repris son crayon et dessiné un portrait de Jane. Au moment de terminer son œuvre, sa plume s'est brisée. Il a laissé couler l'encre sur la feuille et avait asséné : «Tiens, ce sera la pochette !»

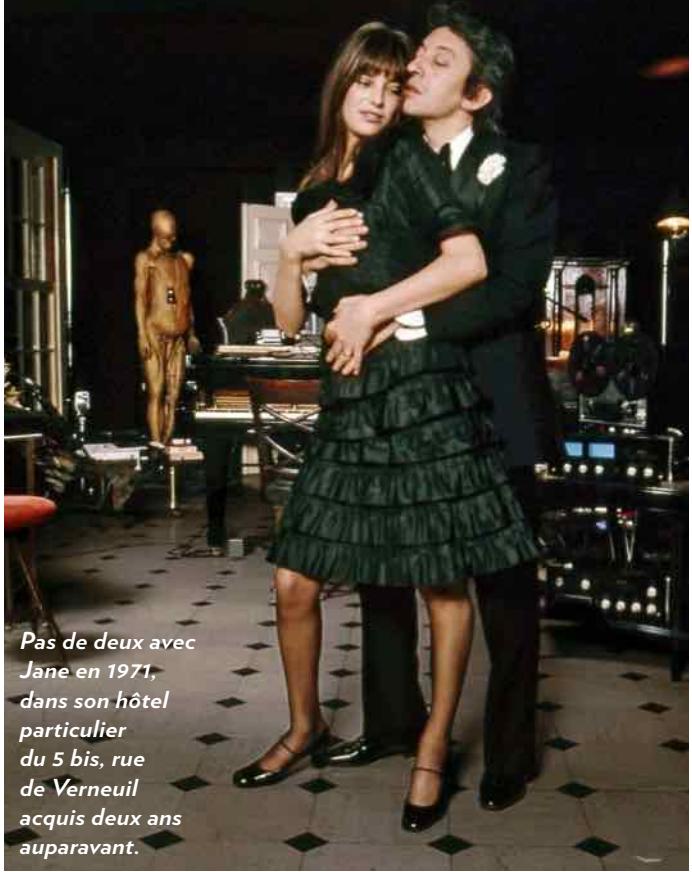
Depuis leur séparation houleuse et malheureuse en 1980, Gainsbourg n'avait jamais pu oublier sa muse. Jane Birkin avait été un objet de fantasme, puis sa femme, puis la mère de son troisième enfant, la charmante Charlotte, née en 1971. Jane et Serge, Serge et Jane, ils étaient devenus le couple fabuleux, encore plus célèbre que Jacques (Dutronc) et Françoise (Hardy) ou John (Lennon) et Yoko (Ono) – du moins en France. Mais depuis 1980, Serge souffre en silence. Alors il compose à la chaîne, écrit pour lui, pour d'autres, pour Jane surtout. Il lui signe des textes bouleversants sur l'amour perdu, sur l'impossible séparation. Ce lien musical est le fil tenu de leur existence. Certes, elle est partie dans les bras d'un autre, certes elle a eu un autre enfant avec ce même homme, le cinéaste Jacques Doillon. Mais il n'a jamais cessé de la vénérer. «Serge a traversé les années 1980 comme un zombie. Il était flamboyant un jour et désespéré le lendemain. Il a explosé les barrières, fait les 400 coups à une période de sa carrière où tout allait bien», raconte Etienne Daho, qui l'a pas mal côtoyé à cette époque.

Mais, ce 7 mars 1991, il faut dire adieu à Serge. Sa mort brutale, alors qu'il s'apprêtait à voler vers de nouvelles aventures, a choqué la France entière. Les caprices de Gainsbarre, ses mauvaises manières, avec Whitney Houston sur le plateau de «Champs-Elysées», avec le billet de 500 francs brûlé au cours de l'émission «7 sur 7», sont oubliés. La France salue un homme, un gamin de Paris, fils d'immigrants juifs d'Odessa, qui ne s'est jamais aimé. Mais qui aimait tellement qu'on l'aime. «C'est la fin d'une époque», dira Jane Birkin bien plus tard. Elle n'avait pas tort. Au moment de sa disparition, Serge était au sommet de sa forme. Musicalement en tout cas.

Chercheur, défricheur comme toujours, il a été l'un des rares Français à tomber en pâmoison devant le rap américain. Ce qui avait fait le sel de son disque « You're Under Arrest », paru en 1987. «Gainsbourg a toujours bien senti les tendances, raconte ce ponte de la chanson, qui préfère rester anonyme. Il a démarré par le jazz, collé à la pop dans les années 1960 quand les Beatles l'inventaient, puis s'est lancé sur les traces de Bob Marley en Jamaïque quand celui-ci connaissait un succès mondial. Pour Jane, il va carrément piquer des lignes entières chez Chopin ou Bach et met des guitares par-dessus. C'était un excellent recycleur, un incroyable faiseur, un vrai malin. Mais un faux génie. »

Les années 1980 ont ainsi été une décennie folle pour le « faux génie ». Un album reggae en 1981, des disques pour Jane en 1983 et 1987. Et à chaque fois le même succès, la même rengaine du garçon épouvantement amoureux qui ne sait plus quoi faire pour reconquérir sa belle. Serge se noie dans le personnage de Gainsbarre. Tous les soirs, il est sacrément bourré et se fait ramener en panier à salade par les flics parisiens qui l'adorent. Il paie tout, laisse des pourboires parfois plus élevés que la note. Et prend un soin particulier à s'habiller toujours de la même manière : Repetto blanches, jean usé, chemise froissée. Invité sur les plateaux télévisés, il ne peut s'empêcher de jouer de la provocation. Il se fout de la bien-séance, fume en direct, parle mal à ses interlocuteurs ou semble totalement indifférent. «C'était vraiment un type à part, charmant, attachant, totalement bourgeois dans sa manière de concevoir l'existence. Mais n'en faisant qu'à sa tête», estime le chanteur Alain Chamfort, à qui Serge a fait vivre un enfer.

Gainsbourg multiplie les excès. Il aime la nuit, surtout pas le jour, et peut passer des heures avec un quidam rencontré devant chez lui. Philippe Mancœuvre, pas encore patron du magazine « Rock & Folk », raconte dans son autobiographie ces soirées interminables où le «102» coulait à flots (Serge buvait du Pastis 51 en double dose). « On savait quand on arrivait, on ne savait jamais quand on repartirait. Cela pouvait parfois durer trois jours. Mais ces moments étaient exceptionnels », sourit celui que Serge surnommait « le gamin ».



Pas de deux avec Jane en 1971, dans son hôtel particulier du 5 bis, rue de Verneuil acquis deux ans auparavant.

Et ce sont ces «mômes» qui vont le sortir de sa torpeur post-Birkin. Il y a d'abord, en 1985, les concerts au Casino de Paris, où, bouleversé, il découvre que la jeune génération vient l'applaudir. Trois ans plus tard, il investit les Zénith et les Palais des sports hexagonaux pour son nouveau tour de chant. Gainsbourg le quinqua remplit les salles et ça le fait beaucoup rire. Il hallucine face à la réaction d'un public de trentenaires qui l'adulent et comprend, enfin, qu'il représente quelque chose. Il n'a pas fait tout cela en vain, lui qui, à ses débuts, était passé à côté du succès tant de fois.

Et puis, depuis le 5 janvier 1986 il est le père d'un petit Lucien, dit Lulu, né de sa relation avec le mannequin Bambou. Il adore cette nouvelle famille, même s'il ne vit pas avec elle au quotidien. Car, pour rien au monde Serge ne quitterait sa maison-musée de la rue de Verneuil. Chaque objet y a sa place et quiconque s'aventure à en toucher un se prend une rouste. Gainsbourg vit dans ses souvenirs, dans son monde. Et il n'y a que là, dans le VII^e arrondissement de Paris qu'il peut vraiment baisser la garde. Ceux qui entrent dans ce saint des saints ont déjà approché une partie du mythe. Serge le sait. Et adore ouvrir sa porte à des inconnus, à des fans. Il partage un bout de sa nuit avec eux. Parle de lui et encore de lui. Dé-sespéré finalement d'avoir perdu la femme qu'il aimait. On boit, on fume, on ne se drogue pas, mais on se fout du lendemain.

Quatre crises cardiaques auraient dû l'alerter sur la fragilité de sa santé. S'il obéit aux injonctions des médecins après les premières alertes, il lui est cependant impossible d'arrêter de cloper ou de picoler. Quoi de mieux que l'ivresse pour fuir ses tourments, échapper à sa condition ? L'Elysée Matignon ou l'Elysée Biarritz, les clubs branchés des Champs-Elysées qu'il fréquente, l'accueillent toujours avec plaisir : l'addition sera forcément salée. Serge regarde, observe, offre des tournées de champagne. Et boit sa solitude entouré de jeunes filles qu'il ne voit même pas. Certes, Constance Meyer ou Aude Turpault ont pris la plume des années plus tard pour raconter leur liaison (presque simultanée sans qu'elles le sachent) avec le chanteur. Mais Serge n'en fit jamais la publicité, lui qui rêvait de se retrouver «en couvrante» de Paris Match.

Heureusement, la passion de la musique est toujours là. En 1989, il oblige Bambou à chanter. Après tout, elle est la mère de son fils, sa nouvelle muse, il estime qu'elle mérite d'enregistrer un disque. «Made in China» passe pourtant inaperçu. Au début de la nouvelle décennie, il réfléchit donc à la suite. Après le provocateur et funky «Love on the Beat», puis le très produit «You're Under Arrest», il n'est pas du genre à s'arrêter de bosser. La France choisit à cette époque la Guadeloupéenne Joëlle Ursull comme sa candidate au concours de l'Eurovision. Gainsbourg a déjà remporté la mise avec France Gall en 1965. Pourquoi ne pas tenter le jackpot ? Il signe le très beau «White and Black Blues» inspiré par la voix et la plastique de la chanteuse. Mais Joëlle Ursull finit deuxième, battue d'une poignée de points par l'Italien Toto Cutogno.

L'échec ne sied guère à l'artiste. Et, surtout, il y a cette autre jeune dame, qui le fait frétiller. Elle a cartonné en 1987 avec une chanson cheesy à souhait, «Joe le taxi», et il a retrouvé l'esprit farceur qu'il avait au moment de travailler pour France Gall dans les années 1960. Vanessa Paradis avec ses airs de lolita sainte-nitouche est sacrément inspirante. Serge écrit tous les textes de son deuxième album en cinq jours seulement, fier de ses jeux de mots, à commencer par «Variations sur le même t'aime», qui donnera son titre au disque. Avec Franck Langolff à la composition, il s'applique à écrire le disque qui changera la carrière de sa petite protégée. La jeune femme sait que, grâce à Gainsbourg, elle va entrer dans la cour des grands. Et quand l'album sort, le 28 mai 1990, la critique adore. Seul hic, Vanessa Paradis, contrairement à son illustre aînée, ne s'est pas laissé faire et a tiqué sur pas mal de bons mots proposés par Serge. Ce qui lui vaudra de la part de l'auteur cette réplique mémorable : «Paradis, c'est l'enfer.» En vérité, peu importe la qualité de leur relation. Gainsbourg est une fois encore dans l'air du temps sauvant au passage l'avenir d'une chanteuse promise aux gémonies. Rendons à César...

La machine Gainsbourg est relancée. Et Gainsbarre, le double maléfique, semble peu à peu s'éloigner. Serge pleure devant les caméras de «Sacrée soirée», quand, en mars 1990, Jean-Pierre Foucault lui montre des images du village d'origine de ses parents en Ukraine. Il ne les avait jamais vues et ne parvient pas à cacher l'émotion qui l'étreint. Il y a aussi cette marionnette des «Guignols de l'info», qui ne le fait pas vraiment rire, car elle est trop proche du Serge des mauvais jours.

Si la jeune génération le vénère – il a travaillé dans les années 1980 avec Chamfort, Daho, Bashung ou encore Indochine –, il sait qu'il doit encore surprendre son monde, lui qui a toujours eu un coup d'avance sur l'époque. Mais il a beau retourner le problème dans tous les sens, c'est bien Jane qui l'inspire le plus. Le mieux. Alors il s'attelle à cet «Amour des feintes», et signe sans le savoir ses dernières chansons. Serge est très fier du résultat, enchanté de la voix si bouleversante de son ancienne compagne. Que peut-il encore exprimer après cela ? Il ne voit qu'une solution : partir. Loin si possible, à la recherche de sons qu'il n'a jamais explorés.

C'est décidé. Ce sera un disque de blues, enregistré à La Nouvelle-Orléans avec des musiciens capables de le faire vibrer, de le faire exulter, de lui faire retrouver les sensations primales. Le départ pour la Louisiane est prévu pour... le 8 mars 1991. Mais la vie, si chienne parfois, en a décidé autrement. Et c'est en compagnie de Munkey, la peluche que Jane gardait depuis son enfance, que Serge a rejoint sa dernière demeure. Marquant définitivement la fin d'une époque. Celle d'une France insouciante, qui appréciait Pierre Desproges et Coluche. Qui avait élu François Mitterrand et aimé Daniel Balavoine comme Jean-Jacques Goldman. Ce 7 mars 1991, les années 1990 ont hélas vraiment commencé. ●

PARIS MATCH EN CAVALCADE



Calamity Fergie !

En septembre 1992, six ans après son mariage avec le prince Andrew, fils cadet d'Elizabeth II, Sarah Ferguson est surprise à batifoler dans le sud de la France avec son conseiller financier. Les photos paraissent alors que la flamboyante duchesse d'York se trouve en vacances à Balmoral, avec tout le clan Windsor !

Drame chez les Brando

Le 16 mai 1990, Christian, 32 ans, fils de Marlon Brando, monstre sacré du cinéma, est devenu un meurtrier. Ivre, il a abattu Dag Drollet, le petit ami de sa demi-sœur, Cheyenne, 20 ans, enceinte de 8 mois, l'accusant de la maltraiter. Cheyenne, diagnostiquée schizophrène, se suicidera cinq ans plus tard à Tahiti.



Dinosaures 3D

Alors que sort « Jurassic Park », le film phénomène de Steven Spielberg, en 1993, Match se met au diapason et offre à ses lecteurs un tyrannosaure en couverture, 20 pages intérieures et des lunettes spéciales pour voir les animaux préhistoriques en relief. Effet flou garanti !



Caroline en deuil

Alors que le bonheur semblait revenu sur le Rocher, huit ans après l'accident de la route qui avait coûté la vie à Grace de Monaco, la mort s'invite de nouveau chez les Grimaldi. Stefano Casiraghi, 30 ans tout juste, le mari de la princesse Caroline, père de ses trois enfants, s'est tué, le 3 octobre 1990, au cours d'une compétition de vitesse offshore, la formule 1 des mers, au large de Saint-Jean-Cap-Ferrat.



L'igloo de la survie

Leur épopee a tenu en haleine tout le pays. Le 25 février 1999, trois randonneurs à ski surpris par la météo sont secourus dans le massif de la Vanoise, après dix jours passés dans un igloo de fortune. Match leur achète le reportage, publié sur 12 pages. Une exclusivité payée 350 000 francs, ce qui fit scandale.



Vermeer à la folie

L'Europe entière s'entiche de Johannes Vermeer à l'occasion de l'exceptionnelle rétrospective consacrée au peintre néerlandais du XVII^e siècle au Mauritshuis, à La Haye, du 1^{er} mars au 2 juin 1996. On pourra y admirer 22 de ses 35 tableaux, dont la fameuse « Jeune fille à la perle », peinte vers 1665. Le musée attend la ruée de ses adorateurs pour un événement qui pourrait bien se jouer à guichets fermés. En tête les Néerlandais, suivis des Français à qui 100 000 billets réservables à l'avance ont été alloués.



Une crue cataclysmique

Le 22 septembre 1992, après un violent orage, un mur d'eau haut de 17 mètres déferle sur la pittoresque cité de Vaison-la-Romaine, dans le Vaucluse. L'Ouvèze en furie sort de son lit et balaie tout sur son passage. On dénombrera une quarantaine de morts (34 rien qu'à Vaison) et plusieurs disparus.



Paris Match a 50 ans

Impossible ici de citer le nom de toutes les personnalités, venues des horizons les plus divers, que Paris Match a réunies dans son numéro anniversaire du 25 mars 1999. De Jacques Chirac à Caroline Kennedy, de Bill Gates à Michèle Morgan, de Karl Lagerfeld à Simone Veil, ou encore Claudia Schiffer, Mgr Lustiger, Maurice Herzog, Ophélie Winter... Au total, 77 acteurs de l'Histoire ont accepté de poser pour cette photo exceptionnelle. Au fil des pages se dessinent cinquante ans d'actualités et le portrait émouvant des femmes et des hommes qui ont fait notre époque.



Johnny : valse des sentiments

Avant sa rencontre en mars 1995 avec Laeticia Boudou, 20 ans, qui devient sa quatrième épouse – et celle qui le restera –, la vie sentimentale de Johnny, ce sont un peu les montagnes russes ! Il se marie une première fois avec Adeline Blondieau, 19 ans, à Ramatuelle en juillet 1990. Le couple se sépare deux ans plus tard, puis échange de nouveaux voeux à Las Vegas en avril 1994, avant de rompre dans le bruit et la fureur en mai 1995.





Ferveur aux JMJ

Les évêques de France, qui n'envisageaient pas un tel succès, prévoyaient tout au plus 250 000 pèlerins. Il y en eut plus de 1 million pour la messe de clôture des Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), à l'hippodrome de Longchamp, célébrée par Jean-Paul II, le 24 août 1997.

Les débuts de la vie en images

« La photo triomphe du mystère de la vie », titrait Match le 13 septembre 1990, en publiant un grand reportage scientifique. Point d'orgue : l'image unique et inédite d'un spermatozoïde pénétrant un ovule, cet instant précis où se crée un être humain.



Le roi de la pop et son Prince

Papa ! Michael Jackson bouleversé présente son fils, Michael Joseph Jr., dit Prince Jr., né le 13 février 1997, quelques mois après son mariage avec l'infirmière Debbie Rowe.



Une femme à Matignon

En franchissant le seuil de Matignon, Edith Cresson entre dans l'Histoire. Jamais en France, la fonction de chef de gouvernement ne s'était déclinée au féminin. Accueillie par Michel Rocard pour la passation de pouvoir, elle devient Premier ministre le jeudi 16 mai 1991, à 15 h 30. À ce jour, elle est toujours la seule femme à avoir occupé ce poste.



Coming out

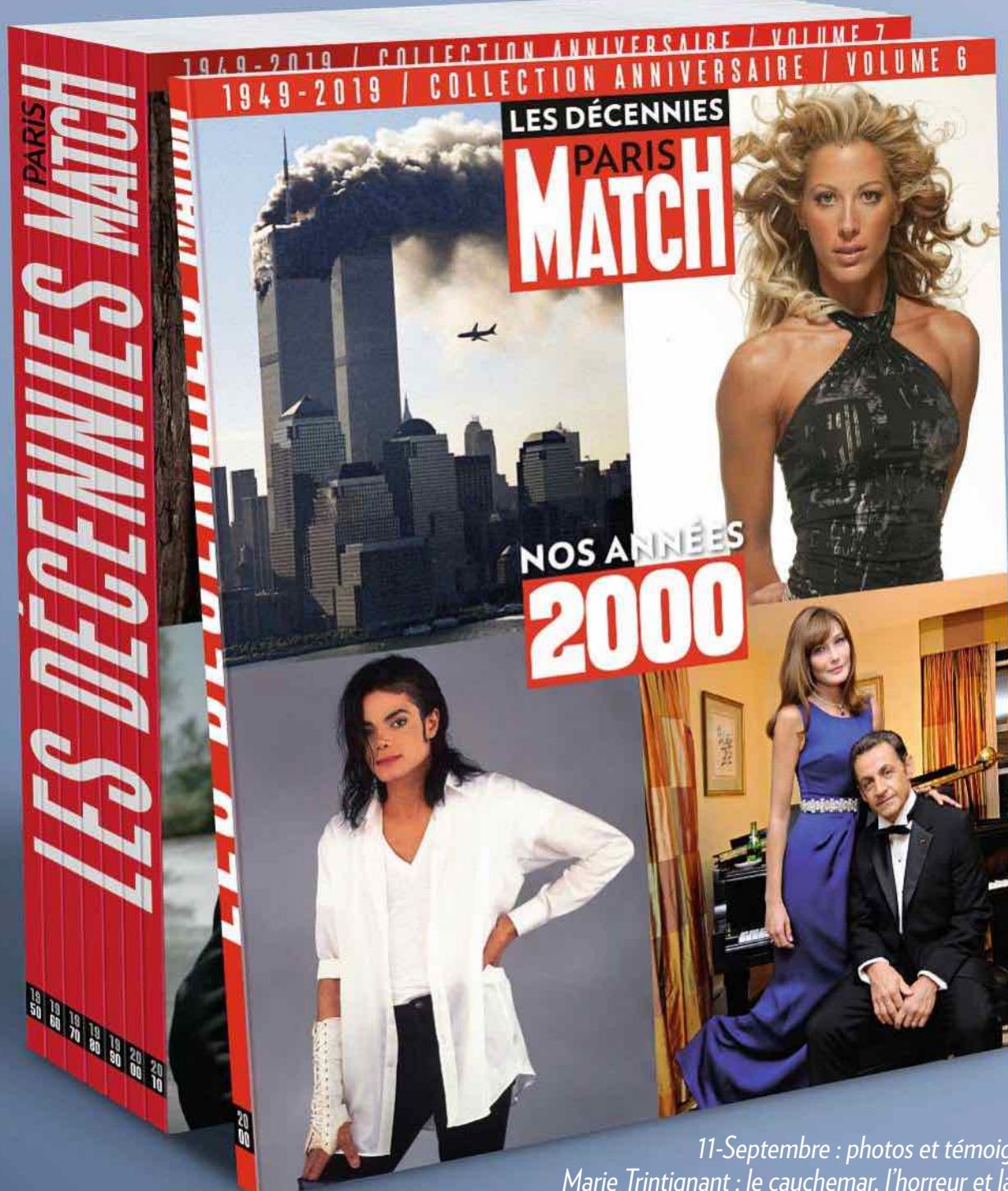
Amélie Mauresmo ne se cache plus. En bravant les tabous, la championne de tennis a gagné la liberté d'aimer Sylvie Bourdon au grand jour. Pour la première fois, un couple de femmes ose poser pour Paris Match et parler sans tricher.

Adieu

Arletty, Léo Ferré, Jean Carmet, Barbara, Yves Montand, Marcello Mastroianni, Jean Marais...



DÉCOUVREZ VOTRE VOLUME 6 “NOS ANNÉES 2000”



11-Septembre : photos et témoignages inédits

Marie Trintignant : le cauchemar, l'horreur et la stupéfaction

Nicolas Sarkozy & Carla : présidence nouvelle génération

Loana : star ou victime ?

Irak : la France face aux États-Unis, discours historique de Villepin à l'ONU

34 ans d'amour : Charles épouse (enfin !) Camilla

Adieu : Michael Jackson idole planétaire, Jean-Paul II, Françoise Sagan, Guillaume Depardieu...

Pour commander la collection complète :
www.decennies.parismatchabo.com

DÈS LE JEUDI 6 DÉCEMBRE
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

1950 1960 1970 1980 1990 2000 2010



LONGINES



LONGINES ET PARIS MATCH
70 ANS D'ÉLÉGANCE COMMUNE

